

LiRE:



HOMMAGE

Uderzo/Astérix
Cahier 52 pages

L'INVITÉ DE
CLAIRE CHAZAL

Sylvain Tesson

NUMÉRO SPÉCIAL

L'espoir

Bibliothèque idéale

- La méditation par Christophe André
- Les voix de la résilience
- Le classique d'André Malraux

L 19817 - 485 - F: 8,90 € - RD



Réservé aux lecteurs de LiRE

Participez aux week-ends
d'écriture

LiRE: & LES MOTS

« Se lancer dans l'écriture »

2 jours intensifs, 1 écrivain professeur,
12 participants maximum



Inscriptions sur www.lesmots.co/lire

Pour tout renseignement : ateliers@lire.fr

LIRE:

L'édito de Baptiste Liger **5**

COURRIER DES LECTEURS **6**

DANS L'ACTUALITÉ **7**

ENQUÊTE Librairies dans la tempête. Comment éviter le naufrage? **14**

DOSSIER L'espoir **18**

BIOGRAPHIE D'UN CLASSIQUE *L'Espoir* d'André Malraux **26**

LE GRAND ENTRETIEN
Sylvain Tesson par Claire Chazal **34**

CAHIER CRITIQUE **41**

LITTÉRATURE FRANÇAISE **42**

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE **48**

POLARS/POÉSIE **50**

FANTASY/ROMANCE **51**

BANDE DESSINÉE/JEUNESSE **52**

ESSAIS/DOCUMENTS **54**

RÉTRO-LISEUR **59**

LANGUE FRANÇAISE **61**

DANS LA BIBLIOTHÈQUE DE... Malik Zidi **66**

LA CHRONIQUE DE

ÉRIC LIBIOT *Dans les poches* **9**

SYLVAIN TESSON *Par les livres et par les champs* **40**

BRUNO DEWAELE *On en parle* **60**

JACQUES PERRY-SALKOW *Des anagrammes et des livres* **63**

PHILIPPE DELERM *Le sens de la formule* **65**

Couverture : Détail du tableau *Summertime* (1943) d'Edward Hopper.

ABONNEMENTS : Lire - service abonnements - 4 route de Mouchy, 60438 Noailles Cedex. Tél. : 01 70 37 31 54. Ce numéro double de Lire comporte 2 cahiers : 1^{er} cahier « L'espoir » ; 2^d cahier « Spécial Uderzo/Astérix ». Il comporte également un encart bon de commande hors-série Lire et un encart Musées du Monde, diffusés sur l'ensemble des abonnés.

EN COUVERTURE



DOSSIER
L'ESPOIR



p. **34**
LE GRAND
ENTRETIEN

**SYLVAIN
TESSON**

EXTRAIT

ALAIN-FOURNIER

Le Grand Meaulnes

44

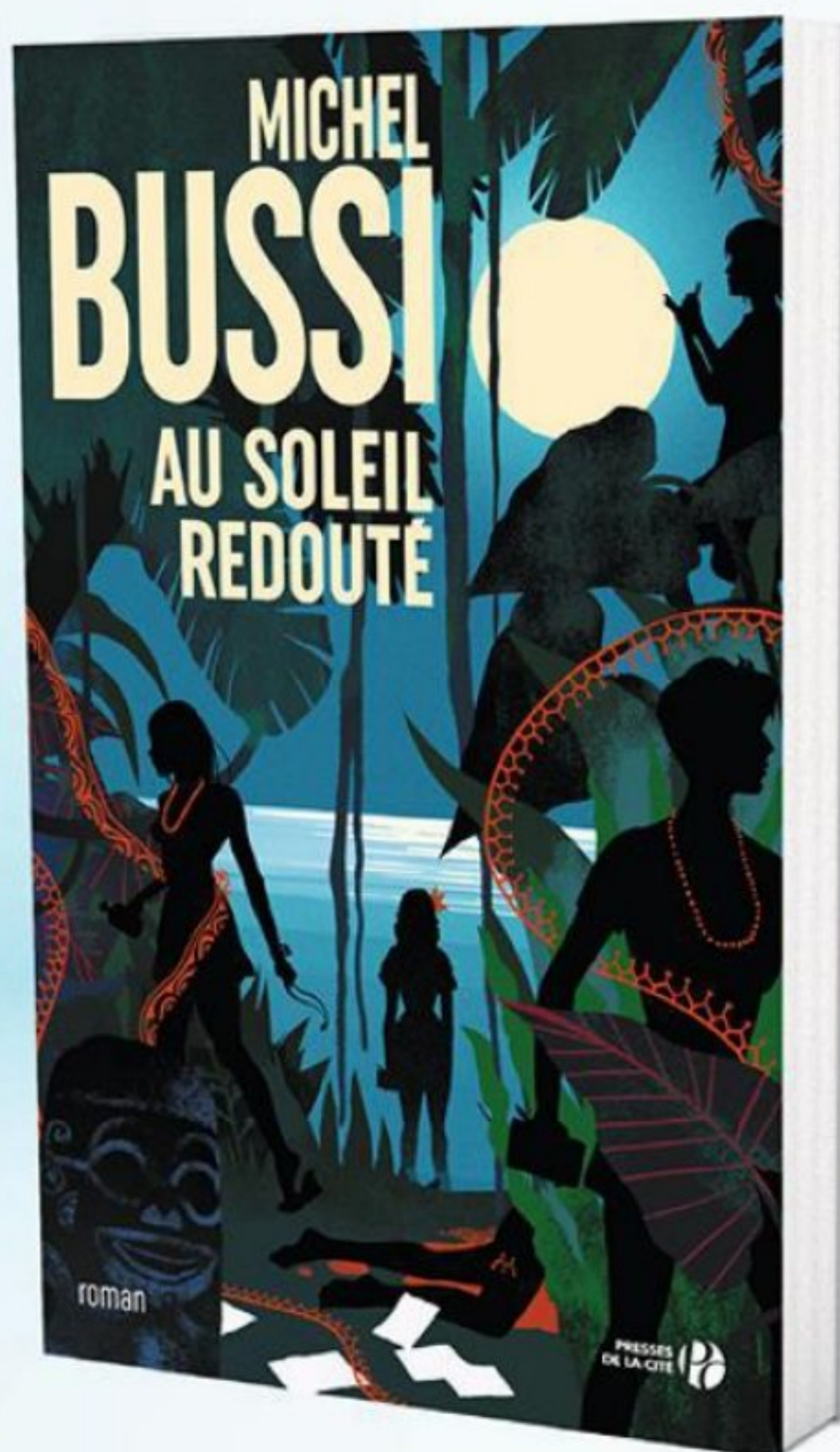


Avec ce numéro,
un cahier hommage
de 52 pages : spécial
« Uderzo/Astérix ».

ABONNEZ-VOUS À
LiRE:

OFFRE
EXCEPTIONNELLE

**1 AN
45€
SEULEMENT**



+

En cadeau

Le nouveau roman de Michel Bussi

Au soleil redouté

Au cœur des Marquises, l'archipel le plus isolé du monde, où planent les âmes de Brel et de Gauguin, cinq lectrices participent à un atelier d'écriture animé par un célèbre auteur de best-sellers. Le rêve de leur vie serait-il, pour chacune d'elles, à portée de main ?

JE M'ABONNE À LIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE - 4, rue de Mouchy - 60438 Noailles Cedex

OUI, je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE (10 numéros) + **Au soleil redouté**
pour 45€ seulement au lieu de 90,90 €.

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal : | | | | |

Ville :

E-mail: _____

Vous pouvez également, si vous le souhaitez, acquérir séparément *Au soleil redouté* au prix de 21,90€ et chaque numéro de LIRE au prix unitaire de 6,90€.

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

Nº: | | | | || | | || | | | || | | |

Expire fin : | | | | |

Date et signature obligatoires :

1 1 1 1 1 1

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/08/2020 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire, service des abonnements, 4 rue de Mouchy 60 438 Noailles Cedex.



DE
BAPTISTE
LIGER

LE

Devinette : quelle est la différence entre l'optimiste et le pessimiste ?

D Le premier dit toujours que « ça ne peut pas être pire » ; le second réplique : « Oh si ! » Ce bon mot – parfois attribué à Guitry, parfois à Cioran – a, entre autres mérites, celui d'illustrer simplement deux philosophies de vie particulièrement mises en lumière lors des crises, quelle que soit leur nature. Mais au fond, sont-elles si opposées ? Ne peuvent-elles pas se rejoindre ? S'alimenter l'une l'autre ? On peut notamment se le demander en se penchant sur un concept bien précis, auquel nous avons décidé de consacrer notre dossier : l'espoir. La langue française l'a ainsi associé à certaines expressions, le reliant à « une lueur » ou le situant « au bout du tunnel » – s'agirait-il d'une affaire de luminosité ? Il convenait ainsi de s'interroger sur ce mot que l'on utilise souvent comme un placebo, sans comprendre vraiment ce qu'il implique. D'Épicure à Kierkegaard en passant par Descartes ou Kant, l'espoir a ainsi fait plancher bien des philosophes sur sa définition et son application – tout comme les différentes branches de la psychologie et de la psychanalyse. Pourquoi a-t-on besoin de se rattacher à lui ? Qu'est-ce qui le fait naître, le produit (ou le relativise) ?

Outre le flux d'informations – complémentaires ou contradictoires –, la littérature peut être une source d'espoir, dans le sens large du terme. Il y a bien sûr tous les ouvrages apportant la connaissance ou des manuels proposant des moyens d'aller de l'avant, mais il faut aussi compter sur la fiction pour non seulement nous divertir, mais aussi pour nous donner matière à méditer – on notera d'ailleurs, ces dernières semaines, l'appétit très paradoxal des lecteurs à la fois pour des histoires légères et des romans bien plus sombres (qui aurait cru au sursaut de *La Peste* d'Albert Camus !), notamment dans le registre « post-apocalyptique ».

En outre, la fermeture des librairies a entraîné un net bond de l'acquisition de liseuses jusqu'alors peu usitées. Cette nouvelle façon de lire – et l'investissement dans l'appareil – n'est-elle qu'un épiphénomène passager ou aura-t-elle des conséquences non seulement sur l'économie du livre

papier, mais aussi sur les préférences littéraires des uns et des autres ? D'ailleurs, lit-on la même chose sur un écran et sur un objet imprimé ? Et à quel prix ? Ces questions n'en finiront pas de se poser, dans les prochains mois, notamment du côté des éditeurs. Faut-il attendre une large disponibilité en librairies pour lancer un livre ou pourra-t-on, désormais, se permettre de « lancer » un titre uniquement en format numérique ?

Si cette période aura permis à de nombreux auteurs d'avancer dans leurs manuscrits (on n'ose imaginer l'encombrement des textes dans les maisons d'édition !), les divers « journaux de confinement » des écrivains n'ont pas forcément été bien accueillis par le public. On ne compte plus les critiques acerbes, sur les réseaux sociaux, envers les récents écrits de Leïla Slimani (pour *Le Monde*) ou de Marie Darrieussecq (dans *Le Point*), deux auteures

alors décrites comme des privilégiées déconnectées de la réalité de la majorité des Français. S'il y a un temps pour le jugement social de l'instant, qu'en sera-t-il lorsque l'on redécouvrira ces lignes, bien plus tard ? Si critiquables soient-elles, ces pages auront, en tout cas,

valeur de témoignage sur la réalité subjective des personnes, à un moment donné – celui de la vie au temps du coronavirus.

Retrouver le sourire quelques instants

Peu utilisé il y a encore quelques mois, le mot « coronavirus » se trouvait – attribué à un champion romain de courses de char ! – dans l'album *Astérix et la Transitalique*, non pas signé Uderzo mais du duo Ferri-Conrad. Sombre ironie de l'Histoire, une crise cardiaque (et non le Covid-19) aura emporté, le 24 mars, le géniteur du plus célèbre Gaulois de la bande dessinée. Il avait 92 ans. Lire a souhaité rendre hommage à celui qui a donné le goût de la lecture à plusieurs générations en proposant, dans ce numéro, un large cahier consacré à son œuvre – pour l'essentiel tiré d'un numéro hors-série publié en 2004 et ici réactualisé. De quoi, peut-être, retrouver le sourire quelques instants avec le souvenir de ces planches aux airs de potion magique.

Enfin, faute d'actualité éditoriale, nous vous donnons rendez-vous non pas pour notre traditionnelle édition de juin, mais pour celle de juillet-août avec, nous l'espérons, de bonnes nouvelles, d'excellents livres. Et le plaisir de vous retrouver, par Toutatis !

Joël Dicker, une imposture littéraire ?

Voilà un sacré poisson d'avril : *Lire* qui consacre son grand entretien à Joël Dicker. Pourquoi pas à mon plombier, la prochaine fois ? Je sais bien que cet auteur vend des milliers, pour ne pas dire des millions d'ouvrages, mais les chiffres suffisent-ils à transformer cette tête de gondole dénuée de style en écrivain digne de ce nom ?

Croyez-vous que ses romans vont passer à la postérité ? Ceux qui apprécient de tels produits de consommation sans saveur ne sont pas des indécrottables sans jugeote et ils méritent qu'on leur fasse découvrir des œuvres d'une qualité bien supérieure.

Thomas Payet

La réponse de Lire. Voilà un avis bien tranché sur l'auteur de *L'énigme de la chambre 622*, dont la parution est finalement repoussée.



Vous avez naturellement le droit de ne pas apprécier ses romans – d'ailleurs, si la rédaction de *Lire* a aimé *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert*, elle a également été critique à l'égard de *La Disparition* de *Stephanie Mailer*. Toutefois, c'est le rôle d'une publication comme la nôtre de mettre en avant aussi bien des écrivains plébiscités par le grand public que des plumes plus radicales ou confidentielles. D'un point

de vue journalistique, il nous semble en outre intéressant de laisser la parole à un auteur tel que Joël Dicker, afin de connaître sa vision de la littérature et sa manière de concevoir un roman. Il ne faut certainement pas mépriser ses lecteurs d'autant que jouer les Nostradamus de la postérité peut s'avérer un exercice périlleux – que n'a-t-on pas dit sur des figures populaires, comme Jules Verne ou Agatha Christie, aujourd'hui plus connues que bien des plumes « chic » n'ayant pas passé l'épreuve des années...

Un auteur sur le divan

Dans *Lire* de février, on peut s'étonner de cette déclaration de Jean Echenoz : « *Je n'aime pas la psychologie. Alors m'étendre sur la psychologie des personnages, ça ne m'intéresse pas [...]. Je n'aime pas beaucoup décrire les sentiments, les états d'âme...* » Voilà qui est tout de même très étrange, car nous dire ce que pense ou éprouve un personnage, voilà ce qui fait la grande supériorité de l'écrit sur le cinéma !

Amédée Pétel

Problème de calendrier

Dans la dernière édition de *Lire*, vous avez parlé de nombreux romans qui, hélas, pour les tristes raisons que l'on connaît, ne sont pas publiés pour le moment. Pourriez-vous nous dire quand ceux-ci seront disponibles ? Et allez-vous publier les mêmes critiques dans vos numéros à venir, ou d'autres articles ?

Mireille Levêque

La réponse de Lire. Comme tant d'autres secteurs, les maisons d'édition ont dû s'adapter à la situation. Aussi, on ne compte plus les titres devant paraître à partir de la mi-mars qui sont finalement reportés, sans indication précise – parmi lesquels *L'énigme de la chambre 622* de Joël Dicker ou *Fille* de Camille Laurens. Il appartiendra alors aux éditeurs de signaler, au cas par cas, la nouvelle date de publication pour chacun de ces ouvrages. Si nous n'allons pas republier les articles en question, nous ferons toutefois un petit renvoi à ce numéro d'avril dans nos parutions ultérieures.

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Assistante de la rédaction
Sabine Dard

Grand entretien
Claire Chazal

Chroniqueurs
Philippe Delerm,
Bruno Dewaele, Éric Libiot,
Jacques Perry-Salkow,
Sylvain Tesson

Direction artistique
Isabelle Gelbwachs

Graphisme
Marie-Thérèse Poux

Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, Brigitte de Zélicourt

Service photo
Cyrille Derouineau

Ont collaboré à ce numéro
Hubert Artus, Raphaële Botte,
Jeanne Camos, Philippe Chevallier,
Jean-Pierre Colignon, Léonard Desbrières,
Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Alexandre Fillon,
Fabrice Gaignault, Virginie Girod,
Aurélien Godefroy, Emmanuel Hecht,
Louis-Henri de La Rochefoucauld,
Marie Lechevalier, Estelle Lenartowicz,
Gladys Marivat, Françoise Monier,
Jean Montenot, Pascal Ory,
Christophe Rioux, Mina Soundiram.

Publicité et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23 –
publicite@lire.fr

Photogravure / Impression
Maury Imprimeur S.A. Malesherbes

Publication mensuelle éditée
par EMC2 SAS. © EMC2
N° Commission paritaire : 0620 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 0338-50-19.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Service abonnements
4 route de Mouchy
60438 NOAILLES CEDEX
Tél. : 01 70 37 31 54
Courriel : abonnements@lire.fr
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 45 €
(France Métropolitaine)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

Lire sur iPad !

Téléchargeable gratuitement sur l'App Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de *Lire* à tarif préférentiel.

Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?

- Par voie postale : 18 rue du Faubourg-du-Temple 75011 Paris
- Par courrier électronique :
redaction@lire.fr
- Sur la page Facebook du magazine :
facebook.com/Lire.Magazine
- Instagram @magazinelire
- Twitter @MagazineLiRE



Audience mesurée par
AUDIPRESSE



DANS L'ACTUALITÉ

FOCUS SUR



Shira Haas
(en robe
de mariée)
interprète
Esther, dans
Unorthodox.

Unorthodox

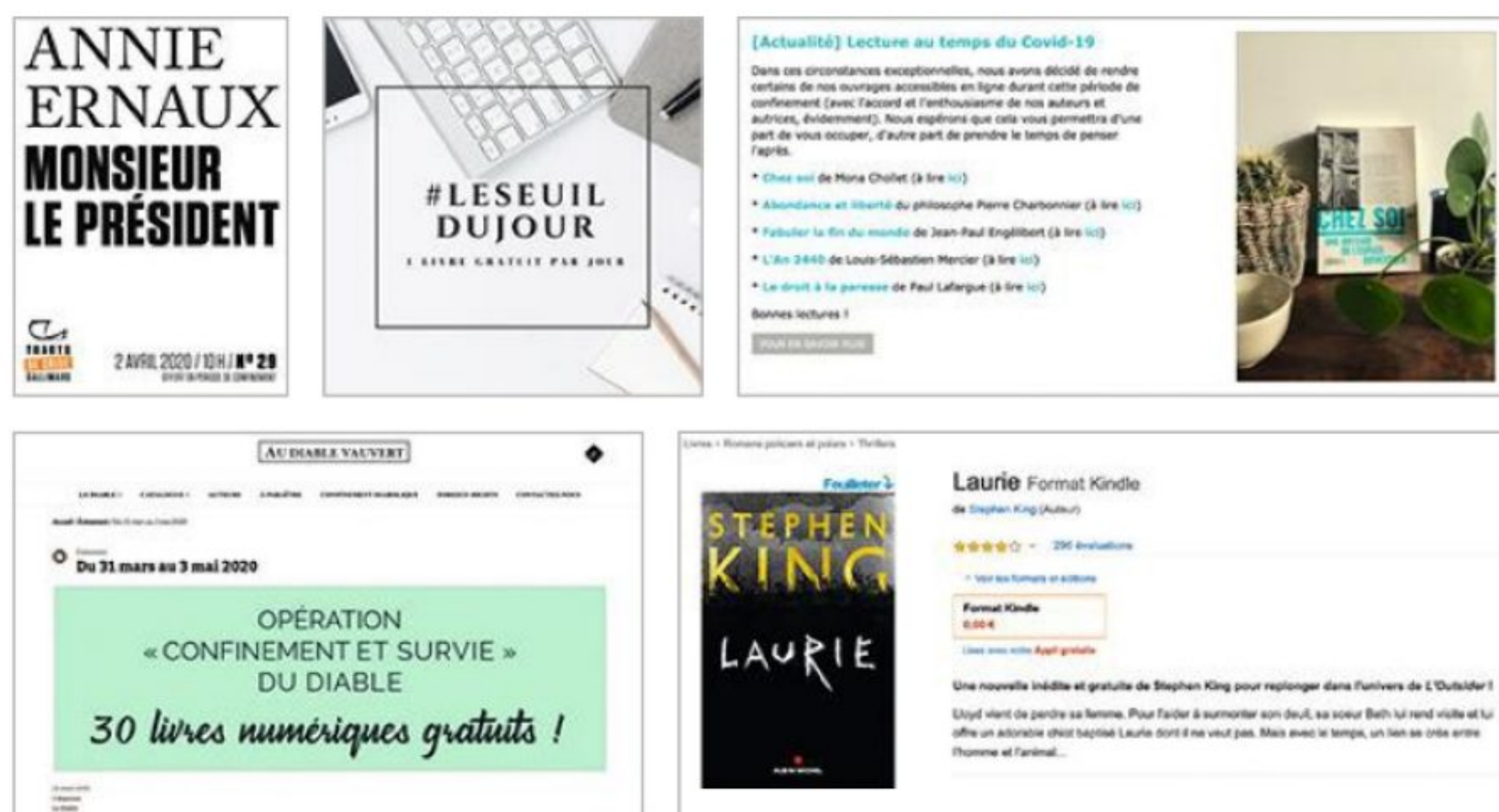
C'est LA série du moment sur Netflix : *Unorthodox* ou l'histoire d'une jeune femme d'origine juive qui décide de fuir sa communauté ultra-orthodoxe, à New York, après un mariage forcé. Adapté de l'autobiographie de Deborah Feldman intitulée *Unorthodox. The Scandalous Rejection of My Hasidic Roots**, cette mini-série de quatre épisodes interpelle par sa peinture sans fard d'une société dans la société (la communauté hassidique), avec ses règles, sa violence sourde et son rapport ambivalent aux femmes, dont l'identité est constamment sacrifiée au profit du statut d'épouse et de mère. À la fois charge contre le dogmatisme, la servitude volontaire et œuvre profondément féministe, *Unorthodox* a cela d'universel qu'à travers le parcours de la jeune Esther, la série sonne comme une vibrante ode à la liberté. Traversée de moments poignants d'une belle puissance évocatrice, elle se garde bien de tout jugement moral pour coller au plus près de son « héroïne ». Extrêmement précise dans son

écriture, cette aventure humaine et humaniste se permet même une profonde réflexion sur la notion d'héritage à la fois intime et historique, Esther partant vivre à Berlin ville chargée d'histoire pour la communauté juive. Une réussite que l'on doit autant à la créatrice Anna Winger (*Deutschland 83*) qu'à son casting germano-israélien en tête duquel se trouve la jeune Shira Haas, formidable dans le rôle d'Esther. *Unorthodox* est à son image, elle qui se montre tour à tour bouleversante et réservée, belle et triste. D'un point de vue purement sociétal, cette mini-série est passionnante ; sur le plan humain, elle est tout bonnement indispensable. Pas étonnant qu'à l'heure actuelle *Unorthodox* trône dans le top 10 des programmes les plus regardés sur la célèbre plateforme de SVOD. **Ilan Ferry**

Unorthodox, actuellement sur Netflix.

* *Unorthodox. Comment j'ai fait scandale en rejetant mes origines hassidiques*, disponible en France à partir du 26 juillet en e-book chez HLAB.

À L'ÉPREUVE DES FAITS



Gratuité, j'écris ton nom

En ces temps de confinement, plusieurs éditeurs ont eu la même idée : offrir en ligne des textes, souvent même des livres entiers. Histoire de rester proches des lecteurs et de préparer les retrouvailles quand les librairies rouvriront. Passage en revue des ouvrages disponibles.

Alors que le virus nous contraint à rester enfermés chez nous, mieux vaut avoir de quoi tenir le siège – c'est là qu'on se félicite d'avoir sur nos étagères des livres de la collection « Bouquins » ou de gros classiques jamais ouverts, comme cette nouvelle traduction de *La Montagne magique* de Thomas Mann, paru au Livre de Poche, il y a six mois. Mais le fait que les plus ermites d'entre nous se replient sur ce qu'ils ont en stock (les cinq tomes de la *Correspondance* de Flaubert en Pléiade, les *Pensées* de Pascal ou le *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre) ne fait pas les affaires des éditeurs, désireux de garder le contact avec leurs lecteurs. À cette fin, plusieurs d'entre eux ont mis en ligne gratuitement des livres permettant de tenir le coup dans l'étrange tunnel que nous traversons.

Des livres permettant de tenir le coup dans l'étrange tunnel que nous traversons

Le plus actif et inventif est peut-être Le Seuil, qui propose tous les jours un titre trié sur le volet. Parmi les plus pertinents déjà offerts, on a retenu *Peste & Choléra* de Patrick Deville, *10 jours dans un asile* de Nellie Bly (il y a en effet de quoi devenir fou en ce moment), *Contes des sages zen* de Pascal Fauliot (il faut savoir garder son calme) ou *Histoire de chambres* de Michelle Perrot. Dans le même genre, La Découverte a donné *Fabuler la fin du monde* de Jean-Paul Engélibert et, surtout, *Chez soi* de Mona Chollet, un essai ainsi présenté par sa quatrième de couverture : « *Le foyer, un lieu de repli frileux où l'on s'avachit devant la télévision en pyjama informe ? Sans doute. Mais aussi, dans une époque dure et désorientée, une base arrière où l'on peut se protéger, refaire ses forces, se souvenir de ses désirs. Dans l'ardeur que*

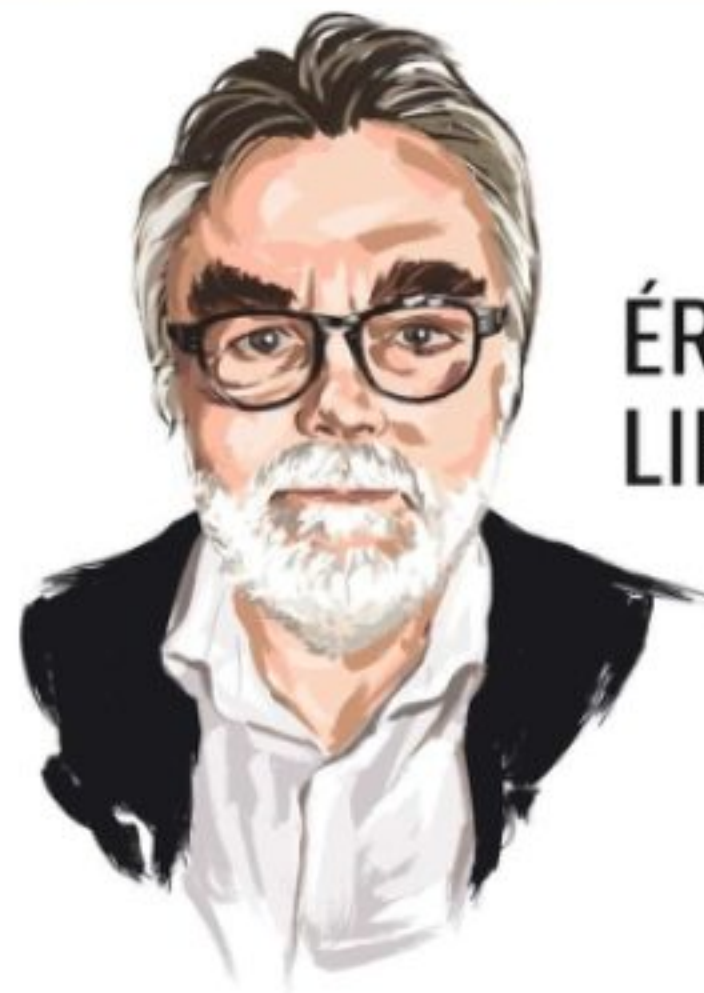
l'on met à se blottir chez soi ou à rêver de l'habitation idéale s'exprime ce qu'il nous reste de vitalité, de foi en l'avenir. Ce livre voudrait montrer la sagesse des casaniers, injustement dénigrés. Mais il explore aussi la façon dont ce monde que l'on croyait fuir revient par la fenêtre. » De circonstance ! Parce qu'il ne faut pas oublier les éditeurs indépendants, particulièrement malmenés par la récession qui s'annonce, citons le Diable Vauvert, qui a d'ores et déjà sélectionné trente livres de son catalogue, et pas des fonds de tiroir (Charles Bukowski, Thomas Gunzig, David Foster Wallace, Irvine Welsh ou Nicolas Rey).

Une expérience inédite

La période étant propice au jus de crâne, Gallimard a demandé à ses auteurs de penser l'événement. La collection « Tracts », lancée il y a un an, a ainsi été temporairement rebaptisée « Tracts de crise ». Elle propose d'une à trois parutions quotidiennes, et de nombreuses plumes de la maison ont répondu à l'appel : Régis Debray, Erri De Luca, Cynthia Fleury, Danièle Sallenave, François-Henri Désérable, Pierre Bergounioux, Thierry Laget (sur Proust !), Erik Orsenna, Sylvain Tesson, Nancy Huston... L'intervention la plus remarquée a pour l'instant été la lettre ouverte d'Annie Ernaux à Emmanuel Macron, lue à la radio et reprise un peu partout. Antoine Gallimard le déclarait à nos confrères de *Livres Hebdo*, alors que, quelques jours après leur lancement, les « Tracts de crise » avaient déjà rassemblé plus de 10 000 abonnés : « *Cette expérience est inédite, et suscite un incroyable engouement, tant des auteurs que des lecteurs, libraires et bibliothécaires. C'est un lien maintenu.* »

Dis-moi ce que tu lis pendant le confinement, je te dirai qui tu es ? À l'heure où nous bouclons, un tour sur la liste des e-books gratuits les plus téléchargés sur Amazon nous apprend que c'est Stephen King qui est premier avec sa nouvelle *Laurie* (offerte par Albin Michel). On trouve ensuite des livres pour enfants, beaucoup de classiques (avec Jules Verne en tête), des textes sur la résilience et la confiance en soi, *Les Grandes Dates de l'histoire de France pour les nuls*, *La Cuisine indienne pour débutant* et, en soixante-neuvième position, une revue de bande dessinée érotique. À chacun de confiner comme il l'entend !

Louis-Henri de La Rochefoucauld

ÉRIC
LIBIOT

L'ÉMOI DES MOTS

En cette période de confinement, à force de repasser mes chemises devant la bibliothèque, il me vient l'idée d'y remettre de l'ordre à défaut de lire tous ces livres qui s'y côtoient – ce à quoi je m'emploierai un autre jour, c'est promis. Et d'abord, se plonger dans ce merveilleux livre de Georges Perec *Penser/Classer* (Points), qui explore un certain nombre de rangements possibles aussi pertinents que roboratifs. Et ensuite, se désespérer car Perec incite finalement chacun à se débrouiller. Me voilà avec un tas d'ouvrages par terre, dont je ne sais toujours pas s'il faut les classer par nom d'auteur, par titre, à plat ou sur la tranche de gâteau, par année de publication ou par couleur de couverture. Une première étape paraît pourtant évidente : classer les dictionnaires à la lettre D. « D » comme « délice », « découverte », « déambulation » ou « dada ». Les dictionnaires sont des lieux enchantés et toujours aimables : ici, le *Dictionnaire des trucs*, pour les magiciens, plus loin, les *Dictionnaire du jazz*, de *Paris*, de *l'argot* ou des *Auteurs de la Série noire*, sans oublier le *Gradus* (10/18), le plus beau, le plus gourmand, qui aligne les procédés littéraires.

En voilà un qui vient rejoindre l'étagère : le *Dictionnaire amoureux de la langue française* de Jean-Loup Chiflet. L'homme est un passionné du mot, qui a connu le succès avec *Sky my Husband ! Ciel mon mari !* Il s'acharne depuis à démontrer que, pour maîtriser une langue, il faut savoir s'en amuser, et applaudir ses explorateurs qui ne cessent de la fouetter ou de la caresser dans le sens du poli et de l'impoli. La belle idée de cette collection, le « Dictionnaire amoureux », est de permettre aux auteurs de faire de leur sujet une œuvre personnelle. Chiflet s'intéresse ainsi aux hors-la-loi et aux francs-tireurs – inconnus (Louis-Sébastien Mercier, amoureux de néologismes) ou connus (Mallarmé, Desnos, Oulipo...) – et se fait savant ou jongleur selon les cas. Un voyage passionnant.

Et en voilà un autre, particulièrement charnu, le *Dictionnaire du renseignement*, dirigé par Hugues Moutouh et Jérôme Poirot, deux pointures au C.V. fourni, bien que, dans ce type de milieu qui préfère les bords, on ne sache jamais vraiment ce qui est vrai ou faux. En tout cas, l'ouvrage est une preuve de la singularité des dictionnaires : en lieu et place d'un ouvrage historique sur le thème – à la lecture sans doute pénible et réservée aux seuls amateurs –, ce picorage permet de passer, selon l'heure du jour et le menu du dîner, d'un article consacré à l'opération Fortitude (l'infox sur le débarquement allié) à un autre traitant de *Kubark* (un manuel destiné aux agents de la CIA), et à quelques pages plus denses sur la Russie ou la DGSE. Ce voyage aussi est passionnant, et nécessite de prendre son temps. Comme pour tous les dictionnaires.

Ce livre-là ira à la lettre G : dans *Gaspard de la nuit*, Élisabeth de Fontenay donne corps et âme à son frère, « différent des autres ». Un court texte, érudit et beau, émouvant et raisonné, dans lequel la philosophe, à force de réflexions, de références et de souvenirs, dessine une existence refermée sur elle-même. Son frère ne s'appelle pas Gaspard mais Gilbert-Jean, comme elle l'avoue en dernière page : « Et si je tiens finalement à laisser une trace de ton prénom, c'est qu'après que nous aurons l'un et l'autre disparu, sans descendance, nos noms et prénoms survivront un temps dans le clair-obscur des bibliothèques qui sont les seuls tombeaux d'où il arrive parfois qu'un lecteur vous fasse revenir. »

Je peux évidemment me « bélouser » à conseiller ces livres, mais il n'est pas question d'« amignoter », comme le dirait Louis-Sébastien Mercier.



★★★★★ **DICTIONNAIRE AMOUREUX DE LA LANGUE FRANÇAISE** PAR JEAN-LOUP CHIFLET, 1744 P., PLON/L'ABEILLE, 13 €

★★★★★ **DICTIONNAIRE DU RENSEIGNEMENT** SOUS LA DIRECTION DE HUGUES MOUTOUH ET JÉRÔME POIROT, 1424 P., PERRIN/TEMPUS, 17 €

★★★★★ **GASPARD DE LA NUIT** PAR ÉLISABETH DE FONTENAY, 144 P., FOLIO, 6,90 €

VU D' ALSACE

Agnès Ledig*

« L'envie d'écrire reviendra, quand la vague sera partie »

« Je pourrais vivre ce confinement avec sérénité, me réjouir de ces instants soudain disponibles pour lire, écrire, passer du temps en famille, en attendant que la vague reparte. Mais les émotions se bousculent en moi, mélange de tristesse et d'espoir, de dépit et d'allant. En Alsace, la situation est grave, les urgences débordent, les soignants souffrent, la population aussi. Les familles pleurent leurs morts dans un confinement cruel qui les prive de l'essentiel : le dernier au revoir.

Je pensais avoir laissé derrière moi le métier de sage-femme pour devenir romancière à temps plein,

tourner la page pour en rédiger des centaines d'autres. Aujourd'hui, pourtant, mon cœur est avec les soignants. Je pense à eux, à leur dévouement, au manque insupportable de moyens. Je vais reprendre des gardes en maternité, comme auxiliaire de puériculture – n'ayant plus les compétences médicales d'une sage-femme. Je prendrai soin des bébés et de leurs mamans, qui donnent la vie dans ce contexte mortifère.

L'écriture n'est plus au premier plan, ou alors sur les réseaux sociaux pour essayer d'alerter, de réconforter, de mettre un peu de poésie sur la peine. À l'image de la

société, ils véhiculent autant de paroles nauséabondes que de preuves de bienveillance et d'humour. Cet humour, heureusement, qui tourne en dérision le dérisoire. Car tout est dérisoire en ce moment. Sauf de sauver des vies humaines, celles des patients en réanimation, des personnes âgées en Ehpad, des femmes ou des enfants confinés avec leur bourreau, ou des cœurs qui lâchent sans qu'on puisse les rattraper.

L'envie d'écrire reviendra, quand la vague sera partie, comme l'eau se retire sur la

plage en dessinant des arbres dans le sable. L'écriture reviendra, car nous aurons besoin d'un nouveau récit pour offrir à nos âmes confinées l'espoir d'un monde meilleur. Je continuerai, comme dans mes précédents romans, à parler de la bonté des hommes, de la nature, de la simplicité et du respect que nous devons retrouver pour offrir à nos enfants non pas un avenir meilleur, mais un avenir tout court. »

Propos recueillis par Gladys Marivat

* Dernier livre paru : *Se le dire enfin* (Flammarion).



La place Kléber de Strasbourg au temps du confinement, le 20 mars.



Le médecin et poète Rafael Campo.

ON EN PARLE AILLEURS

La poésie pour réparer les vivants

De plus en plus de médecins américains envoient des poèmes aux revues médicales, manière pour eux de penser – et panser – leur expérience et celle des patients.

En mars, le *Los Angeles Times* publiait un reportage sur l'engouement des médecins américains pour la poésie. Il faut dire que la Californie était loin des 20000 cas de coronavirus dénombrés début avril. Pourtant, loin d'être anachronique, l'article soulève des questions essentielles à propos de ce métier, en cette période de pandémie : comment vivre normalement quand on encaisse chaque jour autant de détresse, d'urgences ?

Comment rester humain quand les patients et leurs familles nous attribuent le pouvoir divin de conjurer la mort ?

Ces interrogations sont au cœur des poèmes que des centaines de médecins, infirmiers et autres soignants soumettent chaque année aux revues médicales américaines, convaincus que « la poésie est le meilleur moyen de saisir la fragilité, la ténacité et l'universalité de l'expérience humaine ». Le *Los Angeles Times* rappelle que l'histoire littéraire compte de

nombreux médecins-poètes, de John Keats à William Carlos Williams. Le docteur Rafael Campo, de l'école de médecine de Harvard, est chef de la rubrique poésie du prestigieux *Journal of the American Medical Association* (JAMA). Selon lui, la section poésie est l'une des plus lues de la revue, qui reçoit 200 poèmes par mois, et n'en publie qu'un par numéro.

Les textes choisis racontent la nuit passée à surveiller un patient au pronostic vital engagé ; ils offrent aux médecins un lieu où exprimer leur sensibilité quand l'organisation même de l'hôpital pousse à agir comme un robot ; enfin, ils permettent d'accepter que l'on n'ait pas toujours une réponse médicale à la maladie. Persuadés que les poèmes aident aussi bien le soignant que le patient, certains chefs de service intègrent la lecture et l'écriture de ceux-ci dans la formation proposée aux internes. « *Quand un traitement n'est pas possible, quand on sait qu'il n'y aura pas un autre cycle de chimiothérapie, qu'avons-nous à offrir à nos patients ? Notre humanité* », conclut le docteur Rafael Campo.

G.M.

SUR LA TOILE

Madelen de Proust

Parce qu'il n'y a pas que Netflix dans la vie, l'Institut national de l'audiovisuel vient de lancer Madelen, sa propre plateforme de vidéos à la demande. Une caverne d'Ali Baba qui regorge de trésors littéraires.

En inaugurant sa toute nouvelle plateforme, l'INA a dépoussiéré avec élégance son offre pléthorique. Gratuite pour encore quelques semaines, puis accessible pour seulement 2,99 euros par mois, elle permet aux utilisateurs nostalgiques de voir et revoir plus de 13000 programmes, dont certaines pépites inestimables. Au total, ce sont plus de dix mille heures d'émissions mythiques et d'entretiens cultes qui sont d'ores et déjà disponibles. Du cinéma, de la musique, du sport, de la politique, et, bien évidemment, de la littérature.

Une belle surprise d'abord, la plateforme nous donne la possibilité de redécouvrir certains classiques du cinéma d'auteur français comme le magistral *Hiroshima mon amour* d'Alain Resnais, tiré du chef-d'œuvre de Marguerite Duras ou encore *Masculin féminin*, le film de

Jean-Luc Godard adapté de Maupassant. Mais Madelen, c'est surtout un accès illimité aux émissions des heures glorieuses de la télévision. Dans cette malle aux trésors, le tout premier numéro de *Droit de réponse*, l'émission mythique présentée par Michel Polac, et un débat croustillant consacré à la littérature d'espionnage. Évidemment, la plateforme nous invite aussi à revoir les moments les plus passionnants d'*Apostrophes*, la reine des émissions littéraires, présentée par Bernard Pivot pendant près de quinze ans.

Enfin, l'offre de Madelen épate par la qualité de son contenu documentaire. Outre des formats traditionnels, comme le génial *Kessel, un lion*, ou le film *Gallimard, le roi lire*, un entretien exceptionnel vous laissera bouche bée : un tête-à-tête de près d'une heure avec Marguerite Duras, quelques mois avant sa disparition, dans lequel elle se livre à cœur ouvert. Saisissant.

Léonard Desbrières



ET AUSSI...

LE PODCAST

Une nuit en librairie

La nuit venue, Olivia de Lamberterie, responsable des pages littéraires du magazine *Elle*, reçoit un



écrivain dans une librairie. En toute intimité, au fil des rayons, l'auteur invité s'y raconte, au travers de ses lectures. Quels sont les livres de son enfance ? Quels sont ceux qui ont inspiré son imaginaire, son œuvre, sa vie ? Ceux qui ont fait d'elle ou de lui un écrivain ? La première balade avec Leïla Slimani est à écouter dès à présent.

podmust.com/podcast/une-nuit-en-librairie/

L'APPLICATION

Un texte, une femme

Sarah Sauquet, professeure de français et créatrice d'applications consacrées à littérature, nous offre un tout nouveau jouet. L'application *Un texte, une femme* vous permet de recevoir quotidiennement un texte écrit par une femme et qui parle de femmes. Disponible sur iPhone et Android pour 2,29 euros, elle propose une sélection qui se veut éclectique, tant dans les thèmes abordés que par les profils des auteures. (Disponible sur Android et iOS)

LE COMPTE FACEBOOK

Cécile Coulon

La jeune romancière, sensation de la dernière rentrée littéraire avec *Une bête au Paradis* (L'Iconoclaste), régale les internautes de ses saillies poétiques et drolatiques sur son compte Facebook. Une nouvelle manière d'envisager la poésie à l'heure des réseaux sociaux. À découvrir d'urgence !

facebook.com/coulon.cecile

L.D.

LIVRES AUDIO PAR CHRISTOPHE RIOUX



AU CREUX DE L'OREILLE

Théâtre de la Colline
ENTRETIEN TÉLÉPHONIQUE

Dans la lignée des épisodes sonores du *Journal de confinement* de son directeur, Wajdi Mouawad, le Théâtre de la Colline propose depuis le 23 mars un rendez-vous d'intérêt général, baptisé « Au creux de l'oreille » : sur un créneau horaire défini, un comédien appelle les spectateurs intéressés pour leur lire un texte de son choix au téléphone, qu'il s'agisse de poésie, de théâtre ou de littérature.



HISTOIRES RELAXANTES POUR LES TOUT-PETITS

de Coralline Pottiez,
lu par l'auteur
FORMULETTE

Lauréat, dans la catégorie Jeunesse, du Prix du livre audio France Culture/Lire dans le noir, ces histoires sont idéales en cette période passée avec des enfants en bas âge. Pour cette édition 2020, un jury constitué de 515 auditeurs-lecteurs partout en France a souhaité récompenser ces textes qui amènent en douceur à la méditation et à la sérénité.



AUDIBLE STORIES

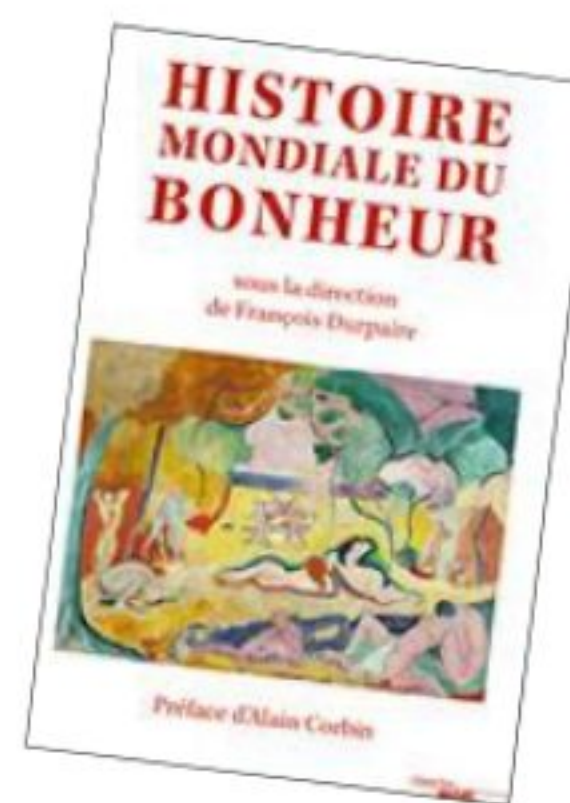
Collectif
AUDIBLE

Pendant toute la durée du confinement, la plateforme Audible, service de livres audio d'Amazon, lance *Audible Stories* : en format streaming, elle rend gratuitement accessible une sélection d'une trentaine d'ouvrages en français, se destinant pour la plupart à un jeune public. On y trouvera aussi bien *La Petite Sirène*, lu par la comédienne Marlène Jobert, que *Pierre et le Loup* ou encore *Harry Potter à l'école des sorciers*.

LA BONNE QUESTION

Qu'est-ce que le bonheur ?

Généralement réservée à la recherche philosophique, cette question a réuni plus de cinquante universitaires de différents domaines autour d'un ouvrage qui explore, à travers le temps et les civilisations, les mécanismes de ce « moteur de l'humanité ».



mobilité à travers les immensités de l'espace saharien, clé du bonheur pour le Touareg. De l'attention portée par les Sioux à chaque chose, susceptible de rendre heureux du fait de sa seule présence sur Terre. De la nécessaire dissolution de

« *Le bonheur ? Enfin, d'Astier, vous ne croyez pas à ces sornettes !* » répondit le général de Gaulle à Emmanuel d'Astier de La Vigerie. Le « Commandeur » s'inscrivait dans le sillage de Gustave Flaubert (il faut être « *bête, égoïste et avoir une bonne santé* » pour être heureux) et d'Anatole France. N'en déplaise aux lettrés français, la quête du bonheur est un « *moteur de l'humanité* », constate François Durpaire, qui a mis à contribution une cinquantaine d'universitaires, issus pour un bon nombre du laboratoire Bonheurs (« bien-être, organisation, numérique,

habitabilité, éducation, universalité, relations, savoirs ») de l'université de Cergy-Pontoise, afin de répondre à cette interrogation vieille comme Néandertal.

Les chapitres de cette *Histoire mondiale du bonheur* consacrés à un Occident forcément plus familier – de la *phantasia*, quête de l'émerveillement chez les Grecs, au tourisme de masse ; du stoïcisme à l'éthique de la joie de Spinoza, etc. – réserveront moins de surprises, quelle que soit leur tenue. Ceux traitant du reste du monde seront plus propices à la rêverie, par leur « exotisme ». Qu'il s'agisse de la quête de la

soi dans l'Inde traditionnelle. De la capacité individuelle à être heureux, pour les bouddhistes. Demain ? Entre mondialisation et technologie numérique, le bonheur sera « *écologique* » et « *solidaire* » (comme chez les Peuls), pronostique François Durpaire dans ce captivant tour du monde des émotions à travers les âges.

Emmanuel Hecht

★★★★☆

HISTOIRE MONDIALE DU BONHEUR
PAR FRANÇOIS DURPAIRE (DIR.),
PRÉFACE D'ALAIN CORBIN,
448 P., CHERCHE-MIDI, 22 €



Pete Best,
en 1955.

L'INCONNU CÉLÈBRE

Pete Best, un garçon dans le mauvais vent

Évincé des Beatles en 1962 au profit de Ringo Starr, il aurait dû devenir une légende du xx^e siècle. Alors que vient de paraître une passionnante biographie du groupe légendaire par Frédéric Granier, retour sur la vie du musicien le plus malchanceux de l'Histoire.

Il paraît qu'il était le plus beau des Beatles, et que cela suscitait des jalousies. D'autres sources, moins sensibles à son charme, assurent que cet incapable ne savait pas jouer de la batterie. Quoi qu'il en soit, Pete Best, 18 ans, était là où il fallait être : en 1960, il taquinait la caisse claire du jeune groupe qui montait.

Dès août 1962, c'est la catastrophe : en pleine session

d'enregistrement, agacé par ce dadaïsme qui n'arrive pas à tenir le tempo, le producteur George Martin le met à la porte du studio. Aucun de ses camarades n'ayant la trempe de lui annoncer la mauvaise nouvelle, c'est par le manager, Brian Epstein, qu'il apprend son renvoi définitif. Un garçon au physique pas facile, Ringo Starr, le remplace derrière les fûts. Pour Pete Best, la suite est assez attendue : dépression, boisson et tentative de suicide en 1965, en pleine Beatlemania.

Dans *Les Beatles*, la biographie définitive que Frédéric Granier consacre aujourd'hui au groupe qui aurait dû faire la gloire du musicien, le nom de Best n'apparaît que huit fois. C'est peu. On y apprend que le fantôme des Fab Four a refait sa vie comme boulanger (normal pour quelqu'un qui jouait avec des baguettes), puis comme assistant social. L'argent, lui, mettra trente ans à tomber : en 1995, la sortie de la compilation *Anthology 1* lui rapporte quelques millions de livres

de royalties. À cette occasion, « *son visage est gommé des images de pochette, comme Trotski ou Kamenev durant les purges stalinienne* », note Granier. Rappelons pour finir une phrase rituelle de George Harrison : « *Le bonheur, c'est d'ouvrir le journal et de ne pas se voir dedans.* » À ce titre, Pete Best aura-t-il été le plus heureux des Beatles ?

Louis-Henri de La Rochefoucauld

★★★★☆ **LES BEATLES. QUATRE GARÇONS DANS LE SIÈCLE**
PAR FRÉDÉRIC GRANIER,
490 P., PERRIN, 25 €



Éric Cantona, en DRH prêt à tout pour retrouver du travail, dans la série *Dérappages*.

Ressources inhumaines

Ancien DRH usé par sept ans de chômage, Alain Delambre (Éric Cantona) pense avoir atteint le bout du tunnel lorsqu'un cabinet de recrutement le contacte pour un entretien d'un genre particulier. En effet, en guise de test, il devra servir de consultant au cours d'une fausse prise d'otages organisée au sein d'une grande entreprise. L'objectif ? Déceler, parmi les cadres du groupe, celui ou celle qui résistera le mieux à la pression. Prêt à tout

pour retrouver du travail, Delambre va s'investir corps et âme, quitte à se perdre.

Écrit par Pierre Lemaitre, qui adapte lui-même son roman *Cadres noirs*, *Dérappages* est une plongée haletante dans les arcanes du management moderne, entre course à la performance et instrumentalisation de l'être humain pressurisé, essoré puis jeté avec le plus grand mépris. Terriblement d'actualité (le livre est inspiré d'un fait divers réel survenu en 2005 chez France

Télévisions), *Dérappages* interpelle surtout par sa manière de décrire la brutalité. Professionnelle tout d'abord, à travers ce personnage de PDG «jupitérien» incarné par Alex Lutz, monstre de malice pour qui la fin justifie les moyens ; mais brutalité également sociale, sociétale, Éric Cantona incarnant à merveille cette France délaissée et méprisée. Cette mini-série de six épisodes explore le concept de lutte des classes de manière aussi littéraire qu'inédite. Et si l'ensemble manque parfois un peu de finesse, ne serait-ce que par la mise en scène très (trop ?) alerte de Ziad Doueiri (*Baron noir*), on retrouve toute la malice et la finesse d'écriture de Lemaitre.

Entre pamphlet social, thriller corporatiste et drame humain, *Dérappages* est un savoureux patchwork qui a le mérite de poser de vraies questions éthiques et morales.

Diffusion sur Arte les 23 et 30 avril et en intégralité sur Arte.tv, jusqu'au 13 mai.

ZAPPING

LE FILM

Librement inspiré du roman éponyme de David Foenkinos, *Je vais mieux* détonne par sa mélancolie et son savoureux personnage principal interprété par un Éric Elmosino toujours aussi juste. (Sur OCS Go jusqu'au 28 juin)

LA SÉRIE

Énième adaptation d'un roman d'Agatha Christie, *Le Cheval pâle* galope à grands pas et pourrait bien créer la surprise avec son doux parfum de mystère. (Sur Canal + depuis le 30 avril)

LE DOCU

Dédié aux « femmes de l'ombre », le documentaire *Action Women* part à la rencontre des cascadeuses professionnelles qui ont investi les tournages depuis qu'émergent des rôles féminins forts. (Sur MyCanal jusqu'au 3 juin)

POP CULTURE

Guide de survie en temps de crise

Quand la réalité rejoint la fiction, la pop culture peut se révéler une astucieuse compagne d'enfermement ou une précieuse source de divertissement.



La pop culture n'a pas attendu l'arrivée du coronavirus pour se faire l'écho d'une société paralysée par une pandémie. Comics, jeux vidéo, mangas... tous les supports ont su exploiter le filon avec plus ou moins d'habileté.

Hasard ou coïncidence, c'est le moment qu'a choisi Robert Kirkman pour mettre fin à sa célébrissime saga *The Walking Dead* avec un épilogue sorti en

librairies en janvier (image ci-dessus). A contrario de son avatar télévisuel, qui ne semble pas prêt de s'arrêter, la version comics tire sa révérence. D'une logique implacable, traversé d'une infinie tristesse, cet épilogue reflète l'évolution d'une saga qui n'a cessé de se bonifier entre épopée post-apocalyptique d'une densité folle et brillante réflexion sur la condition humaine.

Et quitte à verser dans le nihilisme, nous ne saurions trop vous conseiller de vous jeter sur *Entrez dans la danse* (Delcourt/Mirages, 2019), adaptation dessinée du roman éponyme de Jean Teulé, nous plongeant dans un Strasbourg moyenâgeux en proie à un terrible virus obligeant ceux qui le contractent à danser jusqu'à la mort ! Au Pays du Soleil-Levant, les virus aussi peuvent faire des ravages ou rapprocher les gens. C'est le cas des deux héros de *Blue Phobia* (Glénat, 2019), atteints d'une étrange maladie qui teinte leurs peaux en bleu. Une proposition originale entre thriller horrifique et romance *young adult*.

Difficile de parler d'épopée humaine sur fond de pandémie sans évoquer *La Route* de Cormac McCarthy, roman

matriciel qui a servi d'influence majeure au jeu vidéo *The Last of Us* (Sony). Situé dans un monde ravagé depuis plus de vingt ans par un virus transmis par un champignon, ce jeu d'aventures d'une puissance émotionnelle rare met le joueur dans la peau d'un homme chargé d'escorter une jeune fille qui pourrait bien représenter le salut de l'humanité. Il aura fallu plus de dix ans pour que ce chef-d'œuvre vidéoludique, aux influences littéraires et cinématographiques très marquées, se voie gratifié d'une suite. Pandémie oblige, la sortie de celle-ci, prévue pour la fin du mois de mai, a été repoussée à une date indéfinie. En attendant l'arrivée de *The Last of Us 2*, rien ne vous empêche de réviser en vous (re)plongeant dans l'excellent premier volet. I.F.



LIBRAIRIES DANS LA TEMPÊTE COMMENT ÉVITER LE NAUFRAGE ?

Depuis le 15 mars, pandémie oblige, les établissements vendant des produits non considérés comme de première nécessité – dont les livres – sont fermés. Comment les libraires vivent-ils cette crise inédite ? Quels sont leurs inquiétudes et leurs espoirs pour l'après-confinement ?

Témoignages de professionnels, de Paris à Bordeaux, en passant par Lille ou Brest.



Une librairie à Dinan en plein confinement, mars 2020.

DÉLIBÉRATIONS VIRTUELLES POUR LE PRIX DES LIBRAIRES 2020

Confinement oblige, le jury du Prix des libraires – dont Lire est partenaire – s'est réuni virtuellement le 23 mars pour désigner ses cinq finalistes, choisis parmi les nouveautés des rentrées littéraires de septembre et janvier :

■ **Santiago Amigorena**
Le Ghetto intérieur (POL)

■ **Michel Bernard**
Le Bon Sens (La Table Ronde)

■ **Catherine Blondeau**
Les Débutants (Mémoire d'Encrier)

■ **Caroline Laurent**,
Rivage de la colère (Les Escales)

■ **Akira Mizubayashi**
Âme brisée (Gallimard)

Sous l'égide de Gaëlle Nohant, couronnée en 2018 avec *Légende d'un dormeur éveillé* et marraine de cette 66^e édition, le jury annoncera le nom du lauréat 2020 le 13 mai, après avoir recueilli les votes en ligne de l'ensemble des librairies de la francophonie, soit près de 2 000 personnes. **L.F.**

Elle y tient, car beaucoup d'employés sont stressés par le fait d'être en contact avec tous ces clients venus du monde entier. « *Dès l'après-midi, j'ai su que je ne voulais pas que la librairie ouvre le lundi suivant. J'avais envoyé un e-mail à l'équipe pour les prévenir quand on a appris, le samedi soir, que nous devions fermer. Honnêtement, j'étais soulagée.* »

Des « commerces non essentiels »

Le 14 mars à minuit, tous les « commerces non essentiels » ont donc baissé leur rideau (parfois après une nocturne improvisée) pour une durée indéterminée. Pour beaucoup, la situation est inédite. « *Depuis son ouverture en 1990, Le Bleu et n'avait jamais été fermé, y compris lors du dépôt de bilan* », indique Marc Gaucherand, qui a repris en 2017 avec son épouse cette institution des Alpes-de-Haute-Provence, ouverte sept jours sur sept et trois cent soixante-cinq jours par an. « *Cette fermeture nous a immédiatement semblé évidente compte tenu de la situation sanitaire. Les librairies sont des lieux de vie où l'on aime flâner, échanger, et ces échanges hier évidents représentent aujourd'hui un risque pour la santé de chacun.* »

Oscillant entre consternation et résignation, la profession s'est dans l'ensemble rangée aux directives du gouvernement, comme le confirme Romain Plyer, secrétaire général des Libraires Ensemble, un réseau de cinquante librairies indépendantes en France métropolitaine : « *La possibilité d'une réouverture des établissements évoquée par Bruno Le Maire au lendemain de leur fermeture a suscité beaucoup d'incompréhension. Même si cette fermeture a été brutale pour eux, la très grande majorité des libraires refusent d'envisager cette éventualité tant que les mesures de confinement n'auront pas été suspendues.* » À Brest, Delphine Le Borgne, la directrice de la librairie Dialogues, pense « *qu'il faut savoir raison garder. C'est un risque sanitaire trop grand. Et quand bien même, dans quelles conditions ? Deux heures par jour ? Et avec quelle équipe ? Il n'y a plus personne au centre-ville ; ici, les gens ont compris* ». Un choix difficile cependant, les libraires sachant mieux que quiconque combien les gens ont soif de lire en temps troublé.

Si la plupart des points de vente physiques du livre ont rideau baissé, d'autres dont l'activité est directement liée ●●●

Pour les libraires, comme pour nous tous, le coronavirus n'a pas été un choc mais la prise de conscience progressive d'un danger. Un lent basculement vers l'impensable. Propriétaire de Shakespeare and Company, enseigne mythique du Quartier latin à Paris, Sylvia Whitman en a ressenti très tôt les effets. À cause de la désertion des touristes asiatiques, le mois de mars avait très mal commencé avec une chute des ventes de 25 %. « *On pensait que ça allait reprendre avec les vacances de Pâques* », raconte-t-elle par téléphone. Jeudi 12 mars, le gouvernement annonce la fermeture des établissements scolaires et des universités jusqu'à nouvel ordre. Partout en France, parents et enseignants se ruent

dans les rayons jeunesse et parascolaire ; les familles font provision de loisirs créatifs et de jeux éducatifs.

Les Français se doutent que d'autres fermetures adviendront. Samedi 14 mars, c'est la folle journée : les clients affluent dans leurs librairies de quartier. « *Les gens faisaient clairement des stocks* », se souvient Hélène Woodhouse de La Chouette Librairie, à Lille. Des ouvrages sur les épidémies, comme *La Peste* d'Albert Camus ou le visionnaire rapport de la CIA, *Comment sera le monde en 2025 ?*, connaissent un large succès. Le PDG du Furet du Nord, Pierre Coursières, note un engouement pour les fictions « *plus gaies* » et les ouvrages pratiques pour, par exemple, apprendre à faire son savon soi-même. Toute la journée, à Paris, Sylvia Whitman reste avec son équipe en magasin.



●●● à un commerce jugé « essentiel », comme l'alimentaire, la distribution de la presse ou la papeterie, ont maintenu une activité plus ou moins normale selon le volume de leurs stocks et les capacités de réassort. C'est le cas notamment de l'espace culturel de l'Hyper U de Chantonnay en Vendée : « *Il nous est encore possible de passer quelques commandes spécifiques, mais les stocks s'épuisent. L'espace culturel reçoit 89 % de son réassort mais toutes les demandes ne peuvent être satisfaites*, indique Julie Fabre, libraire. *Le choix des clients s'est porté en priorité sur les manuels scolaires et la papeterie créative, leur préoccupation majeure étant d'occuper leurs enfants confinés jusqu'à nouvel ordre. Certains nous ont même demandé des cahiers de vacances !* »

Ripostes en ligne

Dès l'annonce de la fermeture, le souci premier des libraires a été d'informer leur clientèle au travers de messages postés sur le site Internet de leur établissement et sur leurs réseaux sociaux. Les témoignages de soutien sont immédiats : « *Dans les minutes qui ont suivi l'envoi de la newsletter annonçant la fermeture du Bleu et, nous avons reçu une centaine de messages alors qu'habituellement nous recevons quelques réponses seulement* », se réjouit Marc Gaucherand. Même constat chez La Machine à lire, à Bordeaux, qui met en ligne chaque jour sur Facebook un jeu de devinettes de titres de livres sous

Le pire serait de sortir du confinement sans trésorerie pour pouvoir acheter les nouveautés

forme de pictogramme. Ou les libraires de la métropole lilloise qui se sont lancés dans une bataille de « PAL » (Piles à lire) sur les réseaux sociaux. À la librairie Dialogues, le standard téléphonique fonctionne encore pour répondre de vive voix aux clients. Sur WhatsApp, les groupes de discussions se multiplient pour remédier à l'éloignement, mais également pour tenter de poursuivre une certaine activité.

Car cette présence en ligne constitue, même pour les structures indépendantes (via notamment la plateforme Lalibrairie.com, qui travaille avec elles), un moyen de lutter contre les mastodontes du e-commerce, au premier rang desquels Amazon, dont les ventes ont connu depuis le début du confinement une hausse exponentielle. La possibilité d'une réouverture des librairies visait d'ailleurs à contrer cette concurrence jugée déloyale par nombre de professionnels. Le 14 avril, au moment où nous bouclions ce numéro, la justice française a ordonné à Amazon de limiter ses livraisons aux marchandises essentielles. Cette mesure devait prendre effet dans les vingt-quatre heures et sous astreinte d'un million d'euros par jour de retard.

« *Immédiatement, la question de la vente à distance s'est posée* », indique Romain Plyer. Plusieurs libraires ont ainsi pensé pouvoir continuer les commandes à distance ou à emporter, mais l'annonce du confinement le lundi 16 mars a mis fin à leurs tentatives. Hélène des Ligneris, de La Machine à lire, se souvient avoir préparé des dizaines de colis... qui ont finalement été distribués aux clients sur le pas de la porte de la librairie. Un service postal au ralenti, conjugué au souci de ne pas augmenter le trafic des coursiers mobilisés pour des urgences, a anéanti les derniers espoirs. Au Furet du Nord, en revanche, Pierre Coursières a décidé de maintenir la vente en ligne, en offrant les frais de ports dès 20 euros d'achat. « *Notre plateforme logistique nous permet d'envoyer des livres en e-commerce en respectant les normes sanitaires et les distances de sécurité. Il était hors de question de laisser toute la place aux géants du Net !* » Conscients d'exposer leurs salariés et les livreurs

APPEL À LA CRÉATION D'UN FONDS DE SOUTIEN

Face à la crise du coronavirus, le Syndicat de la librairie française (SLF) a appelé début avril à la création d'un fonds de soutien aux librairies. Le SLF prévoit que les établissements fermés depuis mi-mars se retrouveront d'ici peu face à « *un mur d'endettement infranchissable* », contraignant certains à mettre définitivement la clé sous la porte, avec

des conséquences désastreuses sur les éditeurs, les auteurs ainsi que sur « *la vie culturelle, sociale et économique* » des villes et des quartiers. D'où la proposition d'un fonds d'intervention associant l'État, les régions et des partenaires privés. Il permettrait de distribuer des subventions aux librairies afin de couvrir leur perte d'exploitation pendant la période de fermeture, et de relancer leur activité. **G.M.**

à des risques sanitaires, beaucoup ont néanmoins conseillé à leurs clients de lire ce qu'ils avaient déjà à domicile, et de revenir les voir une fois le confinement terminé. Ce nouveau partage du marché du livre a cependant eu des effets immédiats sur le type d'ouvrages achetés. En cause : la sélection des hypermarchés et des grands sites de ventes en ligne, les algorithmes de ces derniers mettant systématiquement en avant les best-sellers. Les nouveautés poche de 2019 (Aurélié Valognes, Guillaume Musso, Marc Levy, Michel Bussi) et les nouveautés grand format 2020 (les mêmes auteurs et Leïla Slimani) se sont ainsi taillé la part du lion, ne laissant aucune chance aux titres moins repérés.

De nombreuses librairies, toutes tailles confondues, misent par ailleurs sur le livre numérique. Au Furet du Nord, les ventes ont été multipliées par deux, voire par quatre certains jours. La plateforme Youboox propose depuis mi-mars une offre de 250 000 titres à lire en ligne pour 0,99 euro par mois pendant trois mois, tandis que « *la Fnac met en avant son offre de lecture numérique, Kobo by Fnac pour les e-books et audio-books, et Izneo pour la BD numérique* », explique Audrey Bouchard, la responsable du service de presse. De fait, la vente des ouvrages numériques a explosé, et beaucoup prévoient un impact durable du confinement sur les habitudes de lecture. Suivant cette tendance, le livre audio constate une hausse d'environ 50% de ses ventes [voir encadré ci-dessus], stimulé par des offres d'abonnement peu nombreuses mais attractives. Malgré la riposte en ligne, les pertes pour les librairies s'annoncent colossales, et la profession compte sur les aides du gouvernement, et parfois des clients.

Des pertes encore difficiles à chiffrer

Si le premier souci des responsables de librairies a été d'organiser le suivi de leurs employés, de mettre en place le chômage partiel et le maintien éventuel d'une activité, le chiffrage des pertes subies débute à peine, d'autant que la reprise s'annonce longue. « *Ce n'est pas tant la période de confinement qui inquiète les libraires que le redémarrage* », indique Benoît Bougerol, propriétaire de deux librairies et ancien président du Syndicat de la librairie française. Car le pire serait de sortir de la période du confinement sans trésorerie

LE BOOM DES LIVRES AUDIO

Les principaux acteurs du secteur sont unanimes : pendant la période de confinement, les ventes des livres audio auraient augmenté de 50 %.

S'il était déjà un remarquable succès en version papier, *La Peste* d'Albert Camus, disponible dans la collection audio « Écoutez Lire » de Gallimard et toujours porté par ses similitudes avec le contexte épidémique actuel, a été écoulé à 4 000 exemplaires sur le seul mois de mars. De même, on observe une nette accélération en littérature jeunesse, avec des livres audio pour enfants, salutaires dans une situation inédite de confinement en famille. Plus généralement, le boom du secteur aura sans doute bénéficié d'offres d'abonnement attractives proposées par certains de ses protagonistes, entre

promotions spéciales et pure gratuité, stimulant un insatiable appétit de découverte. Mais le livre audio n'est pas une exception : il profite amplement d'un engouement renforcé pour les podcasts et pour une culture dématérialisée, dont la révolution sonore à l'œuvre est enfin digne d'être écoutée. Le livre audio téléchargeable, tout comme les industries culturelles numériques dans leur ensemble, pourrait à terme bénéficier de ce qu'on appelle prosaïquement une « expérience utilisateur » convaincante et pérenniser son usage bien au-delà du confinement.

Christophe Rioux

pour pouvoir acheter les nouveautés. La plupart des parutions de mars, avril et mai ont été reportées en juin, ou à la rentrée littéraire. Plus de 5 000 titres, tous genres confondus, ont été décalés. Autre mesure de solidarité : la plupart des éditeurs et des distributeurs ont annoncé aux libraires le report de deux mois des échéances de mars, avril et mai. Le temps pour tous de souffler et de voir venir.

Si le soutien de sa clientèle lui fait chaud au cœur, Hélène Woodhouse s'inquiète non pas pour sa librairie, inaugurée il y a seize mois, mais pour des établissements très spécialisés. « *Mes voisins vendent des comics importés pour la plupart des États-Unis. Les Américains n'ont pas du tout mis en place des reports d'échéances comme ont pu le faire les fournisseurs français. Donc, eux ont besoin tout de suite du soutien de leurs clients, car à la fin du mois, ils doivent payer.* » La France serait donc toujours une exception culturelle, même en période de crise ? « *Les librairies ont la chance d'appartenir à un secteur structuré et solidaire, au sein duquel l'information circule. Pour autant, l'incertitude plane quant à la reprise de l'activité : les gens reviendront-ils au livre où se tourneront-ils vers d'autres achats ? En auront-ils les moyens ? Nous ne sommes pas face à une crise de la librairie mais face à une crise globale, mondiale, touchant chaque secteur d'activité* », conclut Benoît Bougerol. Devant le cataclysme qui s'annonce, beaucoup s'accordent à

dire qu'il faudra un soutien massif de l'État. Bien au-delà des 5 millions d'euros annoncés par Bruno Le Maire, comme le souligne la tribune « Pour le boycott d'Amazon ! Pour un soutien massif au secteur du livre ! » publiée le 23 mars dans *Libération* et signée par des personnalités du milieu littéraire et politique.

Avec la prolongation du confinement, les libraires ont lancé de nouvelles initiatives début avril pour répondre à notre soif de lire. La librairie Labbé, à Blois, a profité de la reprise du service postal pour proposer à ses clients de livrer des ouvrages ou de les expédier par courrier, à partir de 20 euros et en fonction de ce qu'ils ont en stock. À Clermont-Ferrand, la librairie Les Volcans s'est associée à la bibliothèque universitaire Clermont-Auvergne pour offrir sur une page Facebook des textes issus d'*Album* de Marie-Hélène Lafon (avec l'accord de l'écrivaine et de sa maison d'édition).

Et puis, la boutique fermée, reste les livres à la maison. Un jour qu'Hélène des Ligneris regardait le ciel bleu par sa fenêtre, une voisine d'en face, qui n'a pas eu le temps de s'approvisionner avant la fermeture, lui confie son manque de lectures. La librairie l'interroge sur ses goûts, puis sélectionne six ouvrages qu'elle dépose devant la porte de sa voisine. Ce souvenir met du baume au cœur, comme d'imaginer la grande fête qu'on organisera quand tout sera fini...

Laëtitia Favro et Gladys Marivat



Détail du tableau
Summertime (1943)
d'Edward Hopper.

L'ESPOIR

UNE AFFAIRE DE LIVRES

On dit généralement qu'il « fait vivre », ou qu'il est « le pain des pauvres ». Réalité bien sensible ou dicton aux airs de méthode Coué, toujours est-il que l'espoir est ce concept auquel on se rattache, à tort ou à raison, lorsqu'une situation est compliquée et que l'on pense à des jours meilleurs – le sacro-saint « bout du tunnel ». Mais au fond, que désigne ce mot, qui a offert à André Malraux le titre de l'un de ses livres les plus célèbres ? Que contient-il, qu'implique-t-il ? À ce titre, la littérature nous permet de mieux cerner cette notion, certes assez abstraite, mais ô combien salutaire ces temps-ci. De Platon à Kant, en passant par saint Augustin, les penseurs les plus variés ont ainsi réfléchi sur l'espoir et sa définition, et les psychologues ont cherché à connaître ses mécanismes et son utilité (ses potentiels dangers, aussi) au quotidien. Mais on peut également aller voir du côté des auteurs de fiction pour ressentir, à travers leurs œuvres, la possibilité d'un avenir meilleur. Il y a les romans qui, selon la formule consacrée, « font du bien » (et tant mieux !), mais pourquoi ne tirerait-on pas, selon la subjectivité des lecteurs, une source d'espoir d'histoires pouvant paraître plus noires ou pessimistes ? À chacun sa manière de l'envisager, dans toute sa complexité. D'ailleurs, si l'on dit que tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, l'inverse est tout aussi vrai...

Baptiste Liger

SOMMAIRE

De l'art d'espérer à travers les âges	20	Biographie d'un classique	26
Les quatre piliers de la pensée positive	23	<i>L'Espoir</i> d'André Malraux	
Les voix de la résilience	24	Les grandes (dés)espérances de la fiction littéraire	30
Entretien avec Christophe André	25	L'espoir fait livres	32



*Le voyageur contemplant
une mer de nuages, huile sur
toile de Caspar David Friedrich,
vers 1818.*

DE L'ART D'ESPÉRER À TRAVERS LES ÂGES

Comment cette notion, si nécessaire semble-t-il au genre humain, a-t-elle été abordée et comprise aux différentes époques de l'Histoire ? Faut-il la considérer comme un bien ou au contraire comme un mal ?

De l'expectative à l'attente, en passant par l'espérance, le concept n'a eu de cesse d'évoluer, faisant couler l'encre de nombreux philosophes, hommes d'Église et autres penseurs.

Depuis quand l'humanité a-t-elle commencé à espérer ? À rêver avec le poète que la mort, un jour, n'aura plus d'empire ? Ulysse dans l'*Odyssée* n'espère pas : il soupèse, évalue ce qui adviendra. Les Grecs ont un mot pour cela : *elpis* (expectative), que l'on traduit à tort par « espoir », projetant sur l'Antiquité un sentiment qu'elle ignorait. Inconnu des dieux comme des bêtes, *elpis* est le propre des humains. Ne connaissant pas son avenir, encore moins l'heure de sa mort, l'homme est livré aux conjectures et aux songes, tâtonnant comme Homère, l'aède aveugle.

Vivre dans l'expectative est-il une vertu ou une tare ? Dans *Les Travaux et les Jours* d'Hésiode, Pandora, sur ordre de Zeus, laisse s'échapper d'une jarre les maux qui vont accabler les humains, maladies en tête. Mais au fond de la jarre demeure un mystérieux reste : l'*elpis*. Depuis des siècles, il est l'objet de disputes entre savants : ce qui reste, est-ce le dernier des maux dont Zeus voulut nous protéger ou le bien suprême gardé en réserve ? Pour une fois, les lumières grecques n'offrent aucune réponse et nous laissent devant un dilemme : faut-il espérer vivre d'espoir ou s'en prémunir comme d'une illusion ?

« Vivre, c'est attendre »

Au ^ve siècle avant notre ère, l'*elpis* prit des teintes plus chaudes, lumineuses. « Garde espoir », dit le Chœur pour consoler Œdipe. Mais nous sommes encore loin de l'espoir des Modernes. Pour Platon dans le *Phédon*, l'*elpis* n'a qu'un seul objet : la conviction du philosophe qu'il trouvera, par-delà la

mort, « les biens les plus grands », une fois l'âme séparée du corps. L'espérance du philosophe, c'est d'être encore plus philosophe dans l'au-delà qu'il ne l'a été ici-bas, car la mort accomplit ce qu'il a cherché toute sa vie : penser hors de son corps. L'espérance n'est pas tant une projection dans l'avenir que l'évidence d'un retour fondamental, une fois refermée la parenthèse de l'existence charnelle.

Pour que l'espoir déploie toutes ses puissances, il fallut que l'histoire des hommes cesse d'avoir la rondeur parfaite du cosmos et s'étende d'un point à un autre. À la vision cyclique de l'histoire grecque, on a souvent opposé celle, linéaire, de l'histoire judéo-chrétienne, scandée par des événements qui déchirent et emportent son cours naturel. Une histoire faite de bruit et de fureur, mais orientée par la promesse de Dieu faite à son peuple : promesse d'une terre et d'un sauveur. Si l'opposition est à nuancer, l'histoire biblique dessine à coups d'éclairs un autre style d'existence. « Vivre, c'est attendre », résumera Lamartine. Loin de la sérénité philosophique, l'attente devient l'expérience même du temps,

un temps « entre les temps », suspendu entre l'annonce du salut et sa réalisation. Si la Bible grecque traduit l'espoir par *elpis*, le terme hébreu est *tiqvah*, qui désigne la corde tendue entre aujourd'hui et demain.

La promesse du paradis sur Terre

Ce temps à la fois linéaire et tendu par la promesse rendit possible l'idée de progrès avec, à l'horizon, le paradis sur la Terre. Car il ne s'agit pas seulement pour la Bible de penser une fin de l'histoire, mais une fin *dans* l'histoire. Telle est l'annonce audacieuse d'un règne de bonheur précédant le jugement final, affirmé dès le Livre d'Isaïe dans la Bible hébraïque. Le christianisme reprit cette tradition en l'appliquant au règne du Christ. Placé à la toute fin du Nouveau Testament, le Livre de l'Apocalypse offrit à l'Occident les visions qui façonnèrent ses grandes philosophies de l'Histoire jusqu'à Karl Marx et l'avènement d'une société sans classes. Une ère nouvelle arrive où Satan sera enchaîné. La pensée millénariste – ainsi nommée car la durée traditionnelle du règne était mille ans – imposa une conviction : l'humanité passe par des âges successifs.

Au ^{xii}e siècle, le moine calabrais Joachim de Flore proposa un découpage de l'histoire du monde en trois temps : temps du Père (avant Jésus-Christ), temps du Fils (le nôtre, peu ou prou), temps de l'Esprit (celui des moines, qui devait s'accomplir en 1260). Même si rien de particulier ne se passa en 1260, sa postérité fut immense. La pensée de Joachim porta Christophe Colomb et Tommaso Campanella dans leurs expéditions, inspira les Franciscains dans leur évangélisation

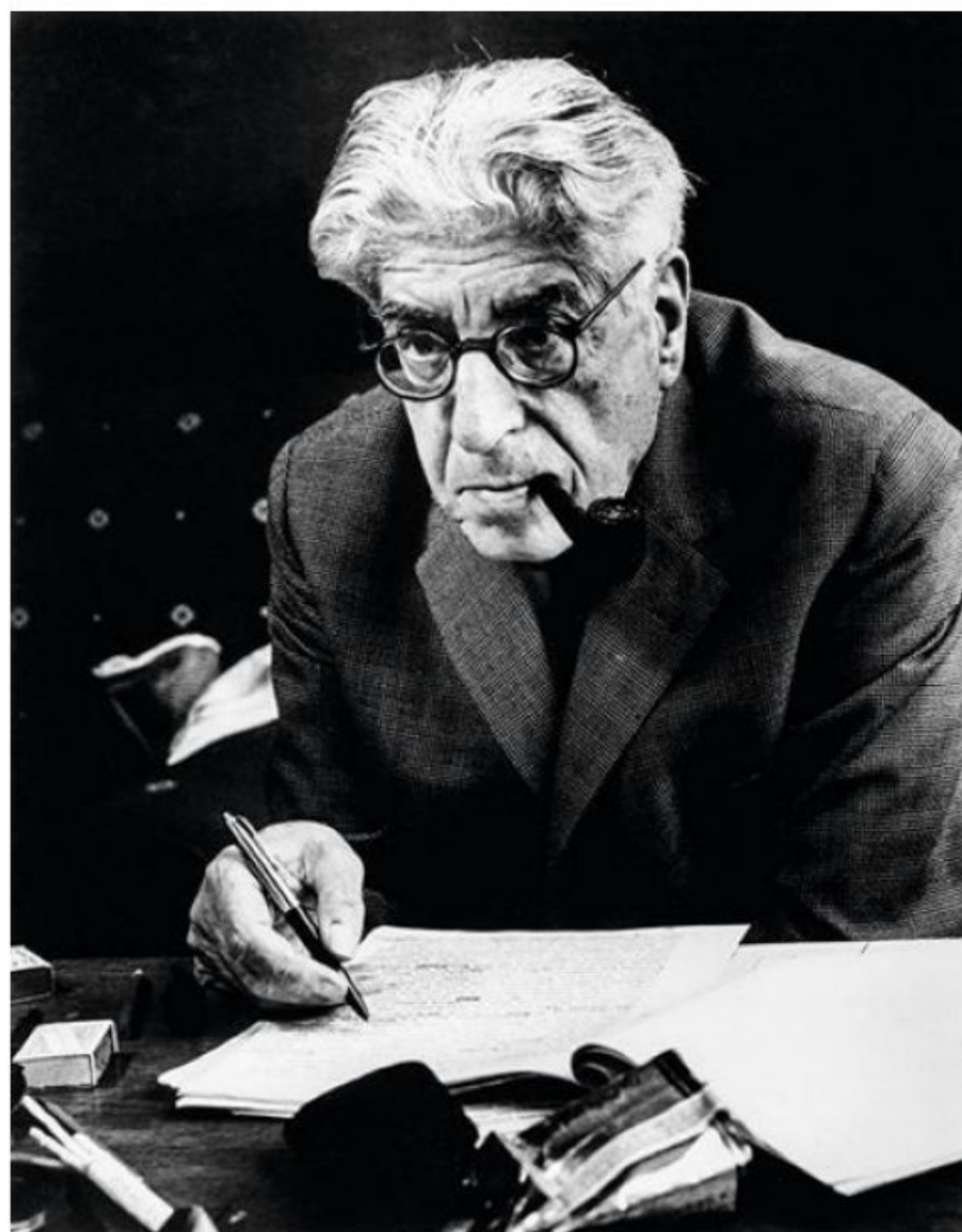
**POUR UNE FOIS,
LES LUMIÈRES
GRECQUES
N'OFFRENT AUCUNE
RÉPONSE ET
NOUS LAISSENT
DEVANT UN DILEMME**

du Mexique au xvi^e siècle et les Pères pèlerins qui voguèrent vers la Nouvelle-Angleterre au siècle suivant : tous portés par cette même attente d'un règne terrestre du Christ. Laïcisés, les âges du monde prospérèrent encore au xix^e siècle : on les retrouve dans les trois états de la connaissance (théologie, métaphysique, science) du philosophe positiviste Auguste Comte, et Friedrich Engels n'hésitera pas à se référer à un grand lecteur de Joachim pour célébrer l'espoir révolutionnaire : Thomas Müntzer, le chef religieux de la révolte des paysans dans le Saint-Empire germanique.

De saint Augustin à Kant

L'histoire la plus concrète des êtres humains est celle de leurs rêves. Que de choses accomplies au nom de l'espoir millénariste. Ce levier d'action et ce réservoir d'imagination causèrent cependant quelques troubles à l'ordre public. Très tôt, la théologie chrétienne se méfia du caractère trop matériel du règne décrit, des jouissances sensibles promises, et préféra ne garder que le jugement dernier. Dans *La Cité de Dieu*, saint Augustin reconnut que le millénaire avait déjà commencé, mais en esprit, à travers la vie des saints. En spiritualisant le règne, il annonçait une profonde mutation de la notion d'espoir : son intériorisation dans l'existence individuelle. L'attente active, ouverte à tous les vents de l'Histoire, se recroquevilla en une simple vertu. C'est ainsi que l'espoir, réduit à un sentiment terre à terre, fut dédaigné au profit de l'espérance, adhésion personnelle à un sens ultime des choses, une conviction intime.

Kant enfonce un clou catégorique quand il posa en 1781 sa fameuse question : « *Que m'est-il permis d'espérer ?* » La réponse est proportionnelle à ma bonne conduite ici-bas. Mais cette proportion reste purement théorique, indépendante des événements et de ma vie de chien. Kant met l'avenir concret entre parenthèses et enferme l'espérance dans le souci moral du présent : je dois bien me conduire aujourd'hui, non pour être heureux, mais pour être « digne » du bonheur.



Ernst Bloch, auteur du *Principe espérance*.

PEUT-ON ENCORE LÉGITIMEMENT ESPÉRER SANS CONSTRUIRE DES FABLES ET DÉSHONORER LE PRÉSENT ?

En renvoyant le salut dans l'au-delà et l'espérance dans le cœur, on n'arrangea pas les affaires d'une vertu qui, après avoir senti l'encens, commença à sentir l'opium. Le problème du Royaume, c'est qu'il n'en finit pas d'arriver ou de se faire attendre – ce qui arrange finalement l'institution. « *Jésus annonçait le Royaume, et c'est l'Église qui est venue* », ironisa l'historien moderniste Alfred Loisy. Pour patienter avant le retour du Christ, ou l'avènement de la société sans classes, il faut établir une Église, ou un parti. Spinoza, au xvii^e siècle, soupçonnait déjà l'espoir de nous détourner de la vraie vie et de la vraie joie, nous livrant à des images douteuses. Trois siècles plus tard, la critique radicale des grands récits qui avaient guidé jusque-là la modernité

– la foi dans le progrès, la science ou la révolution – fit le décompte des crimes commis au nom de l'espérance, jusqu'aux rizières khmères. Schopenhauer avait préparé le terrain à ce profond pessimisme : « *Dupé par l'espérance, l'homme danse dans les bras de la mort.* »

La pensée utopique tournée vers l'ici et le maintenant

Peut-on encore légitimement espérer sans construire des fables et déshonorer le présent ? Un livre, l'un des plus grands de la philosophie du xx^e siècle, s'emploie à le montrer, partant d'une vaste analyse de « *l'espoir situé dans le monde* ». Opposant au nazisme, revenu du marxisme orthodoxe, le philosophe allemand Ernst Bloch publie entre 1954 et 1959 *Le Principe espérance*, somme qu'il a commencé à rédiger lors de son exil aux États-

Unis durant la Seconde Guerre mondiale. Jeune septuagénaire, il n'est pas né de la dernière utopie et se défie de « l'espoir menteur ». Mais il secoue la torpeur bourgeoise des sociétés occidentales déclinantes qui ont perdu le sens de l'espérance, à rebours des « sociétés ascendantes » où elle est encouragée et concrètement mise en œuvre.

Michel Foucault se souviendra de la leçon quand il partira en Iran pour assister, en 1978, au soulèvement de tout un peuple contre la dictature du shah. Interrogé sur la raison de son intérêt pour l'Iran, le philosophe français répondra : « *C'est le livre de Ernst Bloch. Il m'a semblé qu'il y avait un rapport entre ce que je lisais et ce qui était en train de se passer. Et j'ai été voir cela comme un exemple, une épreuve de ce que j'étais en train de lire.* » Pour Bloch, la véritable pensée utopique est tournée vers l'ici et le maintenant : il s'agit de voir le monde présent comme une disposition vers autre chose que lui-même. « *Penser, c'est franchir* », écrit-il. Dépasant l'espoir-leurre autant que l'espoir-vertu, Bloch fait de l'espoir une pensée active, à la hauteur de notre condition, libérée des idées toutes faites et des univers clos. La philosophie n'a pas d'autre mission : « *Il faut apprendre à espérer.* »

Philippe Chevallier

LES QUATRE PILIERS DE LA PENSÉE POSITIVE

« *Un homme sans espoir et conscient de l'être n'appartient plus à l'avenir* », ainsi s'exprime Albert Camus dans *Le Mythe de Sisyphe*. Pour ne pas en arriver là, en cette période tourmentée, quatre notions essentielles permettent de réhabiliter ce sentiment, parfois dénigré et pourtant profondément humain. Et nous aident à rester optimiste en toutes circonstances.

Pour soutenir cette démarche et ne plus voir en l'espoir un sentiment souvent associé tantôt à l'utopie, tantôt à un doux rêve ou à un optimisme déconnecté de la réalité, la psychologie positive propose quatre piliers fondamentaux que sont le désir, le courage, la confiance et l'attente. Leur rôle : nous permettre de distinguer l'espoir « constructif » de l'espoir « vain ».

1. DÉSIR

« *L'espoir est une mémoire qui désire* », écrivait Balzac. Le désir ne représente en effet ni plus ni moins que le baromètre de notre existence : désir de lendemains qui chantent, du retour de l'être aimé, de guérir... Une dynamique psychique porteuse, donc, qui doit être entretenue par notre conscience, à travers une vitalité, un positivisme qui nous permettent de conserver le cap. Repensons à Nelson Mandela, emprisonné pendant vingt-sept ans, qui a su envisager un avenir, désirer un autre lendemain, convaincu qu'un jour il serait libre.

2. COURAGE

« *On craint souvent de regarder nos émotions en face. Il faut faire la part des choses entre la peur fantasmée et les éléments concrets qui peuvent être de réels indicateurs* », explique la psychopraticienne Géraldyne Prévot-Gigant, auteure des *Pouvoirs de l'espoir* (Odile Jacob). Selon elle, « *il est nécessaire de savoir prendre de la distance, de garder foi en la possibilité que les choses s'arrangent. Ce n'est pas dénué de maturité, au contraire ! Il faut travailler notre capacité à trouver un équilibre entre trop de sublimation et*



« **L'ESPOIR EST
UNE MÉMOIRE QUI
DÉSIRE** »

BALZAC

le réalisme : associer les deux polarités est la clé qui permettra que notre démarche soit constructive ». Quand on sait que quatre-vingt-dix pour cent de nos peurs sont le fruit d'un processus d'anticipation, il faut faire preuve de courage, deuxième pilier indispensable, pour avoir du recul face aux mécanismes internes qui se passent en nous, et mettre en place une forme de discipline émotionnelle afin de garder le contact avec nos ressources intérieures et tenir sur la durée.

3. CONFIANCE

Le courage s'associe lui-même à la confiance, qui se décline sous trois aspects : confiance en soi, en la vie et en l'avenir. Nous devons être convaincus que tout a un sens, en termes d'évolution individuelle et collective. « *Trop de réalisme et de "logique froide" nous a longtemps éloignés de nos ressources internes et d'une certaine représentation de l'existence* », poursuit Géraldyne Prévot-Gigant. En effet, faire confiance en la vie, c'est aussi trouver comment rebondir, et comprendre qu'il y a bien souvent une opportunité à saisir derrière chaque désagrément, à travers le respect et l'acceptation.

4. ATTENTE

Enfin, dernier pilier et non des moindres : l'attente. « *Il y a deux manières de la vivre : dans une attente tendue – faite de saisie et de crispation – ou dans une attente plus confiante dans l'ouverture, dans l'observation de ce qu'elle réveille en nous. L'art d'espérer, c'est savoir rester humble et attendre sans passivité. L'expectative n'est pas une attente morne mais une tension douce* », nous enseigne la psychopraticienne. Ce qui rejoint la notion de cocréation avec notre vie, qui permet de ne pas se complaire dans la position de victime.

Mais finalement, comment devenir les révolutionnaires de l'espoir ? En avançant avec nos valeurs et en posant des actes ! Comme l'exprimait la regrettée Christiane Singer : « *Nous sommes en permanence nécessaires à la création quotidienne du monde. Nous ne sommes jamais les gardiens d'un accompli, mais toujours les cocréateurs d'un avenir.* »

Aurélien Godefroy

LES VOIX DE LA RÉSILIENCE

Toucher le fond, ne plus pouvoir s'en sortir... Voici des sentiments souvent éprouvés, mais auxquels notre aptitude personnelle à surmonter les épreuves permet cependant de faire face. Nombre d'auteurs se sont intéressés à ce sujet. En voici quelques exemples.



« **R**ésilience » : un terme que l'on entend partout, et qui a même donné son nom à une opération militaire ! Revenons sur sa définition. Ce mot appartient d'abord au registre de la physique : il désigne l'aptitude d'un corps à résister à un choc. Appliqué aux sciences sociales, il s'agirait de « *la capacité à réussir à vivre et à se développer positivement, de manière socialement acceptable, en dépit du stress ou d'une adversité qui comporte normalement le risque grave d'une issue négative* ».

Regarder vers l'avenir

Le succès de cette notion de résilience, médiatisée lors de la parution du livre de Boris Cyrulnik, *Un merveilleux malheur* (Odile Jacob), tient sans nul doute à son message d'espoir. Le malheur n'est pas, selon l'auteur, une destinée, hors de question, donc, de s'y résigner : « *Rien n'est irrémédiablement inscrit, on peut toujours s'en sortir* », martèle-t-il. Si l'on sait que la résilience donne de l'espoir car l'on peut se reconstruire après un traumatisme et rebondir, à l'inverse, celui-ci

constitue un point d'appui permettant aux résilients de refaire surface. Il va même devenir indispensable et donner l'énergie de s'en sortir. La personne va à nouveau regarder vers l'avant et donner plus d'importance à l'avenir qu'au passé. Ce sentiment permettra au résilient de participer, comme le note la psychanalyste néo-zélandaise Joyce McDougall, à son « *grandissement* ». Car l'espoir n'est

**« L'ESPOIR PERMET
CET ÉLAN DE VIE APRÈS
UN TRAUMATISME, ET
EST INTIMEMENT
LIÉ À LA RÉSILIENCE,
QUE CE SOIT
DANS MES LIVRES
OU CHEZ MES PATIENTS
À L'HÔPITAL »**

**SOPHIE TAL MEN,
ÉCRIVAIN ET NEUROLOGUE**

rien d'autre que l'ouverture, la perspective, l'élargissement, le mouvement, nous donnant la possibilité de surmonter ce mal qui pourrait nous figer, réduire notre vision de l'existence et de nous-même. « *Il faut savoir tout de même discerner l'espoir légitime et ce qui relève du déni de réalité, ce qui mobilise nos ressources intérieures pour un projet de reconstruction, et ce qui est de l'ordre de la pensée magique* », nuance le psychiatre Christophe Fauré, auteur de *Vivre le deuil au jour le jour* (Albin Michel).

Le cercle relationnel, essentiel pour se reconstruire

Et il s'agit de ne pas brûler les étapes : « *Lorsque l'on devient résilient après un traumatisme, on fait d'abord le choix de se battre, de la vie. C'est seulement dans un second temps que l'on peut convoquer l'espoir* », ajoute la philosophe et psychanalyste Elsa Godart, auteure de *Éthique de la sincérité* (Armand Colin). Sophie Tal Men, écrivaine à succès de nombreux ouvrages *feel-good*, qui dirige aussi le service de neurologie de l'hôpital de Lorient, vient de publier un roman sur le sujet. La résilience et l'espoir sont au cœur de *Va où le vent te berce* (Albin Michel, voir page 51). L'histoire touchante d'une jeune femme médecin qui accouche seule dans un hôpital et dont le chemin croisera celui de Gabriel, cabossé par la vie, qui devient berceur de bébés pour une association bénévole. Chacun a son propre combat à mener, mais c'est ensemble qu'ils se reconstruisent. « *L'espoir permet cet élan de vie après un traumatisme, et est intimement lié à la résilience, que ce soit dans mes livres ou chez mes patients à l'hôpital*, note la neurologue. *Cela passe par le lien à l'autre, le cercle relationnel étant essentiel pour se reconstruire. Dans ce contexte, l'espoir permet de se tourner vers l'avenir, vers la lumière.* »

Il semble en tout cas ne constituer, ni plus ni moins, que le préambule au changement, en créant une ouverture psychique qui entraîne l'énergie suffisante pour un tournant de vie véritable. En refusant le rôle de victimes passives, les blessés de l'âme transforment alors leur souffrance en une étonnante rage de vivre.

Aurélien Godefroy

« LA MÉDITATION EST UN RECOURS ET UN SECOURS »

Confiné comme tous les Français, le célèbre psychiatre et psychothérapeute **Christophe André*** nous livre son point de vue sur ces semaines bien particulières que nous vivons – qui risquent de durer –, et sur la manière d'en tirer le meilleur tout en gardant espoir.

Nous traversons une période inédite de notre histoire. Comment la vivez-vous ?

● **Christophe André.** Comme tout le monde, j'imagine, avec un mélange d'émotions et d'états d'âme variés : de l'inquiétude, à la fois médicale – sur qui la maladie va-t-elle s'abattre ? – et sociale – comment le pays va-t-il se remettre ? Avec de la tristesse, pour les victimes, pour le gâchis, pour les mensonges et les aberrations constatés. De la curiosité, en observant cette situation incroyable et passionnante. De l'apaisement et de la joie, en voyant la multiplication des actes de solidarité, de courage, d'entraide. De l'espérance, enfin, dans l'attente de changements favorables à venir, dans nos manières de vivre.

Est-il plus que jamais, selon vous, le temps de méditer ?

● **C.A.** Il était déjà urgent de méditer, face à l'accélération de nos rythmes de vie, face à nos pensées qui se superficialisent, à la disparition de toute forme de calme et de recueillement. La méditation nous encourageait à lâcher actions et distractions pour ne rien faire d'autre que nous sentir vivants. Par temps de crise, la méditation est un recours et un secours. Elle n'est pas le seul, et sans doute pas le plus important : le renforcement de nos liens sociaux et de nos solidarités est encore plus vital. Mais la méditation est précieuse car elle nous aide à traverser nos inquiétudes et nos désarrois, à mieux comprendre le fonctionnement de notre esprit. Elle nous permet aussi de visiter nos espaces intérieurs, ce qui est essentiel quand le confinement nous interdit les espaces extérieurs !

Le silence qui s'abat sur nos villes est-il positif ?

● **C.A.** Le silence est nécessaire à nos existences. Non pas le silence absolu, car un

tel silence ne pourrait être qu'artificiel et angoissant, comme celui qu'on retrouve, par exemple, dans les caissons d'isolation sensorielle. Mais du silence habité et vivant : le calme d'une rue vide de voitures, la rumeur tranquille des espaces naturels, peuplée de bruits peu intenses, qui ne réquisitionnent pas en force notre attention. Le besoin de silence et de calme ne relève pas seulement d'une intuition, la science le confirme. C'est l'un des avantages de cette crise, qui nous a permis d'écouter longuement, tranquillement, le bruit du vent, des oiseaux, tous les bruits anciens, tranquilles et apaisants de nos racines animales.

« LE DÉSESPOIR, C'EST QUAND ON CROIT QU'ON A TOUT ESSAYÉ, QUE RIEN NE MARCHE. [...] L'ESPOIR EST LA SEULE ALTERNATIVE FACE À LA DÉPRESSION ET À LA RÉSIGNATION »

Vos étonnements ou vos agacements durant cette période ?

● **C.A.** C'est la décision prise par le gouvernement de fermer les parcs et l'accès aux espaces naturels durant la période de confinement. Il s'agit d'un acte inégalitaire, les privilégiés ayant leurs jardins et leurs résidences secondaire, et antiscientifique ! La nature est en effet bonne pour la santé du corps et de l'esprit. Les balades renforcent l'immunité, par la marche et par le lien avec la nature, et l'on nous impose de la sédentarité bétonnée !



Comment garder espoir face à tant d'incertitudes ?

● **C.A.** La vie n'est qu'incertitude, nous l'oublions trop souvent. Ce qui est inquiétant n'est pas forcément désespérant. Le désespoir, c'est quand on croit qu'on a tout essayé, que rien ne marche et qu'aucun secours n'est envisageable. Mais on se trompe tellement souvent dans nos prédictions ! Et puis, l'espoir est la seule solution face à la dépression et à la résignation. Voilà longtemps que j'ai faite mienne cette réflexion de Primo Levi : « *Je ne saurais donner de justification à cette confiance en l'avenir de l'homme qui m'habite. Il est possible qu'elle ne soit pas rationnelle. Mais le désespoir, lui, est irrationnel : il ne résout aucun problème, il en crée même de nouveaux et il est par nature une souffrance.* »

Propos recueillis par Alexandre Fillon

* Dernier livre paru : *Le Temps de méditer* [L'Iconoclaste].

L'ESPOIR

André Malraux

En publiant *L'Espoir*, chronique des premiers mois de la guerre d'Espagne et de l'escadrille cosmopolite qu'il avait créée, André Malraux a incarné, pour sa génération marquée par le pacifisme, l'engagement contre le fascisme montant.

Quand André Malraux publie *L'Espoir* en décembre 1937, il est, à 36 ans, un écrivain mondialement célèbre.

Il est l'auteur de quatre romans – *Les Conquérants* (1928), *La Voie royale* (prix Interallié 1930), *La Condition humaine* (prix Goncourt 1933) –, et ses qualités d'orateur ont fait de lui une des figures de proue des écrivains engagés contre le fascisme. Compagnon de route du Parti communiste, il s'est rendu à Berlin avec André Gide pour demander la libération de Georgi Dimitrov, jeune communiste bulgare que les nazis accusaient d'avoir incendié le Reichstag. Toujours avec Gide, Malraux est l'un des invités vedette du Congrès des écrivains, contre le fascisme, tenu à Moscou durant l'été 1934. Il y rencontre Gorki, Pasternak et Eisenstein avec lequel il envisage une collaboration pour adapter *La Condition humaine*. En juillet 1936, il s'engage immédiatement aux côtés des républicains espagnols. Il monte une escadrille internationale où il risque sa vie au milieu des hommes, militants ou mercenaires, qui se sont engagés avec lui. Cette expérience de la fraternité du combat, pour une cause qui dépasse les combattants, est à l'origine du « roman-reportage » qu'est *L'Espoir*.

« Cette auberge sans routes qui s'appelle la vie »

Adire le vrai, le chemin de Malraux vers la gloire n'a pas été aussi direct. Entre destin et anti-destin, les choses auraient en effet pu tourner bien autrement. Il a vu le jour le 3 novembre 1901 à Paris, tout près de la butte Montmartre, mais il passe son enfance à Bondy. Malraux n'est guère disert sur cette enfance en banlieue.



André Malraux, colonel de l'escadrille España, en 1937.

« Je n'aime pas ma jeunesse. La jeunesse est un sentiment qui vous tire en arrière. Je n'ai pas eu d'enfance¹. » Ni sur sa biographie... « Qu'est-ce qu'un homme? Un misérable petit tas de secrets². » Pas d'épanchements attendris, donc, sur l'épicerie-confiserie de Bondy tenue par trois femmes: sa grand-mère, Adrienne, sa tante, Marie, et sa mère, Berthe.

À cette vie étriquée auprès d'une mère séparée de son père alors qu'André n'avait que 4 ans, l'enfant, fils unique de Berthe, préfère idéaliser la figure du père, Fernand, aventurier et spéculateur, fier descendant de navigateurs dunkerquois. Fernand aura encore deux fils, d'un autre ménage. « J'ai peu et mal appris à me créer moi-même, si se créer, c'est s'accommoder de cette auberge sans routes qui s'appelle la vie³. » L'enfant rêve et se rêve un destin de grand seigneur, une vie d'aventurier. Ces rêves auraient pu tôt avorter, car, à 10 ans, une infection au genou a failli lui coûter sa jambe.

André lit beaucoup, adore le théâtre, mais n'est vraiment pas scolaire. Refusé au lycée Condorcet, il ne passera pas son bachot. Il échappe aussi à l'âpre réalité des tranchées, la guerre s'achevant alors qu'il n'est pas encore mobilisable. Mais il est vif et brillant. Il se lance dans le commerce des livres rares, parfois des éditions clandestines, s'intéresse aux avant-gardes. Il a du jugement et pas mal d'aplomb.

« Vous ne croyez tout de même pas que je vais travailler! »

De gauche, anarchisant, Malraux fréquente les milieux littéraires et artistiques du début des années 1920. Il y rencontre et séduit celle qui devient sa première femme: Clara Goldschmidt, une riche héritière, mais surtout une femme d'une grande intelligence. On se comprend vite, entre gens brillants. On s'épouse. On voyage. On vit. André n'a encore rien écrit, mais il séduit, impressionne même par sa culture et ses goûts. Il fabrique en conversation son musée imaginaire, à défaut de trouver les voix du silence.

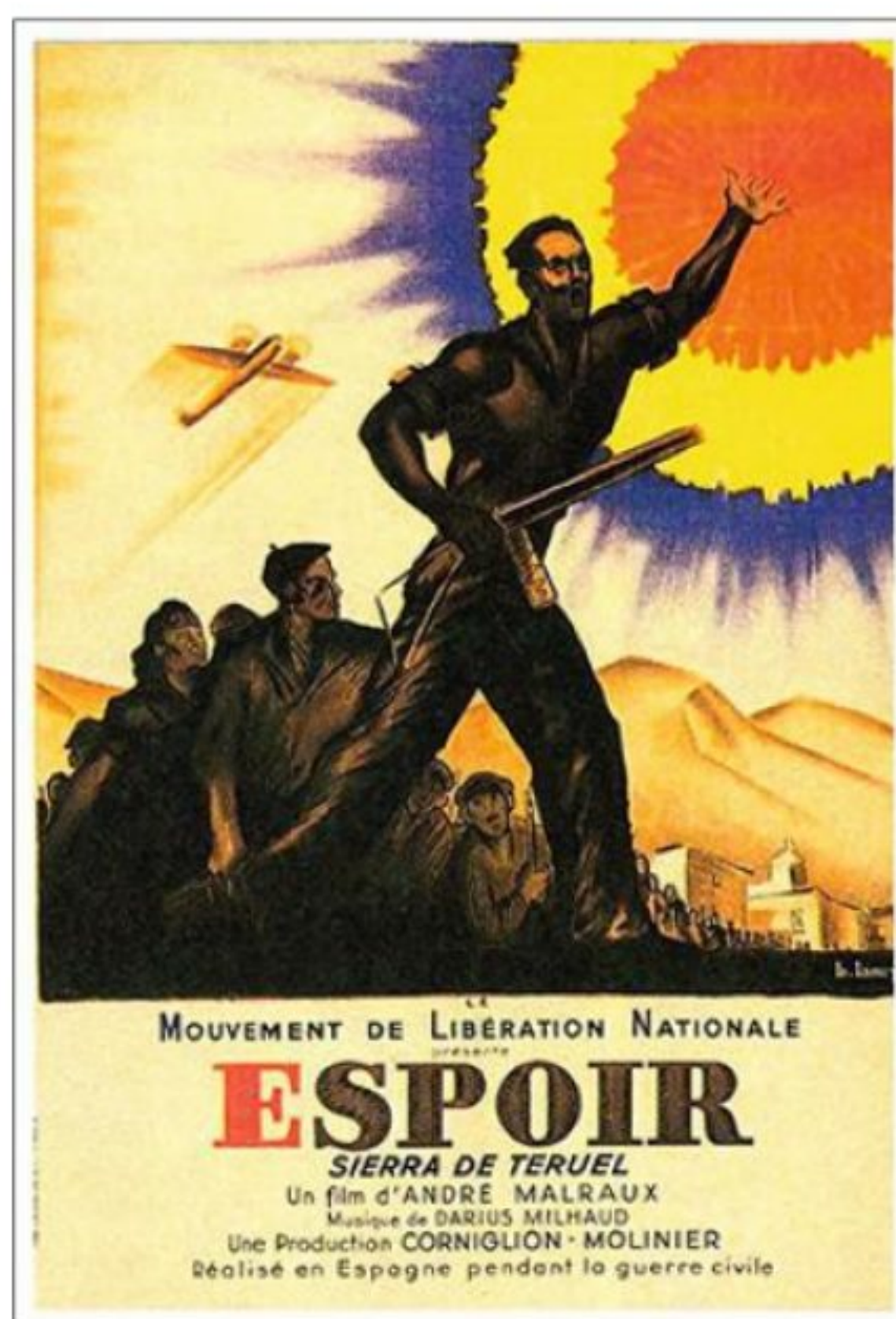
Alors que les amants se récitent *La Lorelei*, en croisière sur le Rhin, un krach boursier consume la dot de Clara. Qu'à cela ne tienne, ils font route vers l'Orient pour dérober les bas-reliefs d'un temple khmer afin de se refaire et de « vivre tranquille, deux ou trois ans »: « Vous ne croyez tout de même pas que je vais travailler! » dit André à Clara. Les pieds nickelés amateurs sont tôt repérés – car ils sont trois, Chevasson, un ami d'André, s'est joint au couple dans cette improbable chasse au trésor. Les voilà poissés à leur retour à Phnom Penh: c'est « l'affaire Malraux », avec, à la clé, une condamnation ferme, puis avec sur-sis en appel, grâce à l'entregent de Clara et à la pétition des amis de Paris. Assigné à résidence à Saïgon, il prend conscience de l'exploitation coloniale et se mue en anticolonialiste. Il lance avec l'avocat progressiste Paul Monin *L'Indochine*,

mais le journal, censuré par le pouvoir colonial, périlite après 59 numéros. Malraux refait paraître quelques exemplaires semi-clandestins sous le titre *L'Indochine enchaînée*.

Exténué, il rentre à Marseille en 1925. L'intrépide, révolté plus que révolutionnaire, retrouve la France du Cartel des gauches. Il est sans argent, mais riche de la matière de plusieurs romans. Après un essai intitulé *La Tentation de l'Occident* (1926), Malraux raconte, ou plutôt réinvente ses aventures et mésaventures orientales dans *Les Conquérants*, *La Voie royale* et *La Condition humaine*. Son style est rythmé, moderne – « cinématographique », diront les amateurs de clichés. Au travers des réflexions des personnages, apophtegmes, des aphorismes alternent avec les développements politiques, historiques, métaphysiques qu'il leur prête. « *Tout aventurier est né d'un mythomane*⁴. » Soit, cela ne fait pas de tout mythomane un aventurier, encore moins un écrivain de l'envergure de Malraux.

La rédaction de *L'Espoir*

Fernand Malraux s'est suicidé en décembre 1930, Berthe, la mère, qui comprenait si mal son fils, meurt le 22 mars 1932. L'année suivante, Clara fait d'André le père d'une petite fille. Mais le couple bat de l'aile, l'amour nomade des années 1920 a laissé place à une amitié teintée de rancœur. André devient l'amant éphémère de Louise de



Vilmorin, qui partagera sa vie bien plus tard, puis il rencontre Josette Clotis. La jeune femme est belle, brillante. Elle est journaliste à *Marianne*, l'hebdomadaire littéraire fondé par Gaston Gallimard, et a publié son premier roman. Ils deviennent secrètement amants. Elle sera la mère des deux fils d'André, nés en 1940 et 1943.

Josette a joué un rôle important pendant la rédaction de *L'Espoir* : elle en est la première lectrice, puisqu'elle a dactylographié le roman. Pourtant, c'est à Clara qu'André demande un jugement. Cette dernière estime que le livre est « stalinien ». Ils se sépareront en 1938. Sans en avoir véritablement conscience, André avait reconstitué une sorte de gynécée, à ceci près que son monde

Affiche du film *Espoir*. *Sierra de Teruel*, adaptation du roman par André Malraux lui-même.

n'était plus l'étriquée confiserie de Bondy, mais l'Histoire telle que Malraux la voit ou la fabule. D'ailleurs, qu'importe, puisque le monde ressemblait aux fabulations de ce singulier visionnaire.

Un roman-reportage

À sa sortie, *L'Espoir* se veut un livre de combat. Transposée de l'expérience espagnole de l'escadrille Malraux [voir encadré ci-dessous], la geste épique est racontée sur plus de 400 pages en une suite d'épisodes classés selon l'ordre chronologique des événements. L'ensemble s'articule en trois grandes parties intitulées : « L'illusion lyrique », « Le Manzanares » et « L'espoir », les deux premières étant elles-mêmes subdivisées en sections : « L'illusion lyrique », puis une sans titre, et « L'exercice de l'Apocalypse » pour la première partie ; « Être et faire » et « Sang de gauche » pour la deuxième. La dernière partie, plus courte, sans sous-parties, s'étend sur six chapitres. Chacune des sections des deux premières parties est elle-même divisée en chapitres de longueur inégale, mais souvent brefs. Généralement non titrés, les 59 chapitres s'ouvrent parfois sur une indication de lieu ou de date.

Cette construction un peu complexe (le livre a été rédigé dans la ferveur et dans la hâte) contribue à renforcer le sentiment, peut-être trompeur, qu'on lit une chronique au plus près de la réalité des faits plutôt qu'une fiction construite. En dépit de l'absence de personnages et d'actions focalisant sur eux seuls l'attention, cette mosaïque de scènes isolées prend. L'art singulier de Malraux est de faire sentir, à travers l'exposé des détails, le mouvement d'ensemble, le tout du propos se reflétant dans chacune des parties.

« L'illusion lyrique »

Le récit s'ouvre par la relation de la nuit du 18 au 19 juillet 1936. Après le *pronunciamiento*, le gouvernement a armé le peuple pour combattre le soulèvement franquiste. Du central téléphonique de Madrid, Ramos, le secrétaire du Syndicat des cheminots à la « gueule de jovial gangster frisé » (I, I, III)*, assisté de Manuel, ingénieur du son et communiste (I, I, II), s'informe de la situation en appelant les gares des villes espagnoles pour savoir si elles se sont ralliées aux putschistes. Ce sont les premiers jours de la guerre à Barcelone et à Madrid et, ●●●

Malraux, chef d'escadrille

En réaction à l'assassinat par les militants républicains du monarchiste José Calvo Sotelo, les généraux José Sanjurjo et Francisco Franco lancent, le 17 juillet 1936, un *pronunciamiento* contre le gouvernement du Front populaire espagnol. L'échec partiel du putsch déclenche les hostilités dans une Espagne où la guerre civile couvait depuis longtemps. Malraux, qui s'est aussitôt rendu sur place, se démène pour obtenir des avions. Franco s'est emparé de la moitié de l'aviation républicaine et pourra bientôt compter sur l'aide de la légion Condor. Avec le soutien discret du ministre de l'Air, Pierre Cot, et de Jean Moulin, Malraux recrute des volontaires et des mercenaires. L'escadrille, constituée à Barcelone, rallie Madrid le 16 août 1936. Nommé lieutenant-colonel par le ministère espagnol de l'Aviation, Malraux est désormais chef de l'Escuadrilla España, plus tard rebaptisée Escadrille André-Malraux. Il y a urgence. Les troupes rebelles de Franco ont débarqué le 5 août et marchent sur Madrid. Les fascistes avancent et risquent de prendre la capitale. L'auteur, comme le personnage de Magnin, son double littéraire dans *L'Espoir*, s'impose à ces combattants venus de divers horizons. Volant sur des Potez 540, des Loire 46 ou des Dewoitine D.371, il prend part à plusieurs missions contre les troupes franquistes, à Tolède, à Madrid, à Guadalajara et à Teruel. L'efficacité militaire de cette escadrille de fortune a été discutée. Quand Malraux quitte l'Espagne le 4 février 1937, elle est entièrement détruite. Malgré deux faits d'armes importants, son apport fut sans doute plus symbolique et psychologique que militairement décisif. Avec seulement six avions pouvant voler simultanément, comment en aurait-il été autrement ? J.M.

●●● dans la chaleur écrasante de l'été, ceux de l'enthousiasme de la mobilisation. Tous semblent animés d'un même élan de « résistance populaire ». Outre Manuel, on découvre, chemin faisant à Barcelone, puis à Madrid, Sils, dit le Négus, « de la Fédération anarchiste ibérique et du Syndicat des transports » qui « distribue des revolvers à ses copains » (I, I, II); Puig, autre responsable anarchiste « en chandail noir » (I, II), qui, lui, distribue des fusils en répétant que « la propriété n'a rien à faire ici »; le chef de la garde civile, le colonel Ximénès, « catholique fervent » (I, I, II), rallié à la cause républicaine et surnommé « le Vieux Canard », un homme d'âge mûr qui conseillera Manuel tout au long du roman; Scali, un universitaire italien « un peu mulâtre » (I, II, I), un spécialiste de l'histoire de l'art qui va s'engager dans l'escadrille de l'aviation internationale – il est aussi un porte-parole des idées de Malraux sur la relation entre l'art et la révolution; Garcia, un « savant », « un des meilleurs ethnologues espagnols », communiste lucide devenu le chef du renseignement au ministère de la Guerre; Vargas, avec « son étroit et osseux visage de Don Quichotte sans barbe » (I, III, III), un officier qui travaille avec Magnin; ce dernier, justement, le « patron », commande l'aviation internationale » (I, II, I) qu'il a créée et dont il a recruté les pilotes qui s'appellent Leclerc, Polsky, Gardet, Darras et Sembrano. Magnin est un peu l'alter ego de Malraux, à ceci près qu'il est ingénieur.

Bien d'autres personnages plus ou moins tragiques, touchants ou pittoresques, traversent encore ce roman épique. Les spécialistes en dénombrent une centaine, mais quasiment pas de personnages féminins, sinon en toile de fond. Dans *La Condition humaine*, il y avait des militantes, des maîtresses, des épouses, et des Chinoises opprimées. Dans *L'Espoir*, ce sont exclusivement des hommes qui font l'expérience collective de la fraternité d'armes contre le fascisme. Des fascistes, si leur présence se fait constamment sentir, il n'en est jamais question en détail.

Organiser l'Apocalypse

Le moment où se cristallise l'esprit de résistance est un instant d'enthousiasme et de fusion des individus. Malraux le nomme l'« Apocalypse de la fraternité ». Dans un passage clé du roman, Garcia dit à Magnin : « L'Apocalypse veut tout, tout de suite; la résolution obtient peu – lentement et durement. Le danger est que tout homme porte en soi-même le désir d'une apocalypse. Et que, dans la lutte, ce désir, passé un temps assez court, est une défaite certaine, pour une raison très simple, l'Apocalypse n'a pas de futur. » D'où Garcia tire la conclusion pratique pour l'ensemble des combattants engagés contre le fascisme :

« Notre modeste fonction, monsieur Magnin, c'est d'organiser l'Apocalypse. » Dans sa *Critique de la raison dialectique*, Sartre fera de l'Apocalypse malrucienne une catégorie spécifique qu'il définit comme « la dissolution de la série dans le groupe en fusion. [...] Dans l'Apocalypse, bien que la sérialité demeure au moins comme processus en voie de dissolution [...] l'unité synthétique est toujours ici, dans chaque mouvement partiel ». Ainsi, chacun a le sentiment de prendre part à un grand mouvement qui le dépasse. Cela se manifeste par une fraternité spontanée envers son camarade.

Autre grand témoin de la *Guerra civil*, Orwell évoque au tout début d'*Hommage à la Catalogne* un « inquiétant anarchiste italien » avec un « visage [...] capable de commettre un meurtre et de donner sa vie pour un ami », un homme pour lequel il se sent pris d'une « sympathie spontanée » : « c'est étrange, l'affection qu'on peut ressentir pour un inconnu ! Ce fut comme si la fougue de nos deux cœurs nous avait momentanément permis de combler l'abîme d'une langue, d'une tradition différentes, et de nous rejoindre dans une parfaite intimité ». Le roman de Malraux invite à la lucidité. Garcia décrit, dans ce même passage, la contradiction qu'implique cette fièvre



Image extraite du film *L'Espoir*, réalisé par Malraux en 1938-1939.

Un cinéaste d'avant-garde

Fait rare, sinon exceptionnel, le succès de *L'Espoir* conduit Malraux à en tourner lui-même une adaptation. Dans la ferveur de son antifascisme, Malraux veut, avec un film de propagande, décider les démocrates à soutenir la République en lutte. Il ne connaît pas grand-chose au cinéma, mais n'a-t-il pas été « chef » d'escadrille sans avoir jamais su piloter un avion ? Le gouvernement de Catalogne a accepté de soutenir le projet à condition que le film soit tourné sur place. L'adaptation ne porte que sur un épisode limité du roman, l'attaque de Teruel et de la route de Saragosse. Les scènes de combats sont jouées par de vrais combattants, un village fournissant les figurants. Max Aub, écrivain et ami de Malraux, témoigne de l'ambiance : « Un jour, nous volions dans un vieux Potez dont la mitrailleuse de la tourelle avait été remplacée par une caméra. Nous allions filmer un village d'où devaient surgir des guérilleros attaquant des chars fascistes – cette scène n'a jamais été tournée car les vrais chars nous ont devancés ! Trois Messerschmitt sont apparus, volant très haut. Le pilote de notre appareil fit demi-tour et se faufila, à basse altitude, dans la vallée [...] suivant d'invisibles méandres. Je suis allé dans la tourelle du Potez et j'y ai trouvé Malraux qui récitait du Corneille. » Le tournage s'arrête en janvier 1939, car Barcelone est tombée. André rentre avec Josette en camion et les rushes du film, qui est monté et projeté en privé à Paris à la fin de juillet 1939. Mais la guerre d'Espagne a pris fin le 1^{er} avril et, le 1^{er} septembre, la France est en guerre à son tour. Daladier en interdit la diffusion. *L'Espoir. Sierra de Teruel* ne sortira qu'à la Libération (1945), obtenant le prix Louis-Delluc. Tourné dans des décors naturels et dans l'esprit du cinéma-vérité de Dziga Vertov, le film annonce le néoréalisme italien et préfigure la nouvelle vague. **J.M.**



Image extraite
du film *Espoir*.

initiale: « Pour moi, la question est tout bonnement: une action populaire, comme celle-ci, ou une révolution ou même une insurrection – ne maintient sa victoire que par une technique opposée aux moyens qui la lui ont donnée. Et parfois même aux sentiments. Réfléchissez-y, en fonction de votre propre expérience. Car je doute que vous fondiez votre escadrille sur la seule fraternité » (I, III, III). Quant à la fraternité, Barca, ancien paysan journaliste qui avait travaillé à Perpignan et ancien mécano devenu bombardier, que Manuel vient visiter sur son lit d'hôpital, Barca, donc, la définit dans ses mots: le besoin de ne pas être humilié ou vexé. « Le contraire de l'humiliation, ce n'est pas l'égalité, c'est la fraternité. [...] Ils ont compris quand même quelque chose, les Français, avec leur connerie d'inscription sur les mairies: parce que, le contraire d'être vexé, c'est la fraternité. » (ibid.)

La fin de l'illusion romantique

Si, le 14 août, l'escadrille de Magnin détruit à Estrémadure, puis à Madrid, une colonne de Maures envoyés par Franco, elle échoue à faire plier les franquistes retranchés dans l'Alcazar de Tolède. Malgré la vaillance au combat d'hommes comme Sils ou le capitaine Hernandez, la défaite de Tolède montre les limites de l'enthousiasme. L'aide de l'aviation allemande et des Italiens a été décisive.

Heureusement, Manuel, à Aranjuez, et Magnin, à Alcalá de Henares, rétablissent la situation, mais le courage individuel et collectif ne suffit pas. C'est le début de la section intitulée: « L'exercice de l'Apocalypse », où l'on suit les avancées et les reculs des combattants, leurs doutes aussi. La seconde partie, « Le Manzanares », porte le nom de l'étroite rivière, affluent du Tage, qui arrose Madrid et sert de ligne de front aux défenseurs de la capitale. Les brigades internationales qui se sont formées à Madrid et à Albacete, à l'initiative de l'Union soviétique, redressent la situation. Le lecteur y fait connaissance avec

les « merles » siffleurs de la première brigade, un volontaire bulgare nommé Kogan, et Sily. Tous se battent sur les rives du Manzanares contre les Maures. Le sang de gauche coule. Kogan et bien d'autres « copains » de Sily sont tués. Shade, le journaliste améri-

cain dont on sait depuis le début qu'il ressemble à un « curé breton » (I, I, IV) relate le recul des fascistes. La contradiction, pointée par Garcia, se retrouve dans les interrogations des anarchistes sur l'antagonisme entre l'être et le faire. C'est la fin de l'illusion romantique. Chacun comprend désormais, à l'instar de Manuel, que « la guerre, c'est faire l'impossible pour que des morceaux de fer entrent dans la chair vivante » (I, III, I). C'est aussi le temps de l'enlèvement dans l'hiver.

« Inconnu de lui-même »

Le 8 février, l'aviation franquiste bombarde les avions de Magnin dans la sierra de Teruel [voir encadré ci-contre]. La partie intitulée « L'Espoir » commence donc plutôt mal. Les paysans viennent en aide aux blessés. Magnin essaye de reconstituer en vain l'escadrille. Les communistes, plus disciplinés, prennent les choses en mains, la victoire de Guadalajara donne un répit à la République et préserve l'espoir d'une victoire. Le prix de cette efficacité se traduit par la lutte entre les partis et par le sacrifice de l'espérance. Garcia le constate à la fin du roman: « Au début de la guerre, les phalangistes sincères mouraient en criant: Vive l'Espagne! mais plus tard: Vivent les phalanges!... Êtes-vous sûr que, parmi vos aviateurs, le type du communiste qui au début et mort en criant: Vive le prolétariat! ou: Vive le communisme! ne crie pas aujourd'hui, dans les mêmes circonstances: Vive le Parti!... » (III, V). La guerre transforme les hommes, songe Manuel à la fin du roman. De fait, comme Manuel, Malraux est devenu en Espagne « un autre homme, inconnu de lui-même ». **Jean Montenot**

* Ces indications entre parenthèses situent l'extrait cité par rapport aux différentes parties et sous-parties du livre, comme expliqué au paragraphe précédent: « Un roman-reportage ».

1. Entretien avec Emmanuel d'Astier de La Vigerie.
2. André Malraux, *Antimémoires*, Folio, 1972.
3. Id.
4. André Malraux, *La Voie royale*, Gallimard, 1970.

EN BREF...

BIO

3 novembre 1901: Naissance à Paris.
1905: Séparation de ses parents, Fernand et Berthe. **1928**: *Les Conquérants*.
1930: *La Voie royale*; **20 décembre**, suicide de Fernand Malraux.
22 mars 1932: Mort de sa mère.
28 mars 1933: Naissance de Florence Malraux, fille d'André et Clara; **décembre**, prix Goncourt pour *La Condition humaine*.
1936: **juillet**, Malraux en Espagne; **août**, formation de l'*Escuadrilla España*;
1937: **Du 8 au 18 mars**, bataille de Guadalajara. (Dernier fait relaté dans *L'Espoir*). Malraux fait une tournée aux États-Unis pour récolter des fonds; **décembre**, parution de *L'Espoir*.
1939: Malraux tourne *Espoir*. *Sierra de Teruel*. **3 juin**, projection privée.
1945: Sortie publique du film, qui reçoit le prix Louis-Delluc.
23 novembre 1976: Malraux meurt à Créteil (Val-de-Marne).

ŒUVRES

L'œuvre d'André Malraux est entièrement publiée aux éditions Gallimard. *L'Espoir* et tous les romans sont accessibles en poche (Folio) et dans la Pléiade (3 vol. + l'album).

BIOGRAPHIES, ESSAIS CRITIQUES ET ÉTUDES

Christophe Biet, Jean-Paul Brighelli et Jean-Luc Rispail, *André Malraux. La création d'un destin*, Gallimard/Découvertes, 1987.
 Henri Godard, *L'Autre Face de la littérature. Essai sur André Malraux et la littérature*, Gallimard/L'Infini, 1990.
 Pierre de Boisdeffre, *André Malraux. La mort et l'histoire*, Le Rocher, 1996.
 Jean-François Lyotard, *Signé Malraux*, Grasset, 1996.
 Gaëtan Picon, *Malraux par lui-même*, Seuil, 1996.
 Jean Lacouture, *Malraux. Une vie dans le siècle*, Points, 1996; *Malraux, itinéraire d'un destin flamboyant*, André Versailles, 2008.
 Olivier Todd, *André Malraux. Une Vie*, Folio, 2002.
 Carole Auroy commente *L'Espoir d'André Malraux*, Gallimard, 2009.
 Sophie Doudet, *Malraux*, Folio, 2016.
 Jérôme Michel, *Malraux. Apocalypse de la fraternité*, Michalon, 2018.

TÉMOIGNAGES

Clara Malraux, *Le Bruit de nos pas*, Grasset, 1992.
 Henri Godard, *L'Amitié. André Malraux*, Gallimard, 2001.

LES GRANDES (DÉS)ESPÉRANCES DE LA FICTION LITTÉRAIRE

Les récits heureux sont-ils forcément porteurs d'espoir ? Certaines histoires désespérées ne sont-elles pas à l'origine de renaissances salvatrices ? Questions aussi vieilles que la littérature, mais que chaque nouvelle tragédie nous force à repenser.

« **C**onfinement », « épidémie », « crise », « guerre » : ces mots pèsent dans nos têtes et sur nos tripes depuis la mi-mars. Tous les quatre. Tous les jours. Dans cette période inquiétante, les livres ont un double intérêt : permettre de s'évader pour oublier (un peu), et de trouver des clés, des explications, une autre façon d'envisager le problème. Plus encore qu'avant, nos bibliothèques sont nos horizons, nous qui, depuis des semaines, y cherchons ces livres que nous n'avions pas encore lus, cet autre qu'il faut relire pour trouver matière à espérer. Cherchera-t-on de l'espoir dans un roman « léger » au dénouement heureux ? Une histoire sombre n'est-elle pas porteuse, elle aussi, d'une énergie qui redonne de la force ?

Une attirance pour la tragédie héritée de l'Antiquité

C'est un fait : ces dernières années, le roman *feel-good* et la romance sont en tête de gondole. Pour autant, du récit post-apocalyptique à Michel Houellebecq en passant par Virginie Despentes, Jean-Paul Dubois ou même Joël Dicker et Guillaume Musso, les livres qu'on qualifierait de sombres ou de réalistes ont toujours du succès. Il s'en vend et s'en écrit toujours autant. « *Espoir/désespoir, bons sentiments/pessimisme : ces oppositions structurent la production des éditeurs, peut-être, mais elle ne fait absolument pas partie du "canon" littéraire historique, disons des tragédies antiques au roman réaliste français du XIX^e* », remarque Dinah Ribard,



« **LA LITTÉRATURE
EST EN ELLE-MÊME
SOURCE DE JOIE,
DE RAVISSEMENT** »

directrice d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) et coauteure, en 2010, de *L'Historien et la Littérature*. Qui poursuit : « On a toujours observé une attirance pour la tragédie. Les Grecs conceptualisaient le fait qu'il y a un plaisir à avoir peur pour le héros, à partager l'émotion, et aimer pleurer

lors d'un dénouement malheureux. Il y a quelque chose de l'ordre de la puissance et du plaisir, dans la littérature. »

Titulaire depuis 2006 de la chaire de littérature française moderne et contemporaine au Collège de France, Antoine Compagnon abonde : « *Même si la métaphore est impropre, on parle beaucoup de guerre depuis le début de la crise que nous traversons. Or, on ne peut pas oublier que la littérature est inséparable de la guerre : de l'Iliade à Vie et Destin de Vassili Grossman. Ces œuvres sont celles qui nous ont le plus parlé du monde. Elles se sont confrontées au réel et nous ont donné à réfléchir sur les moments les plus graves*

de l'existence, où il est question de vie et de mort. La tragédie nous force à penser. C'est le cas dans les circonstances où nous nous trouvons. » Plus que d'espoir ou de désespoir, les historiens soulignent le plaisir et le besoin de méditation. « Depuis son origine, la forme du roman



avait toujours été liée à la question du mal, au rapport de l'écrivain et du lecteur avec la souffrance. Tout un vocabulaire post-romantique est imprégné de cela. Mais, depuis le *xx^e* siècle, la littérature s'est ouverte au monde », note Alexandre Gefen, essayiste et auteur de *Réparer le monde*. Qui ajoute : « On ne peut de toute façon pas programmer une fiction "qui fait du bien". Le roman a une fonction de purgation, de réconciliation, même dans les situations sociales les plus noires. Pour preuve : Michel Houellebecq traite des complexes des petits hommes blancs, perdus dans le libéralisme et la liberté sexuelle. Des personnages nauséabonds,

avec de mauvais sentiments, que l'on dissout dans la chair du texte. Ainsi, lire Houellebecq fait du bien, parce que cela permet au lecteur de faire un travail cathartique et de retisser ses propres liens avec l'ordre social... De même, Régis Jauffret nous parle de ce qui est insupportable dans la nature humaine, mais toujours dans la perspective de retrouver du lien, de l'humanité, y compris à travers le mal. »

Des romans moins légers qu'ils n'en ont l'air

Régis Jauffret, justement, abonde : « Je ne suis pas psychothérapeute. Peu m'importe qu'un texte soit porteur d'espoir ou de désespoir pourvu qu'il soit beau. Pour moi, la littérature ne doit dépendre de rien. On peut faire de l'écriture ou de la lecture une thérapie, mais l'écriture et la lecture ne sont pas forcément de la littérature. Si l'on s'en tient à la pure psychothérapie, je crois qu'il est établi que lire des livres ou voir des vidéos où les personnages s'amuse à tendance à remonter le moral. Au contraire, les livres et vidéos tristes auraient pour effet d'attrister. Il y a aussi les antidépresseurs, les benzodiazépines, le champagne... Mais je ne suis ni pharmacien ni caviste. Par ailleurs, comme pour tout art, la littérature est en elle-même source de joie, de ravissement, de bonheur lorsque la forme sublime le fond et inversement. Victor Hugo l'a si merveilleusement exprimé : "La forme, c'est le fond qui remonte à la surface". » Dans son essai *Happycratie* (2018), la sociologue Eva Illouz démontrait qu'une littérature voulant produire de « bons sentiments », de façon archétypale, était plus source de dépression que d'optimisme, puisqu'elle présentait des héros idéalisés, inaccessibles, dont la résilience, facile, est peu universelle. L'optimisme et l'espoir sont, dans la vie et donc dans la littérature, des énergies. Affaire de forces contraires, d'impermanence et de contrastes.

« Je ne me pose jamais la question de savoir si ce que j'écris est tragique ou heureux », témoigne David Foenkinos, dont les romans sont toujours moins légers qu'ils n'en ont l'air. « Tout est toujours mêlé, la tragédie est en guet-apens du bonheur, et il existe un espoir en tout malheur. Il arrive d'avoir des fous rires aux enterrements, et l'on pleure parfois de bonheur. » Pleurer de bonheur : de la vertu réconciliatrice de la littérature...

Hubert Artus

LE RÉCIT APOCALYPTIQUE : « UNE FORMIDABLE ÉNERGIE DU DÉSESPOIR »

Professeur de littérature comparée à l'université de Bordeaux, Jean-Paul Engélibert a publié en août 2019 un essai dont la lecture donne des clés au sujet des événements de ce printemps 2020 : *Fabuler la fin du monde. La puissance critique des fictions d'apocalypse* [accessible gratuitement sur le site de La Découverte durant le confinement]. À travers une panoplie d'œuvres littéraires, cinématographiques et audiovisuelles, l'auteur démontre les forces d'utopie qui se trouvent au cœur des fictions apocalyptiques, loin du fatalisme et du pessimisme. « Dans des romans comme *Le Dernier Monde* de Céline Minard, *Des anges mineurs* d'Antoine Volodine et *La Route* de Cormac McCarthy, il n'y a pas d'espoir, certes, mais comment ne pas en tirer une énergie formidable, une énergie du désespoir ? » plaide-t-il, davantage encore à l'aune de ces derniers jours. Et de souligner, plus généralement : « Avant, les fictions d'effondrement étaient notre imaginaire. À présent, les questions de virus ou d'écologie font que l'on se tourne à nouveau vers ces fictions, car elles ont formé les seuls discours qui puissent nous apprendre sur ce qui nous arrive. Médecins, politiques, économistes : aucun d'eux n'a mis en récit ces dangers. Seuls les romanciers et les cinéastes l'ont fait. Qui ont montré la variété des fins du monde, mais aussi que la vie continue toujours, qu'il faut apprendre et transmettre. C'est le grand message de la fin de *La Route*. »

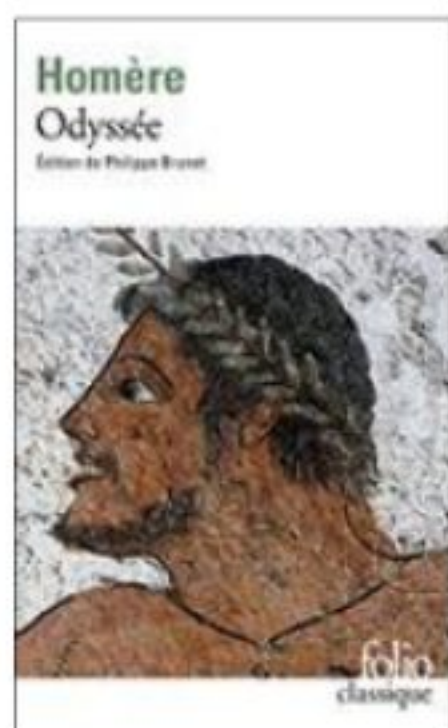
H.A.



FABULER LA FIN DU MONDE. LA PUISSANCE CRITIQUE DES FICTIONS D'APOCALYPSE
PAR JEAN-PAUL ENGÉLIBERT,
240 P.,
LA DÉCOUVERTE, 20 €

L'ESPOIR FAIT LIVRES

Comment garder le cap dans les moments difficiles ?
Les bibliothèques sont riches en remèdes. Voici dix livres d'hier et
d'aujourd'hui, certains à lire dès l'enfance, d'autres à relire
à tout âge – pour retrouver l'espérance en tournant la page.

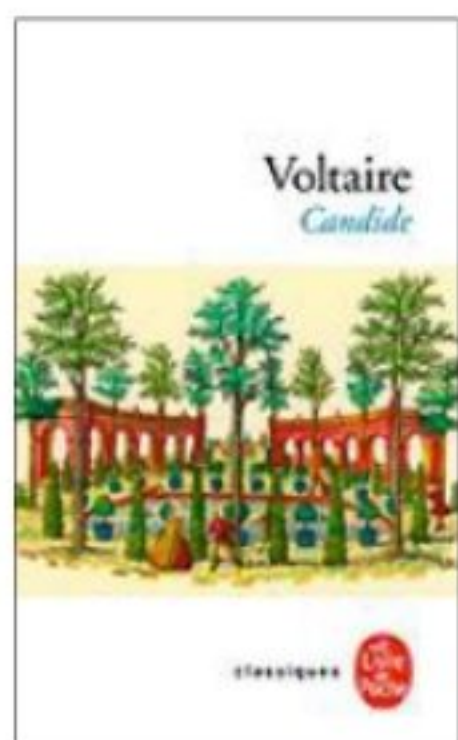


ODYSSÉE HOMÈRE (DATE INCONNUE)

Ce n'est pas James Joyce qui nous contredira : toute l'expérience humaine est résumée dans l'*Odyssée*, et chacun y trouvera du grain à moudre – on se souvient de Milan Kundera voyant en Ulysse « *le plus grand nostalgique de tous les temps* ». Après avoir passé dix ans à combattre durant la guerre de Troie, le roi d'Ithaque aimerait retrouver son pays, et même la nymphe Calypso n'arrivera pas à le retenir. Pour revoir sa femme et son fils, il faudra dix autres longues années à cet homme sentimental et droit, auquel aucune épreuve ne résistera. Se mettre à dos Poséidon lui-même, résister au chant des sirènes, échapper à un cyclope, rester vivant malgré tout, il faut le faire. Ça vaut le coup de se battre, car le retour chez soi est au bout de l'aventure. Heureux qui comme Ulysse...

CANDIDE OU L'OPTIMISME VOLTAIRE (1759)

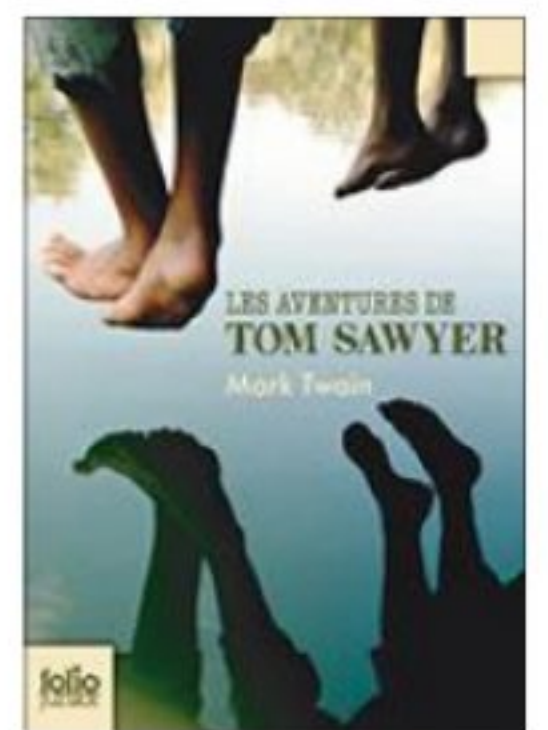
Récit d'un voyage initiatique, *Candide ou l'Optimisme* confronte un héros initialement naïf quant à la marche du monde au désastre de la guerre, de l'esclavage et de la misère, qui l'amène, au fil de son périple, à mettre en doute le célèbre adage de Pangloss, son précepteur, selon lequel « *tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes* ». Voltaire, farouchement opposé aux idées de Leibniz, y



encourage ses lecteurs à développer leur propre vision du monde grâce à l'expérience. Ce conte philosophique incarne l'esprit des Lumières, et interroge sur la notion de bonheur – un bonheur qui résiderait dans la capacité des hommes à rendre meilleure la société dans laquelle ils vivent, quelle que soit leur condition d'origine, comme le suggère la conclusion de l'ouvrage : « *Il faut cultiver son jardin.* »

LES AVENTURES DE TOM SAWYER MARK TWAIN (1876)

Hymne à l'enfance, cette œuvre fondatrice de la littérature américaine conte les aventures d'un garçon dans le sud des États-Unis, avant la guerre de Sécession. Inspirée par les premières années de Twain dans le Missouri, cette épopée à succès repose sur la personnalité fantasque et gouailleuse de Tom Sawyer, dont le lecteur suit les frasques avec indulgence. Aux côtés du jeune héros, il découvre les qualités comme les travers du genre humain, et le sentiment d'une liberté passant par la transgression de certaines règles de la société. Longtemps réservé aux enfants, *Les Aventures de Tom Sawyer*, qualifié par son auteur de « *roman pour enfants pour adultes* », entend « *remémorer agréablement aux adultes ce qu'ils ont jadis été eux-mêmes* ».



L'ÎLE AU TRÉSOR ROBERT LOUIS STEVENSON (1883)

Enfant chétif et souffreteux, puis jeune homme bohème et dépressif, Stevenson fut très long à trouver sa voie. C'est lors d'un confinement involontaire qu'il a le déclic. En 1881, alors qu'à 31 ans il n'a jamais gagné sa vie, il se retrouve dans les Highlands avec sa femme et Lloyd, son beau-fils de 13 ans. Dehors, il fait un temps de chien. Pour occuper l'adolescent, Stevenson écrit chaque jour un chapitre de ce qui deviendra *L'Île au trésor* – Jim Hawkins, orphelin de père, part sur les sept mers en quête du Graal, défiant des pirates peu recommandables... C'est le roman d'aventures par excellence, qui prouve qu'à cœur vaillant rien d'impossible. Et Stevenson y raflera au passage un autre trésor : la gloire littéraire.



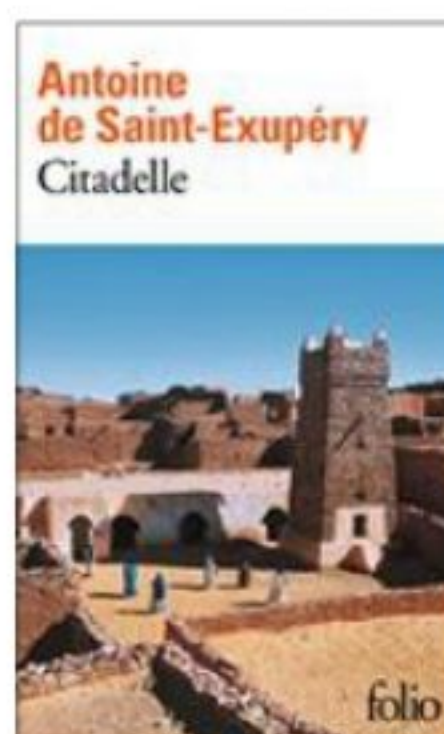
OLIVER TWIST CHARLES DICKENS (1839)

Considéré comme l'une des premières œuvres sociales du XIX^e siècle, *Oliver Twist ou le Voyage de l'enfant de la paroisse* brosse un tableau sans concession des bas-fonds de la capitale anglaise où le jeune Oliver, échappé de l'hospice paroissial qui l'a recueilli à la mort de sa mère, survit en devenant pick-pocket au sein d'une bande d'enfants perdus. Teinté d'une sombre ironie, ce roman universel interpelle quant au destin tragique des orphelins à l'époque victorienne, en dépit d'une fin heureuse qui en atténue la noirceur. Objet d'innombrables adaptations, la figure du jeune garçon – qui avait osé demander une portion supplémentaire de gruau pour ses camarades et lui, affamés – incarne à elle seule l'injustice de la misère enfantine.

CITADELLE

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY (1948)

En 1936, l'aviateur humaniste met en chantier ce livre qu'il voyait comme son testament intellectuel et spirituel. Pendant les dernières années de sa vie, il ne cesse d'y travailler, publiant parallèlement *Terre des hommes*, *Pilote de guerre* et *Le Petit Prince*. À sa mort en 1944, le manuscrit est loin d'être achevé, et c'est un tas de feuilles que les éditions Gallimard mettent en ordre pour sortir *Citadelle* en 1948. Dans un style souvent lyrique fait de nombreuses paraboles, Saint-Exupéry explique comment se construire un rempart intérieur pour tenir en toutes circonstances. Il voulait nous laisser « une bible » qui soit aussi « un poème ». À lire pour prendre un peu de hauteur en ces temps où l'on ne peut plus emprunter de vols long-courriers.



LA PROMESSE DE L'AUBE

ROMAIN GARY (1960)

Encore un aviateur ! Tout le monde connaît *La Promesse de l'aube*, ce célèbre roman autobiographique où Romain Gary revient sur son enfance à Wilno (Vilnius). Sous les rires des voisins, la mère du narrateur, Mina, lui répète qu'il sera un grand homme, un héros, Gabriele d'Annunzio ou Victor Hugo, ambassadeur de France ou Prix Nobel... Mère et fils s'installent à Varsovie, puis à Nice, au pays de leurs rêves. La guerre éclate, le jeune Romain s'engage pour la France libre et devient lui-même. Ode à l'amour maternel et à la piété filiale, ce livre peut être lu de deux manières : avec mélancolie, comme la preuve qu'aucune femme hélas ne remplacera jamais votre mère ; avec espoir, comme celle que votre fils, si vous lui en donnez l'élan, pourra connaître lui aussi un destin exceptionnel.

LE JOURNAL DE BRIDGET JONES

HELEN FIELDING (1996)

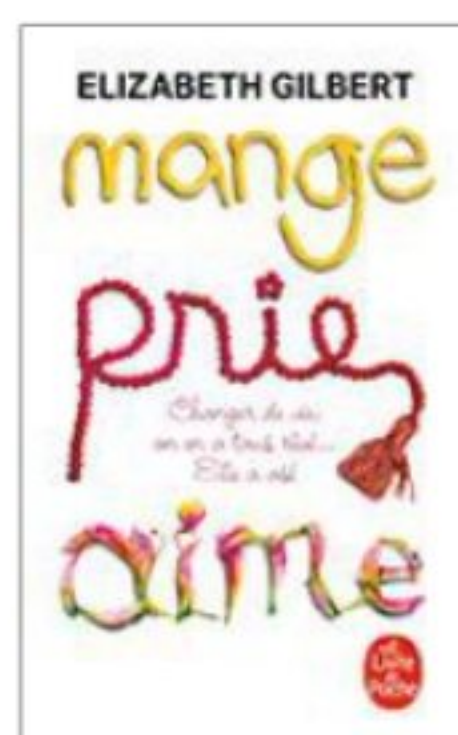
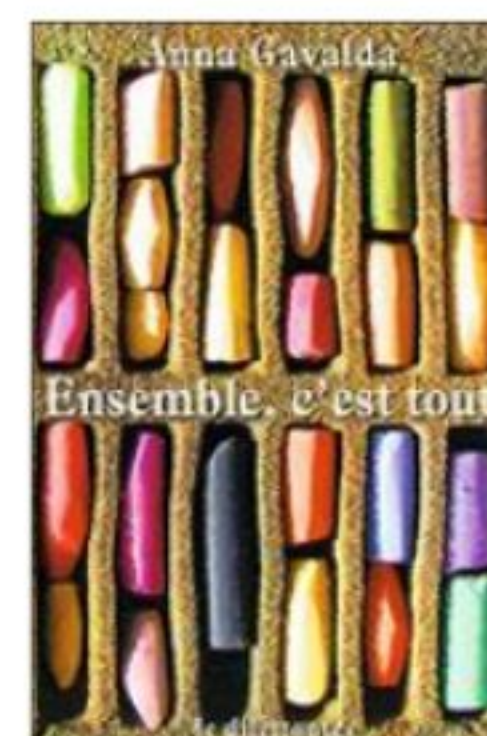
À l'aube de la trentaine, Bridget Jones, jeune Londonienne indépendante, pleine d'esprit mais désespérément célibataire, attend l'arrivée du prince charmant quand deux hommes se bousculent soudain au portillon : son séduisant patron, Daniel Cleaver, et le non moins séduisant Mark Darcy, avocat spécialiste des droits de l'homme. Aux sempiternels « comment vont tes amours ? », Bridget saura désormais quoi répondre. Mais comment être certaine de ne pas s'engager avec un « enfoiré affectif », dont les rues de Londres semblent déborder ? Librement inspiré d'*Orgueil et Préjugés* de Jane Austen, *Le Journal de Bridget Jones*, journal de bord d'une héroïne aussi maladroite qu'attachante, réconcilie avec ses propres petits défauts. On a tous quelque chose en nous de Bridget Jones.



ENSEMBLE, C'EST TOUT

ANNA GAVALDA (2004)

Un toit, sous lequel sont bientôt réunies quatre personnes dont les chemins n'étaient pas destinés à se rencontrer. Camille a dû abandonner le dessin pour faire des ménages, la nuit, quand Philibert, un passionné d'histoire souffrant de troubles compulsifs, vit dans un grand appartement avec son colocataire Franck, inquiet pour sa grand-mère, Paulette – qui tombe de plus en plus souvent et dissimule ses bleus pour ne pas être éloignée de son jardin. À l'inverse du mouvement des dominos, ces quatre cabossés se viennent en aide pour se relever, construisant au fil des pages une amitié à nulle autre semblable. L'histoire de ces destins croisés a d'ailleurs connu une belle adaptation cinématographique par Claude Berri, en 2007, avec Guillaume Canet et Audrey Tautou. Chronique de vies ordinaires chamboulées par le hasard, *Ensemble, c'est tout* conjugue le bonheur au pluriel et l'espoir au présent.



MANGE, PRIE, AIME

ELIZABETH GILBERT (2006)

À u début des années 2000, bien que journaliste et auteure reconnue, l'Américaine Elizabeth Gilbert n'a pas le moral. Après un divorce douloureux, cette trentenaire décide de tout plaquer pour prendre une année sabbatique. Elle fait alors son sac et part, direction l'Italie pour goûter à la *dolce vita* et aux meilleures pizzas du monde. Avant de rejoindre un ashram en Inde pour méditer et discipliner son esprit. La dernière étape de son périple la conduira jusqu'à Bali, où elle trouvera la clé qui lui ouvrira peut-être la porte du bonheur : l'amour... Ce voyage initiatique en trois étapes lui inspire *Mange, prie, aime*, un récit autobiographique sur son changement de vie tirant vers le développement personnel. Entre roman sentimental et ouvrage sur la résilience, il devient tout de suite un phénomène d'édition (8 millions d'exemplaires vendus dans le monde). Hollywood en achète les droits. Vous tourniez en rond et votre quête de sens débouche sur un succès de librairie puis un film réalisé par Ryan Murphy avec Richard Jenkins et Julia Roberts dans le rôle-titre. Pas mal comme rebond, non ?

Laëtitia Favro et Louis-Henri de La Rochefoucauld



Sylvain Tesson,
à Paris, octobre 2019.

LE GRAND ENTRETIEN

de Claire Chazal

Retrouvez tous
les mois nos
conseils lecture en
vidéo sur [fnac.com/
conseils-experts](https://www.fnac.com/conseils-experts)



LES ÉCRIVAINS DE **LiRE:**

Sylvain Tesson

LE LIVRE. Il a interrompu une course en montagne, de refuge en refuge, dans les Alpes italiennes, pour attendre la fin de l'épidémie avec ses proches. Sylvain Tesson*, l'écrivain voyageur, compte bien repartir après le confinement. Géographe de formation, il ne veut pas (pour le moment du moins) faire œuvre d'imagination, mais cherche à raconter la beauté de la nature, l'homme face aux éléments. L'auteur est souvent parti dans des conditions extrêmes, sur les pics de l'Himalaya ou au bord du lac Baïkal par moins 20 degrés. Il en est revenu avec de beaux livres personnels, inspirés et poétiques : *Dans les forêts de Sibérie*, par exemple, lui a valu le prix Médicis essai en 2011 et le réalisateur Safy Nebbou en a tiré un film magnifique. Sylvain Tesson a aussi chuté du haut d'un toit en 2014, juste après la mort de sa mère, et a été contraint de s'immobiliser, de rééduquer son corps et de ralentir. Après l'accident, il a mieux compris que les autres – les médecins, sa famille – pouvaient l'aider. Il sait aujourd'hui ce qu'il leur doit et avoue d'ailleurs conserver auprès d'eux une dette éternelle. Il a ensuite adopté une forme de lenteur, s'obligeant à la marche résiliente (*Sur les chemins noirs*)

Tel le « Wanderer »
de Goethe,
il reste un marcheur
sans attache

ou au guet de l'animal sauvage. Parti sur les hauts plateaux du Tibet avec le photographe Vincent Munier, l'écrivain a attendu patiemment que surgissent les espèces rares. Pour écrire, au retour, l'un de ses livres les plus attachants – justement salué par le prix Renaudot l'an passé : *La Panthère des neiges*. Apprenant l'art de l'affût, il a vu apparaître l'animal souverain, incarnation pour lui des femmes qui l'ont à jamais quitté. Des centaines de milliers de lecteurs ont aimé, avec le romancier, découvrir la nature et les bêtes insaisissables. Aujourd'hui, le succès le rend certes heureux mais toujours tendu vers quelque chose. Tel le « Wanderer » de Goethe, il reste un marcheur sans attache. Touchant par son exigence et son refus de la modernité qui raccourcit la pensée, Sylvain Tesson n'a d'autres ambitions que de faire de la littérature. ●●●



LA PANTHÈRE DES NEIGES PAR SYLVAIN TESSON,
176 P., GALLIMARD, 18 €

* Jusqu'au 13 juin, Sylvain Tesson, à bord de son voilier, nous fait (re)découvrir l'*Odyssée* d'Homère à travers une série documentaire exceptionnelle : *Dans le sillage d'Ulysse*, disponible sur arte.tv/fr/.

●●● Vous êtes un grand voyageur, qui semble avoir du mal à tenir en place. Nous sommes curieux de connaître la façon dont vous vivez cette immobilité forcée.

● **Sylvain Tesson.** C'est étrange parce que tous mes proches, mes amis, mon entourage se font croire à eux-mêmes qu'il y a une similitude entre les quarantaines que j'ai vécues et celle que nous connaissons en ce moment. Elles n'ont rien à voir. L'une nous est imposée par le sort, les autres, je les ai vécues de mon plein gré. Cette différence est essentielle et relève de ce qui appartient à la volonté ou non. Pour ma part, cela fait très longtemps que j'organise ma vie selon les modalités de la réclusion, lors de quarantaines qui parfois durent six mois. Dans les refuges de montagne, sur les ponts des bateaux, dans les forêts, les cabanes, les pigeonniers des Cyclades où je suis allé écrire mon livre sur Homère... La réclusion « désirée » est vécue en pleine grâce, comme une fête, non comme un passage obligé. Je sais donc faire avec une journée de silence et de solitude.

Vous avez pourtant vécu un confinement contraint après une chute en 2014, avec une longue hospitalisation. La situation actuelle ne vous ramène-t-elle pas aussi à cette expérience douloureuse ?

● **S.T.** J'ai été alité cinq mois dans un hôpital avec un corset, j'étais donc confiné dans le confinement ! Sans la certitude de pouvoir remarcher mais avec, heureusement pour moi, déjà l'expérience des journées de solitude où le temps se dilue. Je savais, pour l'avoir vécu en Sibérie, qu'il faut opérer un solfège du temps, une organisation extrêmement « solfiée », comme disent les musiciens. Sinon, le temps devient une substance sans forme ni contour,

L'occasion nous est offerte d'opérer une réforme personnelle, intérieure, individuelle

et finit par être un principe toxique quand il n'est pas maîtrisé. Les « professionnels du confinement », comme les moines ou les sous-marinières, qui peuvent passer quatre-vingts jours en plongée sans nouvelles du monde extérieur, le savent bien. Ces hommes ont des horaires précis, maîtrisés, pour prévenir à la fois le trou d'air moral et physiologique, et ne pas perdre la chronobiologie.

Votre journée est rythmée, on l'imagine, par l'écriture, la lecture, l'exercice physique ?

● **S.T.** Oui, c'est une organisation assez banale. Quand on est enfermé dans la Cité, la seule porte qui ne ferme pas est celle de la poésie, du rêve, des mythes et des livres. La première ligne de fracture du confinement passe bien sûr par les inégalités sociales. Une autre se dessine : elle distingue la population qui aime lire de celle qui n'aime pas lire. Cette fracture-là n'est donc pas sociale ; plus que culturelle, elle est spirituelle. Certaines personnes – pas forcément éduquées ni favorisées par le sort – entretiennent un rapport avec le silence, le temps et eux-mêmes qui est de meilleure qualité que d'autres. Cette capacité va au-delà des grilles de séparation économique.

Cette période de confinement pourrait-elle, selon vous, attirer plus de gens vers la spiritualité, la méditation ou la lecture ?

● **S.T.** L'occasion nous est offerte d'opérer une réforme personnelle, intérieure, individuelle. Mais généralement, après une crise, la société française a tendance à renouer avec ses mauvais penchants. Nous restons persuadés que nous avons encore une mission civilisatrice universelle – ce qui est faux –, que nous sommes le phare du monde comme au XVIII^e siècle, que la France va se porter au service de la planète. Mais avant de nourrir de si grandes ambitions, il faudrait vraiment se transformer soi-même. La seule chose sur laquelle on peut avoir un poids, c'est le gouvernail de sa propre barque intérieure. Après, éventuellement, on s'occupera de sauver la planète, comme dirait la petite fille suédoise...

Cette réflexion personnelle à laquelle vous appelez dépasse les clivages des politiques, qui laissent d'ailleurs assez peu d'ouverture pour ce genre de débat...

● **S.T.** Ce qui dépasse le clivage politique, en ce moment, c'est surtout le microbe ! La réalité sanitaire est égalisatrice. C'est-à-dire que le prince et le plus humble sujet du royaume peuvent tous deux être fauchés par la Camarde. Il y a un danger d'appuyer un discours politique sur une épidémie. Alors s'ajoute au virus sanitaire un virus moral. Ainsi, le confinement, s'il est mal perçu ou extrapolé, conduit à la dilution totale de l'humanisme. Giono, en 1951, traita du choléra dans *Le Hussard sur le toit*. Il y a montré comment le virus exacerbat les mauvais sentiments, comme la peur de l'autre. Puisqu'on vous demande de vous confiner physiquement, pourquoi ne pas se confiner moralement ?

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1972

Fils de la spécialiste en médecine tropicale Marie-Claude Millet-Tesson et du journaliste Philippe Tesson, le futur grand voyageur naît à Paris. Après des études de lettres et de géopolitique, il commence au début des années 1990 à écumer le monde, de l'Islande au Kazakhstan en passant par la Mongolie ou l'Afghanistan.

1996

Il publie son premier livre, *On a roulé sur la Terre*, cosigné par Alexandre Poussin. Oscillant entre récits de voyage, recueils de nouvelles, albums et essais, son œuvre compte désormais plus d'une trentaine d'ouvrages, parmi lesquels *Une vie à coucher dehors* (prix Goncourt de la nouvelle 2009) et *Dans les forêts de Sibérie* (prix Médicis essai 2011).

2014

Il est victime d'une chute d'une dizaine de mètres alors qu'il escaladait la façade d'une maison, en Savoie. Un accident qui lui vaudra des mois d'hôpital et des séquelles physiques. Quatre ans plus tard, il part au Tibet, en compagnie du photographe Vincent Munier. Une expérience dont il tirera *La Panthère des neiges*, prix Renaudot 2019 et énorme succès public.

Chez Giono, d'ailleurs, ceux qui s'en sortent vraiment sont finalement ceux qui n'ont pas eu peur...

• **S.T.** Cette intuition de Giono dans *Le Hussard sur le toit*, qui est un livre chrétien, est géniale ! Ainsi disait-on un peu légèrement que certains soldats de la guerre de 14, chargeant poitrail au vent, indifférents aux rafales, ne mouraient pas ; ceux qui se réfugiaient dans leurs tranchées, eux, prenaient la balle perdue. Dans le roman, ceux qui tentaient d'échapper au choléra trépassaient ; les autres continuaient à vivre. Il est évidemment délicat de tenir de tels propos en ce moment parce qu'ils ne correspondent pas tellement aux directives sanitaires, mais cette intuition de Giono est très belle : il ne faut pas ajouter au virus la vilénie.

Vous avez côtoyé les soignants et avez dépendu du personnel médical. Avez-vous aujourd'hui une compassion particulière pour eux ?

• **S.T.** Les aides-soignants, les infirmiers, les médecins sauvent des vies en risquant la leur. C'est la définition de l'héroïsme. Ce sont des combattants de première ligne. Ils me font penser à ce qu'ont fait les pilotes de la Royal Air Force entre 1940 et 1941, à Londres, lorsque l'Angleterre était sous les bombes de la Luftwaffe. Ces cinq cents pilotes de la RAF ont sauvé l'Angleterre. Grâce aussi aux discours de Churchill. Or aujourd'hui nous avons nos cinq cents pilotes, ce sont les professionnels de santé, applaudis chaque soir. Le président Macron pourrait se servir de la littérature comme ciment. Parfois, à certains moments de bascule de l'humanité, il y a eu des discours, des harangues pour la postérité. Mais le verbe a souffert ces dernières années, étouffé par l'image, par l'infra-langage de la communication qui a remplacé la parole. Je rêve que nous revenions à ces moments où les mots galvanisaient une nation.

La déclaration guerrière du président de la République face à la situation d'extrême urgence ne vous a-t-elle pas convaincu ?

• **S.T.** Il y a l'action de guerre, il y a l'économie de guerre, il manque le véritable discours de guerre. L'une des phrases de Churchill dans son discours de 1941 pour célébrer les pilotes était : « *Never was so much owned by so many to so few* » – presque intraduisible en français :



« Jamais autant de gens n'ont dû autant à si peu. » Eh bien, il se passe un peu la même chose pour nous aujourd'hui. Il y a des milliers de soignants qui tiennent la situation. Nous leur devons tout. Mais il faut haranguer ; il faut qu'à un moment le verbe vienne à la rescousse des mauvais penchants, des mauvaises passions, de tout ce qui prospère dans le bain amniotique du virus et qui se loge dans le discours paranoïaque, les condamnations. Seul le discours présidentiel littéraire, qui n'est pas de la communication, peut souder la société. Certes, Churchill était un grand barde, qui deviendra Prix Nobel de littérature.

Avez-vous eu envie de retrouver vos proches quand la crise est survenue ?

• **S.T.** Quand le virus a atteint l'Europe, à la mi-mars, j'étais dans le nord de l'Italie depuis trois semaines en train de faire un raid à peaux de phoque, une traversée du Tessin, des Grisons et de l'Engadine. Tout d'un coup, avec mes camarades alpinistes, nous avons vu les refuges se fermer, et des surveillances s'organiser aux frontières... À Sils Maria, la patrie de Nietzsche, nous avons pu prendre le dernier train de Suisse vers la France. Je souhaitais rejoindre ma famille. Mais si je veux être franc, c'est-à-dire cynique, je dirais que je voulais surtout être dans cette maison, où se trouve une bibliothèque avec 30 000 livres ! Comme j'aime les livres, je suis allé vers les livres...

Vos voyages et vos isolements volontaires vous ont-ils endurci ? Ont-ils chassé la peur en vous ?

• **S.T.** Je ne crois pas non. Ridicule celui qui dit n'avoir pas peur ou n'être pas angoissé. En revanche, les voyages m'ont habitué à ne pas vivre en ayant besoin physiquement de mes semblables. Pour moi, une journée dans la nature, dans les livres, dans les souvenirs, dans l'écriture me suffit. J'ai été élevé par une mère médecin et un père à la fois homme de théâtre et homme politique. Ces trois activités, le théâtre, la politique et la médecine, sont très humanistes. Ce sont des expressions qui mettent l'homme au pinacle de l'édifice du vivant. La politique, la relation humaine ; le théâtre, la représentation du monde par le verbe ; et la médecine, la continuation de l'homme. J'ai construit ma vie sur le modèle inverse en allant là où il n'y a pas l'homme, m'intéressant à la nature, à la géologie, aux bêtes. Le confinement m'est donc naturellement beaucoup plus facile que pour des gens qui sont arc-boutés sur leurs semblables.

N'avez-vous pas aujourd'hui plus besoin de l'être humain qu'avant ?

• **S.T.** Si je suis très franc, je dirais que non et j'ajouterais que l'accident, contrairement à ce qu'on croit, ne vous rend pas tellement plus sage que vous l'étiez. C'est pourquoi je me méfie beaucoup, à la fois sur le plan personnel et sur le plan social, de l'idée que toute crise vous enrichit. ●●●

●●● On imagine volontiers que la société, sortant d'une crise, comme celle de la propagation virale, pourrait devenir plus sage. Mais le plus souvent, elle retrouve ses mauvais penchants. Guérir, c'est redevenir le même, hélas. Puisse le président de la République exaucer son serment que « *après ne sera pas comme avant* »...

Dans *Sur les chemins noirs* et *La Panthère des neiges*, on discerne pourtant une évolution par rapport à cette question, on vous sent plus apaisé...

● **S.T.** Quand on a un accident en France au XXI^e siècle, on a la chance de recourir à cette chose incroyable qu'est le système de santé. Tout d'un coup, la collectivité sauve l'individu. Alors, évidemment, quand on est un individualiste qui pensait que la collectivité était l'antithèse de l'individu et qu'elle entravait son développement, ça vous fait réfléchir. J'ai aussi été incroyablement entouré par ma famille, j'ai même fini par penser que tout cela était très injuste parce que je ne méritais pas cette sollicitude. Ni celle de l'État ni celle de mon cercle privé. Parce que je n'ai pas chuté en allant sauver quelqu'un, comme Anne Dufourmantelle... Je n'ai donné ma vie pour personne, j'étais saoul comme une baleine du Kamtchatka. Et s'il y avait vraiment une éthique morale dans cette vie, on aurait dû me laisser crever, parce que je n'ai absolument pas mérité les faveurs dont j'ai bénéficié.

Avec vos récits, vos voyages, vous enchantez vos lecteurs, qui sont très nombreux, et vous leur apportez beaucoup...

● **S.T.** Il faut rester modeste par rapport à cette idée que l'écrivain paye son écot à la société et lui rend un peu les grâces qui lui sont accordées en écrivant des livres qui resteront à la postérité: du flan ! Je suis très content de ce qui m'arrive, mais je suis très lucide sur moi-même. J'écris dans un français correct des choses qui sont plaisantes à écouter en ce moment parce qu'elles s'inscrivent dans l'air du temps. C'est une petite faveur commerciale de circonstance qui durera le temps que ça durera. Mais il faut se méfier du



syndrome que j'appelle « le syndrome François Hollande », qui consiste à croire que, parce que vous avez une longue file d'attente dans la maison de la presse de Romorantin, le pays vous appelle. C'est parce que je lis beaucoup que je sais ce que je vaudrais. Et je sais donc que je ne vaudrais pas grand-chose. Pardon, mais j'écris que la vie dans les bois est plus agréable que la vie dans les boîtes de nuit: tu parles d'une prophétie ! Si vous posez la question aux écrivains sur la raison pour laquelle ils écrivent, alors les malhonnêtes vous répondront qu'ils veulent transmettre un message. Les honnêtes vous diront, et c'est ce que je vous réponds, que c'est simplement très agréable d'écrire. De transformer une sensation, une émotion, en formulation; une réflexion, en mots. C'est un travail alchimique pour lequel j'éprouve beaucoup de plaisir. Pas plus.

L'écriture n'a jamais été une épreuve pour vous ?

● **S.T.** Si, mais c'est le plaisir de l'épreuve, comme pour le sport. C'est extrêmement dur de grimper une paroi; quand on est sur la montagne, on se demande ce qu'on

fait là. De même quand on est au milieu d'une page d'écriture. Mais le plaisir qu'on retire après avoir réussi à formuler ce qui vous passait par la tête est supérieur à la difficulté de l'accomplissement. Le point final d'un livre correspond à l'arrivée au sommet de la montagne. On est exténué mais pas mort, et c'est la libération.

Cette récompense, donnée par l'écriture, l'avez-vous toujours recherchée ?

● **S.T.** J'ai toujours aimé l'idée que ce que je vis peut avoir une inscription sur le papier. Je trouve que c'est magique. C'est-à-dire que vous offrez à votre existence un nouveau plan. C'est ça, le récit, une répétition de la vie, qui, de surcroît, comme elle est inscrite, est une sorte de projection, de complément de votre mémoire. Pour ma part, je ne fais qu'écrire ce que je vis. Je ne suis pas du tout un écrivain d'imagination.

Vous le serez peut-être un jour...

● **S.T.** Je me pose souvent la question, mais je ne crois pas. J'aime lire des romans, mais je n'aime pas en écrire. Je vis des choses qui me semblent romanesques, qui appartiennent parfois à une sorte de fantasmagorie, et je n'ai aucune envie d'aller puiser en moi des histoires que je serais bien incapable d'inventer.

D'où vous vient ce style littéraire, très romanesque ? Des lectures de l'enfance ?

● **S.T.** Pas tellement, parce que je me suis mis à lire très tard. J'ai grandi dans un environnement ultra-lettré puisque mes parents tenaient des journaux. Ils ne cessaient d'apporter à ce qu'ils vivaient le commentaire de l'édito, tous les deux. Et ce dont je me suis rendu compte avec eux, c'est qu'écrire permet de savoir ce que l'on pense. Écrivez et vous verrez que, soudain, par une opération quasi magique, la conviction viendra et l'opinion se formera. Je crois beaucoup à cela, c'est d'ailleurs l'exergue du *Manuel de conduite à l'usage des petites filles* de Pierre Louÿs – citons-le une dernière fois avant qu'il ne soit balancé: « *J'écris pour savoir ce que je pense.* »

La panthère des neiges est un très bel animal, que vous définiriez comment ?

• **S.T.** Comme une apparition, au sens sacré du terme. Les Grecs, d'ailleurs, dans la pensée antique et homérique surtout, voyaient l'apparition d'un dieu dans un moment où quelque chose advenait qu'on n'avait pas vu venir et dont on ne se rendait pas compte de la disparition. C'est un clignotement, un surgissement, un jaillissement – une hiérophanie en termes savants. Ainsi pour la panthère des neiges : vous ne la voyez pas apparaître et, soudain, elle est là. Mais à peine avez-vous détourné le regard pour vous saisir d'une paire de jumelles qu'elle a disparu. Elle est parfois tout près de vous sans que vous ne la voyiez. Et, lorsque vous la contemplez ardemment, par une opération intérieure, peut-être un peu psychique, sans doute spirituelle, vous finissez par associer à son image d'autres images issues de vos souvenirs ou de votre mémoire.

Vous le racontez d'ailleurs de manière bouleversante dans votre livre : ces visages de femmes, qui ont disparu, se trouvant incarnés par l'animal.

• **S.T.** Plus qu'une incarnation, c'est une vision. Vous voyez tout à coup le visage des êtres qui vous sont chers, des disparus, des âmes défunes à la place de celui de la panthère. C'est presque effrayant. Cette sorte d'hallucination correspond d'ailleurs à la définition du surréalisme par André Breton : l'association de deux images pourtant très distantes et étrangères l'une à l'autre, la conjonction très fugace, éphémère, de ces deux images créant une vision, un moment.

J'aurais tendance à dire que ces moments ne peuvent être exceptionnels que si on les partage mais, vous, pas forcément ?

• **S.T.** En l'occurrence, je les partage un peu par la pensée avec les gens que j'ai aimés. Mais je ne crois pas qu'il faille que les personnes soient là pour partager les choses avec elles. C'est difficile à comprendre pour ceux qui vous reprochent de ne pas être là...

Et puis, aujourd'hui, on peut se relier aux autres de façon virtuelle...

• **S.T.** Il existe déjà une virtualité qui vaut mieux que ces espèces de machines digitales : la pensée ! Le sens de l'orientation vaut mieux qu'un GPS. La mémoire vaut mieux que Wikipédia. L'œil, le regard artistique, c'est quand même autre chose qu'Instagram. Et la pensée, et l'amour, autre chose que l'e-mail ! Il est là, le moteur de recherche, dans notre tête. Et on ne l'utilise même pas. On crée des applications alors qu'on a ce truc incroyable composé de deux hémisphères reliés par des neurones, des synapses, avec un néocortex et une

Le point final d'un livre correspond à l'arrivée au sommet de la montagne

mémoire reptilienne. Nous ne sommes qu'au tout début de la compréhension de cette géographie cérébrale insensée, et nous délocalisons tout ce miracle dans des puces au silicium. C'est aberrant ! Aberrant ! Je suis en fait complètement stupéfait par le succès d'Internet. Je ne comprends pas...

Serait-ce là votre côté conservateur ? Internet est pourtant une source d'informations considérable.

• **S.T.** Oui, mais qu'en fait-on ?

Dans un récent portrait de vous paru dans la presse, vous dites que vous êtes tellement réactionnaire que vous préférez le début de vos phrases à leur fin...

• **S.T.** Oui, je confirme [rires] ! C'était un aphorisme de plaisantin. Dans cet article, paru il y a un mois dans *L'Express*, on m'a fait un procès en établissant la fiche – fort peu renseignée car le renseignement est un métier sérieux – de mes fréquentations et de mes déplacements : je devenais l'« icône réac ». L'article, réalisé par une grande professionnelle très belle, très soignée, était illustré par mon visage rogue, buté, fermé par la paralysie faciale héritée d'un grave accident. Du noble journalisme ! Je ne sais pas si je suis conservateur. En tout cas, je suis technophobe. Ce n'est pas parce que vous avez accès, grâce à votre téléphone, à la totalité du savoir humain que vous allez devenir Homère. Rimbaud a écrit *Le Bateau ivre* à 17 ans, sans moteur de recherche. Mais il avait quelque chose de supérieur : la puissance artistique.

Propos recueillis par C.C.

LE COUP DE DE CLAIRE CHAZAL



DES LIENS ICI ET AU-DELÀ

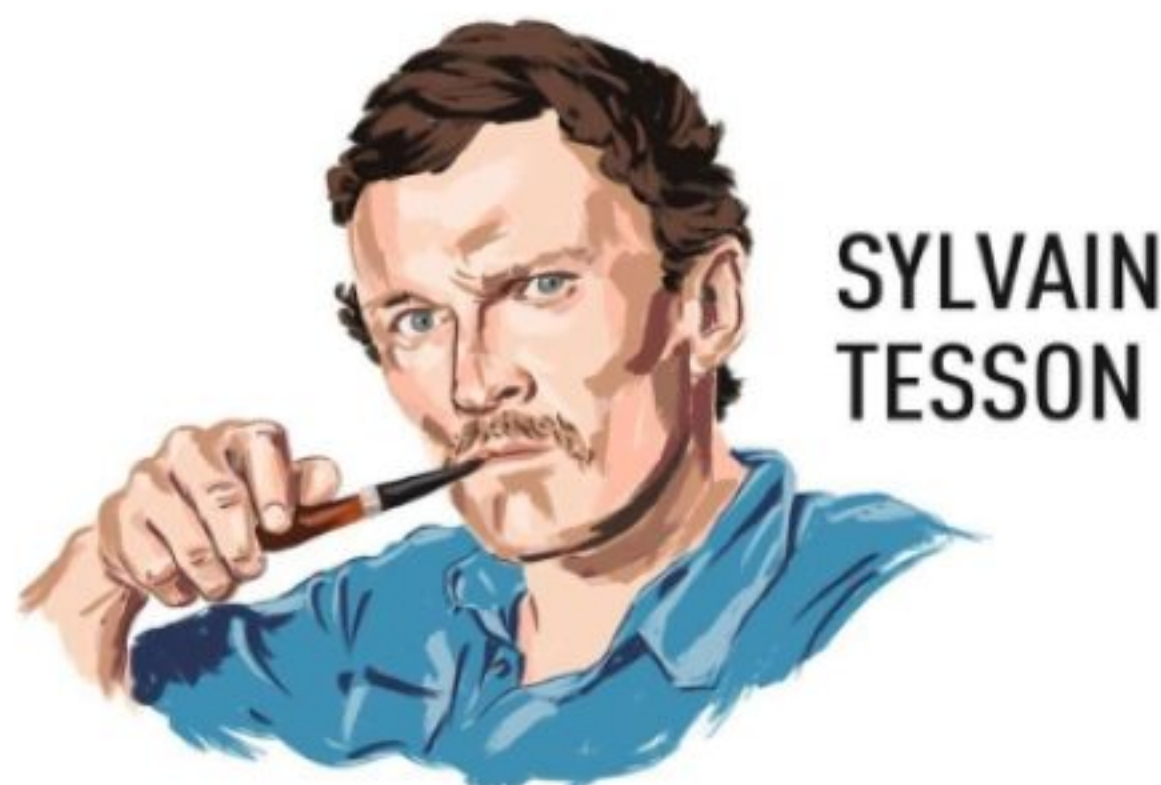
Journaliste (notamment à *Libération*) et romancier, Fabrice Tassel signe un troisième livre très réussi qui touche à l'intime, et nous entraîne dans un étonnant jeu de piste dans l'univers des

trafiquants d'œuvres d'art. Dans *Les Âmes frères*, il affirme s'être moins raconté que dans ses premiers romans (*Déraison d'État* en 2012 et *Courir dans la neige* en 2017). Mais il a peut-être creusé plus profondément

en lui-même. Le point de départ du livre, explique-t-il, est en effet la disparition de sa sœur aînée il y a vingt-cinq ans. Une séparation volontaire dont il n'a jamais percé le mystère. Voilà pourquoi il a décidé d'écrire sur ces liens un peu opaques faits d'affection mais aussi de distance qui peuvent exister entre deux frères ou même entre parents et enfants. Dans une famille, on peut rester attaché mais mal connaître l'autre, et n'avoir jamais la volonté de poser les questions et de crever l'abcès. Entre les deux héros, Julien, statisticien dans une compagnie d'assurance

et Loïs, archéologue, il y a la même étrangeté. Une quasi-gémellité mais aussi une très grande différence. Qui tient d'ailleurs à un secret enfoui dans la petite enfance. L'un des deux va tout de même vouloir comprendre ce qui les a éloignés et emmener son frère sur le chemin d'une vérité qui ne le grandira pas forcément. Une vérité révélée à la fin du roman au terme d'une enquête passionnante qui nous fait découvrir le monde interlope des marchands d'antiquités et des ports francs.

LES ÂMES FRÈRES PAR FABRICE TASSEL, 272 P., STOCK/ARPÈGE, 19 €

SYLVAIN
TESSON

DÉPASSER LA QUARANTAINE

La réclusion est une tentation humaine vieille comme les grottes. Les déçus du « vivre ensemble », un jour, s'essaient au « rester seul ». Les Pères de l'Église appellent « mort au monde » ce choix du désert. Le thème passionna Jacques Lacarrière qui consacra à l'anachorétisme troglodytique (l'érémisme cavernicole, en termes plus simple) un livre paradoxalement réjouissant : *Les Hommes ivres de Dieu* (Fayard). On y croise des ermites chrétiens perchés dans les cavernes du IV^e siècle. À moitié fous et très barbus, ils mangent des lézards, boivent dans les flaques et se rapprochent du Royaume.

Quand la peste globale de mars 2020 s'abattit sur l'Europe, les pouvoirs publics choisirent de ne pas laisser procéder la loi darwinienne, armée de sa faux. Ils placèrent les populations en quarantaine. Notre réclusion était moins doloriste et moins brûlante que celle des renonçants de Lacarrière. En outre, elle n'était pas choisie. Comme le mariage, la retraite perd de sa saveur lorsqu'elle est imposée. Chacun dut trouver la juste voie entre l'impératif collectif et les élans individuels. La lecture y aida. Elle offre de s'évader par la fenêtre qui demeure ouverte lorsque les ponts-levis de la cité se relèvent : l'imaginaire.

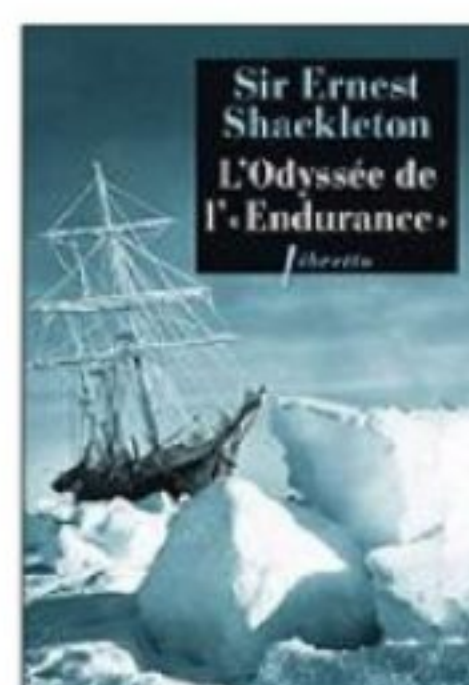
Deux livres – un roman onirique et un récit d'exploration – éclairent ce gouffre entre la récollection choisie et la quarantaine imposée. *Sur les Falaises de Marbre* d'Ernst Jünger raconte, dans une langue belle comme une vipère, l'effondrement d'un monde où règne la douceur d'un très vieil ordre. Deux frères, retirés au sommet des falaises, s'adonnent à l'étude. Leur réclusion est belle comme un amour voulu. Ils étudient les insectes, les étoiles, la minéralogie, blasons cosmiques. Ils vivent selon l'antique solfège : étude, conversation, contemplation. « *On reconnaît les grandes époques à ceci, que la puissance de l'esprit y est visible et*

son action partout présente. » Un jour, le monde s'écroule. Le « Grand Forestier », incarnation du matérialisme technique, incendie la campagne virgilienne. « *Il n'est personne à qui le déclin de l'ordre ne soit funeste.* » Le monde flambe, les frères s'exilent. Jünger n'aimait pas que l'on tienne son roman de 1939 pour une fable politique contre le national-socialisme. En 2020, on peut encore y voir un texte à clef, cette fois destiné à notre propre gâchis : « *Pareille à l'épidémie qui trouve un terrain encore intact, la haine s'y déchaîna puissamment.* »

L'Odyssée de l'Endurance raconte une quarantaine imposée. En 1914, à bord de l'*Endurance*, Sir Ernest Shackleton emmène son équipage aborder l'Antarctique dans l'objectif de traverser le continent. Les glaces disloquent le bateau. Les hommes se replient sur la banquise puis gagnent une île où vingt-deux marins resteront quatre mois et demi dans un abri pendant que « le patron » cherchera du secours en Géorgie du Sud, à bord d'un canot. C'est l'une des aventures les plus rocambolesques du XX^e siècle. L'héroïsme est quotidien, le courage permanent. Et Shackleton raconte ce concentré de vertus antiques avec un flegmatisme d'indicateur de chemin de fer. Sur l'île, les vingt-deux naufragés patientent. C'est du confinement brutal ! Nous sommes loin de l'esthétisme des aristocrates jüngeriens. On ne boit pas de vins rares en récitant des épigrammes. Les hommes mangent du phoque et se distraient à la lueur d'une bougie de graisse de manchot avec les pages d'une Encyclopédie. Finalement, ils sont secourus. Et regagnent l'Europe pour venir s'effondrer dans les tranchées de la Grande Guerre. Puissent ces lectures de glace et de marbre nous aider à supporter nos misères. Finalement, se dira-t-on, ce n'est pas la première fois que l'homme se distingue dans sa faculté de courir à sa perte, de tenir l'équilibre au bord de son propre abîme, puis de survivre à ses errements.



★★★★★
SUR LES FALAISES DE MARBRE PAR ERNST JÜNGER, 196 P., GALLIMARD/L'IMAGINAIRE, 8,90 €



★★★★★
L'ODYSSÉE DE L'« ENDURANCE » PAR SIR ERNEST SHACKLETON, 352 P., PHÉBUS/LIBRETTO, 10 €

CAHIER CRITIQUE

42

VIAN

JE T'EMMÈNE



54

L'IGNORANCE
SELON

ALAIN CORBIN



53

**PÉNÉLOPE
BAGIEU**
REINE DES
SORCIÈRES



57

LES HAUTS ET LES BAS DE

GIORGIO AGAMBEN

Autant en emporte le Vian

Cette année, **Boris Vian** aurait eu 100 ans. Comme cadeau d'anniversaire à ses nombreux fans, il offre un polar très sombre dans la veine Vernon Sullivan – l'un de ses pseudonymes –, découvert dans un tiroir et achevé avec talent par ses admirateurs de l'Oulipo.

★★★★☆

ON N'Y ÉCHAPPE PAS PAR BORIS VIAN ET L'OULIPO, 216 P., FAYARD, 18 €

On n'échappera jamais à sa présence si vivante. Boris Vian* a 100 ans puisqu'il est avéré qu'il ne s'est pas écroulé raide mort, le matin du 23 juin 1959 au Marbeuf, au début de la projection de *J'irai cracher sur vos tombes*. Le trompettiste-scénariste-écrivain-chansonnier s'est contenté de s'absenter ailleurs, là où, c'est bien connu, *Les morts ont tous la même peau*. Ce polygraphe multirécidiviste n'a pas dit son dernier mot. Il revient nous faire signe d'outre-tombe avec un polar bien saignant dans la lignée des Vernon Sullivan. Précisons : à partir des quatre premiers chapitres conservés par sa veuve Ursula Vian-Kühler, six membres de l'Oulipo (Ouvroir de littérature potentielle) – Marcel Bénabou, Eduardo Berti, Jacques Jouet, Hervé Le Tellier, Clémentine Mélois et Olivier Salon – ont poursuivi et achevé le travail à la manière d'un cadavre exquis.

Pastiche de l'Amérique des fifties

Bien que se sachant malade du cœur, Boris Vian n'arrêtait pas d'écrire, ceci l'ayant en partie entraîné vers une disparition prématurée. Dans ses tiroirs, parmi d'innombrables textes plus ou moins achevés, plus ou moins inédits, figuraient dans une chemise les quatre premiers chapitres d'un roman.

Rappel des faits : le 15 décembre 1950, Vian a l'idée d'un « roman série noire ». Il trouve « le sujet tellement bon » qu'il avoue en être « étonné et légèrement admiratif ».



Après avoir rédigé le synopsis et quatre chapitres, cet homme pressé abandonne le projet, attitude fréquente chez ce cerveau en perpétuelle ébullition que le crucial manque d'argent contraint à courir plusieurs lièvres à la fois. Quatre chapitres, c'est peu, mais au regard de leur bonne tenue, il n'est pas étonnant que des plumes respectueuses et admiratives aient décidé de poursuivre jusqu'à son dénouement cette histoire américaine de femmes trucidées.

Bref résumé de l'intrigue : décembre 1950, Frank Bolton, un jeune colonel de l'US Army, rentre de la guerre de Corée, amputé d'une main. À peine installé chez les siens, ses ex se font méchamment trucider façon *Dahlia noir*

par un même assassin. Qui en veut au héros ? Et si c'était lui, après tout, le coupable ? Pour laver l'affront et enrayer la machine infernale risquant de supprimer les ultimes survivantes (car notre colonel est un tombeur), celui-ci appelle en renfort l'inénarrable Narcissus, son copain détective, pour traquer le tueur...

Chacun des six membres de l'Oulipo, sous la férule de Marcel Bénabou, le « secrétaire provisoirement définitif », a joué sa partition dans la veine sullivannesque avec cette contrainte : pasticher l'atmosphère américaine de série noire purement fifties en écrivant de manière à ce que le texte semble une traduction. Vannes musclées, second degré à tiroirs, p'tites pépées, jazz à papa pour tourne-disques, scotch *on the rocks*, rien ne manque à la panoplie parfaite d'une certaine mythologie américaine sauce *Mad Men*, emportée par les sixties chevelues. Les chapitres rajoutés sont

bons mais inévitablement de qualité inégale, certains contributeurs semblant moins à l'aise avec le style à adopter. Des phrases ne sonnent pas toujours comme du Vian inspiré. Mais qu'importe : le « groupe des six » suit dans l'ensemble la ligne Sullivan.

On y croit. Et les rebondissements de chapitre en chapitre, appuyés par le fait que chacun ignore ce que l'autre écrit, rendent l'ensemble aussi délectable qu'un vieux James Hadley Chase. Le dénouement de l'intrigue est amusant, quoique peut-être prévisible, la personnalité de l'un des protagonistes nous mettant vite la puce à l'oreille. Peu importe, de là où il est, Boris Vian apprécie sûrement le résultat et n'ira certainement pas cracher sur cette résurrection.

Fabrice Gaignault

* À noter aussi : *Boris Vian. Correspondances 1932-1959*, Fayard. À paraître.



BORIS VIAN EN 3 DATES

1920

Boris Vian naît à Ville-d'Avray. Passionné par le jazz et la musique, malgré une formation d'ingénieur, il préfère se lancer dans une carrière artistique en tant que trompettiste.

1946

Sous le pseudonyme de Vernon Sullivan, Boris Vian publie des pastiches de romans noirs américains, dont le très célèbre et controversé *J'irai cracher sur vos tombes*.

1959

Ce touche-à-tout de génie est passé à la postérité notamment avec *L'Écume des jours* ou la chanson *Le Déserteur*. Il meurt à seulement 39 ans d'une crise cardiaque.

Comme une lame de fond

Dans la plupart de ses romans, **Anne-Marie Garat** s'intéresse à la psyché féminine. Son héroïne voit ici ses certitudes ébranlées lors d'un retour aux sources des plus inattendus.

★★★★☆

LA NUIT ATLANTIQUE PAR ANNE-MARIE GARAT, 320 P., ACTES SUD, 21,50 €

Les estivants ont plié bagage quand Hélène, Parisienne célibataire et nullipare, rejoint la côte atlantique et la villa perdue parmi les dunes dont elle entend se débarrasser à l'automne. Trop de soucis. Trop de frais. Quelques souvenirs encombrants, peut-être, aussi. À défaut de la solitude espérée, Hélène découvre sa maison squattée par un photographe-motard,



retrouve « l'entre-soi pénible des villages » où tout est sujet aux comérages. À l'improbable duo s'agrègent bientôt une filleule tourmentée, un séduisant voisin et quelques autochtones dont la rencontre entraîne Hélène sur des



chemins, topographiques et intimes, inexplorés. Alors qu'une tempête centennale approche, les fantômes d'un passé trop longtemps enfoui émergent des paysages ensablés, aimantés par la villa des dunes, dont la vente semble dépendre de la mue de sa propriétaire.

Roman d'une métamorphose, *La Nuit atlantique* conjugue la légèreté au vague à l'âme dans un décor de fin de saison où la nature, après avoir été façonnée par l'homme, semble prête à reprendre ses droits. Comme un château de sable, l'existence de son héroïne se désagrège avant de se relever à l'aide des mains tendues, et de l'amour qu'elle n'attendait plus.

Laëtitia Favro

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR...

Léa Simone Allegria

1 De son expérience amère dans le mannequinat, Léa Simone Allegria avait tiré *Loin du corps*, un premier livre sans concession sur le milieu de la mode. Avec son second roman, cette ancienne étudiante de l'École du Louvre revient à ses premières amours et nous offre une plongée vertigineuse dans le monde opaque des marchés d'art. Deux ouvrages très différents, mais une même quête littéraire : sonder notre rapport paradoxal au beau, à la fois question existentielle de notre condition d'homme et valeur superficielle par excellence de nos sociétés.

2 Son héros, Paul Vivienne, est une figure de Drouot, un vieux commissaire-priseur dandy, séduisant et cynique. Il a tout

vendu, a dispersé des palais entiers.

Pourtant, aujourd'hui, à l'heure des réseaux sociaux et du tout numérique, il fait figure de dinosaure déchu. Mais lorsqu'il découvre dans la chapelle d'un château italien une merveilleuse madone de la Renaissance, peu lui importent les doutes

sur ses origines et sa réelle nature, il y voit une occasion inespérée de faire un baroud d'honneur tonitruant.

3 Avec une écriture ciselée, une grande culture, et un humour sarcastique détonant, Léa Simone Allegria redonne vie à une littérature qu'on pensait oubliée. Ces grands romans trépidants sur l'art, dont Maurice Rheims avait fait sa spécialité. Si *Loin du corps* signalait l'éclosion d'une jeune plume prometteuse, *Le Grand Art* est la confirmation d'un remarquable talent littéraire. Adjugé, vendu !

Léonard Desbrières

★★★★☆

LE GRAND ART PAR LÉA SIMONE ALLEGRIA, 352 P., FLAMMARION, 20€



Les âmes en peine

★★★★☆ ÉVANGILE DES ÉGARÉS

PAR GEORGINA TACOU, 198 P., GALLIMARD/L'ARPEUR, 18€

Elle en est là. À vouloir se tuer. L'héroïne du nouveau livre de Georgina Tacou, *Évangile des égarés*, est une femme qui a été tour à tour botaniste ou documentaliste. Une grande rousse qui ne fait que trébucher depuis des mois. Elle n'a plus le cœur à danser seule la nuit, à déambuler dans la ville. Pour tenir et affronter la tempête, Flora se raccroche à un « manuel d'étiologie » d'une rare incandescence. À Mars du torturé Fritz Zorn, œuvre unique dont elle emporte dans ses bagages son exemplaire tout



corné quand elle est hospitalisée à Merveil-sur-Arc. Au « Refuge ». Un lieu de thérapie avec son parc, son kiosque, ses infirmiers, ses horaires, ses activités et ses patients. Comme Alexia, Judith, Karim, François et Vasco. Des êtres fragiles, blessés, avec leurs fêlures, leurs névroses.

Des « égarés » qui se raccrochent tous à quelque chose en attendant des jours meilleurs. Au milieu d'eux, Flora n'oublie pas son fils de 15 ans. Vladimir, lui aussi « au fond du seau », est du genre rebelle. À refuser le monde moderne. À aimer sa mère tout en ayant besoin de la faire « flipper ». Ce que Georgina Tacou saisit avec force et lumière.

Alexandre Fillon

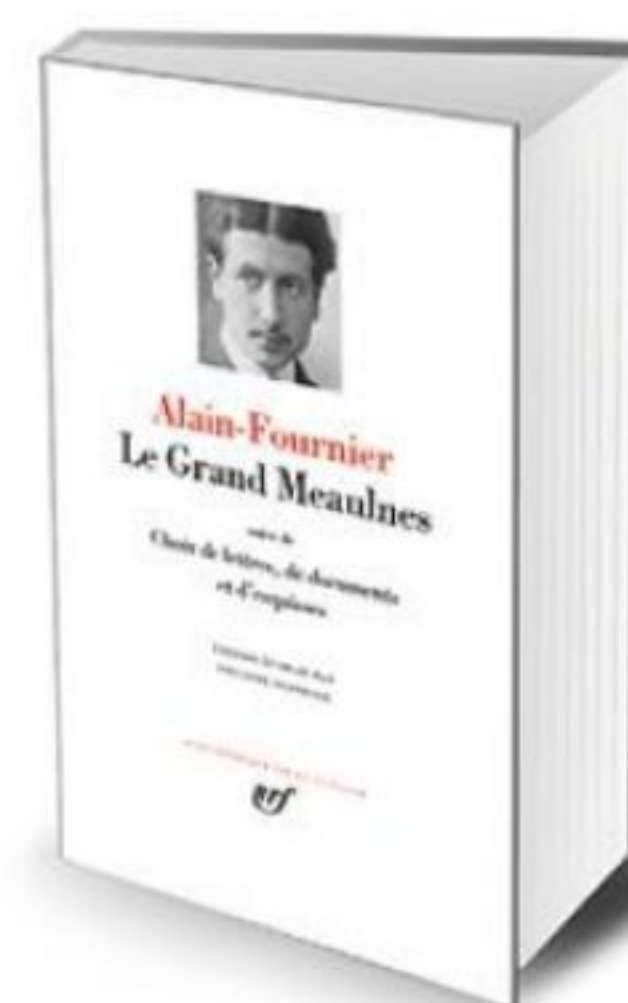
Alain-Fournier

LE GRAND MEAULNES

Que dire qui n'ait déjà été écrit sur « *le bréviaire de ceux qui veulent rêver debout* » (Jean Cocteau) ? Cette réédition du *Grand Meaulnes* dans la Pléiade, enrichie d'esquisses du roman et de nombreuses lettres (la plupart échangées avec Jacques Rivière), est l'occasion de relire avec un œil neuf le livre d'Alain-Fournier. Dans son éclairante préface à ce « roman-poème », Philippe Berthier nous apprend qu'en 1913, année de la parution du *Grand Meaulnes*, Alain-Fournier et son alter ego Rivière avaient assisté avec enthousiasme à la première scandaleuse du *Sacre du printemps* de Stravinsky au Théâtre des Champs-Élysées. Contrairement à l'image qu'il véhicule souvent,

Alain-Fournier n'était pas un jeune homme naïf et passéiste voyant la vie par un filtre sépia – il était au contraire passionné par l'avant-garde, et entendait lui aussi créer des formes inédites. Certes, le roman baigne dans une atmosphère éthérée, où la figure d'Yvonne de Galais, quasi mariale, est idéalisée. Mais, comme l'écrit Philippe Berthier, il ne faudrait pas faire de cette « *histoire sombre et sauvage* » une « *mièvre décalcomanie* ». Alain-Fournier lui-même voyait des similitudes entre la trame de son livre et celle des *Mémoires écrits dans un souterrain* de Dostoïevski... Tout cela pour dire qu'il y a bien des choses à redécouvrir dans cette mystérieuse tragédie à la « *douceur frileuse et crépusculaire* » (Julien Gracq).

Louis-Henri de La Rochefoucauld



LE LIVRE

LE GRAND MEAULNES.
SUIVI DE CHOIX DE LETTRES,
DE DOCUMENTS ET D'ESQUISSES
PAR ALAIN-FOURNIER,
640 P., 42 € (PRIX DE
LANCEMENT).
COPYRIGHT GALLIMARD.



Bio express

1886

Henri Alban Fournier naît dans le Cher. Il est collégien à Paris, puis lycéen à Brest et Bourges. En 1903, il entre en khâgne au lycée Lakanal à Sceaux, où il rencontre Jacques Rivière. Et, en 1905, il croise à la sortie du Grand Palais une certaine Yvonne...

1913

Sous le nom d'Alain-Fournier, il publie *Le Grand Meaulnes* en feuilleton, de juillet à novembre dans *La Nouvelle Revue française*. Le roman paraît juste après en volume chez Émile-Paul Frères. À ce jour, il s'est écoulé à plus de 4 millions d'exemplaires en livre de poche.

1914

Le 22 septembre, il meurt au front à 27 ans, dix-sept jours après son ami Péguy. Il recevra la croix de guerre et la Légion d'honneur posthume. En 1975 est fondée l'Association des amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier.

CHAPITRE I

Le pensionnaire

Il arriva chez nous un dimanche de novembre 189... Je continue à dire « chez nous », bien que la maison ne nous appartienne plus. Nous avons quitté le pays depuis bientôt quinze ans et nous n'y reviendrons certainement jamais.

Nous habitions les bâtiments du *Cours Supérieur* de Sainte-Agathe. Mon père, que j'appelais M. Seurel, comme les autres élèves, y dirigeait à la fois le Cours Supérieur, où l'on préparait le brevet d'instituteur, et le Cours Moyen. Ma mère faisait la petite classe.

Une longue maison rouge, avec cinq portes vitrées, sous des vignes vierges, à l'extrémité du bourg; une cour immense avec préaux et buanderie, qui ouvrait en avant sur le village par un grand portail; sur le côté nord, la route où donnait une petite grille et qui menait vers La Gare, à trois kilomètres; au sud et par-derrière, des champs, des jardins et des prés qui rejoignaient les faubourgs... tel est le plan sommaire de cette demeure où s'écoulèrent les jours les plus tourmentés et les plus chers de ma vie – demeure d'où partirent et où revinrent se briser, comme des vagues sur un rocher désert, nos aventures.

Le hasard des « changements », une décision d'inspecteur ou de préfet nous avaient conduits là. Vers la fin des vacances, il y a bien longtemps, une voiture de paysan, qui précédait notre ménage, nous avait déposés, ma mère et moi, devant la petite grille rouillée. Des gamins qui volaient des pêches dans le jardin s'étaient enfuis silencieusement par les trous de la haie... Ma mère, que nous appelions Millie, et qui était bien la ménagère la plus méthodique que j'aie jamais connue, était entrée aussitôt dans les pièces remplies de paille poussiéreuse, et tout de suite elle avait constaté avec désespoir, comme à chaque « déplacement », que nos meubles ne tiendraient jamais dans une maison si mal construite... Elle était sortie pour me confier sa détresse. Tout en me parlant, elle avait essuyé doucement avec son mouchoir ma figure d'enfant noircie par le voyage. Puis elle était rentrée faire le compte de toutes les ouvertures qu'il allait falloir condamner pour rendre le logement habitable... Quant à moi, coiffé d'un grand chapeau de paille à rubans, j'étais resté là, sur le gravier de cette cour étrangère, à attendre, à fureter petitement autour du puits et sous le hangar.

C'est ainsi, du moins, que j'imagine aujourd'hui notre arrivée. Car aussitôt que je veux retrouver le lointain souvenir de cette première soirée d'attente dans notre cour de Sainte-Agathe, déjà ce sont

d'autres attentes que je me rappelle; déjà, les deux mains appuyées aux barreaux du portail, je me vois épiant avec anxiété quelqu'un qui va descendre la grand-rue. Et si j'essaie d'imaginer la première nuit que je dus passer dans ma mansarde, au milieu des greniers du premier étage, déjà ce sont d'autres nuits que je me rappelle; je ne suis plus seul dans cette chambre; une grande ombre inquiète et amie passe le long des murs et se promène. Tout ce paysage paisible – l'école, le champ du père Martin, avec ses trois noyers, le jardin dès quatre heures envahi chaque jour par des femmes en visite – est à jamais, dans ma mémoire, agité, transformé par la présence de celui qui bouleversa toute notre adolescence et dont la fuite même ne nous a pas laissé de repos.

Nous étions pourtant depuis dix ans dans ce pays lorsque Meaulnes arriva.

J'avais quinze ans. C'était un froid dimanche de novembre, le premier jour d'automne qui fit songer à l'hiver. Toute la journée, Millie avait attendu une voiture de La Gare qui devait lui apporter un chapeau pour la mauvaise saison. Le matin, elle avait manqué la messe; et jusqu'au sermon, assis dans le chœur

avec les autres enfants, j'avais regardé anxieusement du côté des cloches, pour la voir entrer avec son chapeau neuf.

Après midi, je dus partir seul à vêpres.

— D'ailleurs, me dit-elle, pour me consoler, en brossant de sa main mon costume d'enfant, même s'il était arrivé, ce chapeau, il aurait bien fallu, sans doute, que je passe mon dimanche à le refaire.

Souvent nos dimanches d'hiver se passaient ainsi. Dès le matin, mon père s'en allait au loin, sur le bord de quelque étang couvert de brume, pêcher le brochet dans une barque; et ma mère, retirée jusqu'à la nuit dans sa chambre obscure, rafistolait d'humbles toilettes. Elle s'enfermait ainsi de crainte qu'une dame de ses amies, aussi pauvre qu'elle mais aussi fière, vînt la surprendre. Et moi, les vêpres finies, j'attendais, en lisant dans la froide salle à manger, qu'elle ouvrît la porte pour me montrer comment ça lui allait.

Ce dimanche-là, quelque animation devant l'église me retint dehors après vêpres. Un baptême, sous le porche, avait attroupé des gamins. Sur la place, plusieurs hommes du bourg avaient revêtu leurs vareuses de pompiers; et, les faisceaux formés, transis et battant la semelle, ils écoutaient Boujardon, le brigadier, s'embrouiller dans la théorie...

Le carillon du baptême s'arrêta soudain, comme une sonnerie de fête qui se serait trompée de jour et d'endroit; Boujardon et ses hommes, l'arme en bandoulière, emmenèrent la pompe au petit trot;

**Cette demeure
où s'écoulèrent
les jours les plus
tourmentés
et les plus chers
de ma vie**

et je les vis disparaître au premier tournant, suivis de quatre gamins silencieux, écrasant de leurs grosses semelles les brindilles de la route givrée où je n'osais pas les suivre.

Dans le bourg, il n'y eut plus alors de vivant que le café Daniel, où j'entendais sourdement monter puis s'apaiser les discussions des buveurs. Et, frôlant le mur bas de la grande cour qui isolait notre maison du village, j'arrivai, un peu anxieux de mon retard, à la petite grille.

Elle était entrouverte et je vis aussitôt qu'il se passait quelque chose d'insolite.

En effet, à la porte de la salle à manger – la plus rapprochée des cinq portes vitrées qui donnaient sur la cour –, une femme aux cheveux gris, penchée, cherchait à voir au travers des rideaux. Elle était petite, coiffée d'une capote de velours noir à l'ancienne mode. Elle avait un visage maigre et fin, mais ravagé par l'inquiétude ; et je ne sais quelle appréhension, à sa vue, m'arrêta sur la première marche, devant la grille.

— Où est-il passé ? mon Dieu ! disait-elle à mi-voix. Il était avec moi tout à l'heure. Il a déjà fait le tour de la maison. Il s'est peut-être sauvé...

Et, entre chaque phrase, elle frappait au carreau trois petits coups à peine perceptibles.

Personne ne venait ouvrir à la visiteuse inconnue. Millie, sans doute, avait reçu le chapeau de La Gare, et sans rien entendre, au fond de la chambre rouge, devant un lit semé de vieux rubans et de plumes défri-sées, elle cousait, décousait, rebâtissait sa médiocre coiffure... En effet, lorsque j'eus pénétré dans la salle à manger, immédiatement suivi de la visiteuse, ma mère apparut tenant à deux mains sur sa tête des fils de laiton, des rubans et des plumes, qui n'étaient pas encore parfaitement équilibrés... Elle me sourit, de ses yeux bleus fatigués d'avoir travaillé à la chute du jour, et s'écria :

— Regarde ! Je t'attendais pour te montrer...

Mais, apercevant cette femme assise dans le grand fauteuil, au fond de la salle, elle s'arrêta, déconcertée. Bien vite, elle enleva sa coiffure, et, durant toute la scène qui suivit, elle la tint contre sa poitrine, renversée comme un nid dans son bras droit replié.

La femme à la capote, qui gardait, entre ses genoux, un parapluie et un sac de cuir, avait commencé de s'expliquer, en balançant légèrement la tête et en faisant claquer sa langue comme une femme en visite. Elle avait repris tout son aplomb. Elle eut même, dès qu'elle parla de son fils, un air supérieur et mystérieux qui nous intrigua.

Ils étaient venus tous les deux, en voiture, de La Ferté-d'Angillon, à quatorze kilomètres de Sainte-Agathe. Veuve – et fort riche, à ce qu'elle nous fit comprendre –, elle avait perdu le cadet de ses deux enfants, Antoine, qui était mort un soir au retour de l'école, pour s'être

baigné avec son frère dans un étang malsain. Elle avait décidé de mettre l'aîné, Augustin, en pension chez nous pour qu'il pût suivre le Cours Supérieur.

Et aussitôt elle fit l'éloge de ce pensionnaire qu'elle nous amenait. Je ne reconnaissais plus la femme aux cheveux gris, que j'avais vue courbée devant la porte, une minute auparavant, avec cet air suppliant et hagard de poule qui aurait perdu l'oiseau sauvage de sa couvée.

Quelqu'un a soufflé la bougie qui éclairait pour moi le doux visage maternel penché sur le repas du soir

Ce qu'elle contait de son fils avec admiration était fort surprenant : il aimait à lui faire plaisir, et parfois il suivait le bord de la rivière, jambes nues, pendant des kilomètres, pour lui rapporter des œufs de poules d'eau, de canards sauvages, perdus dans les ajoncs... Il tendait aussi des nasses... L'autre nuit, il avait découvert dans le bois une faisane prise au collet...

Moi qui n'osais plus rentrer à la maison quand j'avais un accroc à ma blouse, je regardais Millie avec étonnement.

Mais ma mère n'écoutait plus. Elle fit même signe à la dame de se taire ; et, déposant avec précaution son « nid » sur la table, elle se leva silencieusement comme pour aller surprendre quelqu'un...

Au-dessus de nous, en effet, dans un réduit où s'entassaient les pièces d'artifice noircies du dernier Quatorze Juillet, un pas inconnu, assuré, allait et venait, ébranlant le plafond, traversait les immenses greniers ténébreux du premier étage, et se perdait enfin vers les chambres d'adjoints abandonnées où l'on mettait sécher le tilleul et mûrir les pommes.

— Déjà, tout à l'heure, j'avais entendu ce bruit dans les chambres du bas, dit Millie à mi-voix, et je croyais que c'était toi, François, qui étais rentré...

Personne ne répondit. Nous étions debout tous les trois, le cœur battant, lorsque la porte des greniers qui donnait sur l'escalier de la cuisine s'ouvrit ; quelqu'un descendit les marches, traversa la cuisine, et se présenta dans l'entrée obscure de la salle à manger.

— C'est toi, Augustin ? dit la dame.

C'était un grand garçon de dix-sept ans environ. Je ne vis d'abord de lui, dans la nuit tombante, que son chapeau de feutre paysan coiffé en arrière et sa blouse noire sanglée d'une ceinture comme en portent les écoliers. Je pus distinguer aussi qu'il souriait...

Il m'aperçut, et, avant que personne eût pu lui demander aucune explication :

— Viens-tu dans la cour ? dit-il.

J'hésitai une seconde. Puis, comme Millie ne me retenait pas, je pris ma casquette et j'allai vers lui. Nous sortîmes par la porte de la cuisine et nous allâmes au préau, que l'obscurité envahissait déjà. À la lueur de la fin du jour, je regardais, en marchant, sa face anguleuse au nez droit, à la lèvre duvetée.

— Tiens, dit-il, j'ai trouvé ça dans ton grenier. Tu n'y avais donc jamais regardé ?

Il tenait à la main une petite roue en bois noirci ; un cordon de fusées déchiquetées courait tout autour ; ç'avait dû être le soleil ou la lune au feu d'artifice du Quatorze Juillet.

— Il y en a deux qui ne sont pas parties : nous allons toujours les allumer, dit-il d'un ton tranquille et de l'air de quelqu'un qui espère bien trouver mieux par la suite.

Il jeta son chapeau par terre et je vis qu'il avait les cheveux complètement ras comme un paysan. Il me montra les deux fusées avec leurs bouts de mèche en papier que la flamme avait coupés, noircis, puis abandonnés. Il planta dans le sable le moyeu de la roue, tira de sa poche – à mon grand étonnement, car cela nous était formellement interdit – une boîte d'allumettes. Se baissant avec précaution, il mit le feu à la mèche. Puis, me prenant par la main, il m'entraîna vivement en arrière.

Un instant après, ma mère qui sortait sur le pas de la porte, avec la mère de Meaulnes, après avoir débattu et fixé le prix de pension, vit jaillir sous le préau, avec un bruit de soufflet, deux gerbes d'étoiles rouges et blanches ; et elle put m'apercevoir, l'espace d'une seconde, dressé dans la lueur magique, tenant par la main le grand gars nouveau venu et ne bronchant pas...

Cette fois encore, elle n'osa rien dire.

Et le soir, au dîner, il y eut, à la table de famille, un compagnon silencieux, qui mangeait, la tête basse, sans se soucier de nos trois regards fixés sur lui.

CHAPITRE II

Après quatre heures

Je n'avais guère été, jusqu'alors, courir dans les rues avec les gamins du bourg. Une coxalgie, dont j'ai souffert jusque vers cette année 189..., m'avait rendu craintif et malheureux. Je me vois encore poursuivant les écoliers alertes dans les ruelles qui entouraient la maison, en sautillant misérablement sur une jambe...

Aussi ne me laissait-on guère sortir. Et je me rappelle que Millie, qui était très fière de moi, me ramena

plus d'une fois à la maison, avec force taloches, pour m'avoir ainsi rencontré, sautant à cloche-pied, avec les garnements du village.

L'arrivée d'Augustin Meaulnes, qui coïncida avec ma guérison, fut le commencement d'une vie nouvelle.

Avant sa venue, lorsque le cours était fini, à quatre heures, une longue soirée de solitude commençait pour moi. Mon père transportait le feu du poêle de la classe dans la cheminée de notre salle à manger ; et peu à peu les derniers gamins attardés abandonnaient l'école refroidie où roulaient des tourbillons de fumée. Il y avait encore quelques jeux, des galopades dans la cour ; puis la nuit venait ; les deux élèves qui avaient balayé la classe cherchaient sous le hangar leurs capuchons et leurs pèlerines, et ils partaient bien vite, leur panier au bras, en laissant le grand portail ouvert...

Alors, tant qu'il y avait une lueur de jour, je restais au fond de la mairie, enfermé dans le cabinet des archives plein de mouches mortes, d'affiches battant au vent, et je lisais assis sur une vieille bascule, auprès d'une fenêtre qui donnait sur le jardin.

Lorsqu'il faisait noir, que les chiens de la ferme voisine commençaient à hurler et que le carreau de notre petite cuisine s'illuminait, je rentrais enfin. Ma mère avait commencé de préparer le repas. Je montais trois marches de l'escalier du grenier ; je m'asseyais sans rien dire et, la tête appuyée aux barreaux froids de la rampe, je la regardais allumer son feu dans l'étroite cuisine où vacillait la flamme d'une bougie.

Mais quelqu'un est venu qui m'a enlevé à tous ces plaisirs d'enfant paisible. Quelqu'un a soufflé la bougie qui éclairait pour moi le doux visage maternel penché sur le repas du soir. Quelqu'un a éteint la lampe autour de laquelle nous étions une famille heureuse, à la nuit, lorsque mon père avait accroché les volets de bois aux portes vitrées. Et celui-là, ce fut Augustin Meaulnes, que les autres élèves appelèrent bientôt le grand Meaulnes.

Dès qu'il fut pensionnaire chez nous, c'est-à-dire dès les premiers jours de décembre, l'école cessa d'être désertée le soir, après quatre heures. Malgré le froid de la porte battante, les cris des balayeurs et leurs seaux d'eau, il y avait toujours, après le cours, dans la classe, une vingtaine de grands élèves, tant de la campagne que du bourg, serrés autour de Meaulnes. Et c'étaient de longues discussions, des disputes interminables, au milieu desquelles je me glissais avec inquiétude et plaisir.

Meaulnes ne disait rien ; mais c'était pour lui qu'à chaque instant l'un des plus bavards s'avancait au milieu du groupe, et, prenant à témoin tour à tour chacun de ses compagnons, qui l'approuvaient bruyamment, racontait quelque longue histoire de maraude, que tous les autres suivaient, le bec ouvert, en riant silencieusement.

J'me présente, je m'appelle Henry



Dans un recueil inédit, **Henry James**, grand amateur de voyages et maître américain de la nouvelle et du roman, nous conte l'Italie et l'Angleterre, deux pays chers à son cœur, avant de retrouver sa terre natale après vingt ans d'absence.

par notre voyageur débarquant dans « un pays de traditions » après sa traversée de l'Atlantique. Avant qu'il ne gagne Londres, la capitale de l'Empire, avec ses malles. Se posant d'abord dans un hôtel de Trafalgar Square équipé d'un vaste lit à baldaquin, puis dans un meublé en plein cœur de Piccadilly. La ville immense lui paraît être une nation en soi faisant tout avec excès. Le touriste sentimental ne s'arrête pas à Londres et se régale aussi d'Oxford, de Chester, du Devonshire ou du Warwickshire. Le « cœur et le centre du monde anglais ; l'Angleterre du milieu, l'Angleterre sans mélange ». Celle des romans de Jane Austen, George Eliot et d'Anthony Trollope, qu'il connaît sur le bout des doigts.

écrit-il, « presque tous les plaisirs y sont simples ». Lui n'a pas l'ambition d'éclairer le lecteur sur un lieu qui a inspiré tant de prosateurs et de poètes, il ne prétend « qu'à donner un coup de fouet à sa mémoire » en louant la beauté et l'originalité de la cité des Doges. En se montrant curieux de son histoire et de ses couleurs, de son silence et de ses rumeurs. Observateur généreux qui fait escale dans « la charmante Pise » et « la grande Sienne », James voit en Turin une « cité d'arcades, de stuc rose et jaune », en Gênes « la plus tortueuse et la plus incohérente des cités ». La villa Médicis étant peut-être « l'endroit le plus enchanteur de Rome », comme la fresque de Léonard de Vinci illumine Milan.

Et puis, enfin, il y a le retour aux États-Unis après de longues années. L'arrivée du paquebot à Hoboken, sous la lumière d'une journée de septembre. Les rives du Jersey, l'Hudson brumeux et l'Arcadie de Nouvelle-Angleterre. Son cher Boston qui a tant changé, le vieux Sud et la Floride. « Aucune impression n'assaille aussi promptement le visiteur arrivant aux États-Unis que celle de la prépondérance écrasante, partout où il se tourne et se retourne, du visage impérieux de l'« homme d'affaires », passant par toutes les intensités de ses diverses possibilités, de ses extraordinaires réalités », note-t-il au détour d'une page. En temps de confinement et de voyages en chambre, Henry James est un compagnon absolument hors pair.

Alexandre Fillon

★★★★☆

VOYAGES D'UNE VIE PAR HENRY JAMES, TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JEAN PAVANS, 992 P., ROBERT LAFFONT/BOUQUINS, 32 €

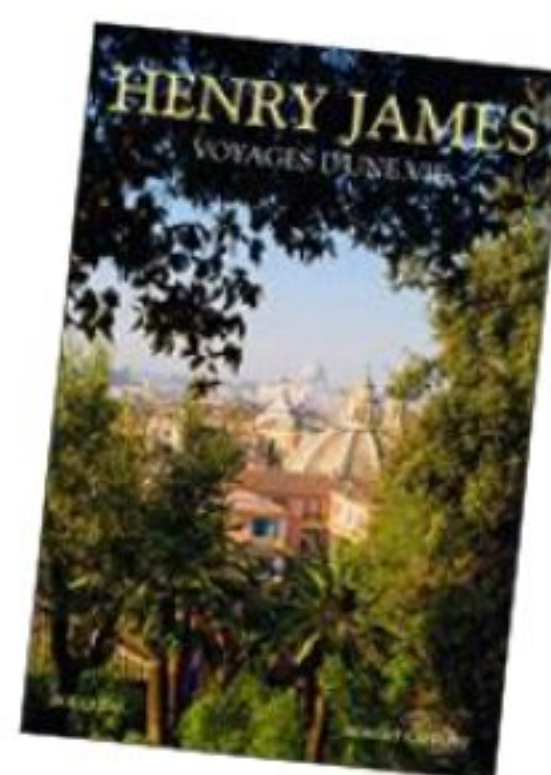
Henry James était cosmopolite au possible. Né à New York et mort à Londres, sept mois jour pour jour après avoir obtenu la nationalité anglaise, l'auteur de *Ce que savait Maisie* excellait dans tous les domaines. Nouvelliste et romancier exemplaire, James était également un essayiste de premier plan. La collection « Bouquins » a eu la bonne idée de réunir, sous le titre *Voyages d'une vie*, trois volumes de ses textes pour la presse : *Heures anglaises* (1905), *Heures italiennes* (1909) et *La Scène américaine* (1907).

Il est touchant de partager les premières émotions ressenties, à Liverpool,

« Un coup de fouet » à la mémoire

Henry James a l'œil d'un sociologue autant que celui d'un promeneur. Il s'intéresse de près aux particularités anglaises, analyse aussi la traditionnelle semaine de Pâques ou le jour du Derby. L'occasion de s'offrir un trajet pour Epsom et son champ de courses, juché sur une diligence à quatre chevaux, avec son passage dans la zone « éminemment faubourienne » de Clapham. N'allez pas croire que tout l'épate puisqu'il est d'abord déçu par l'île de Wight, puis plus franchement encore par Portsmouth !

En Italie, l'esthète qui lit John Ruskin et le président de Brosses garde le même entrain, la même curiosité, la même vivacité de plume. À Venise, « notre ville »,



HENRY JAMES EN 3 DATES

1848

Henry James naît à New York. Il reçoit une éducation éclectique entre lectures et voyages, grâce à son père, intellectuel des plus en vue.

1878

Après plusieurs périple entre l'Europe et l'Amérique, il s'installe à Londres où il écrit ses plus grandes œuvres, dont *Portrait de femme*.

1915

Un avant sa mort, il demande la nationalité anglaise, qu'il obtient, pour protester contre la neutralité américaine au début de la guerre.

Les paradis artificiels

T.C. Boyle, le plus rock des écrivains américains, nous embarque pour une traversée des années 1960, hallucinante et hallucinée, sur les traces de Timothy Leary, gourou du LSD. Attention, prêt, planez !

★★★★★

VOIR LA LUMIÈRE (OUTSIDE LOOKING IN)

PAR T.C. BOYLE,

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)

PAR BERNARD TURLE,

496 P., GRASSET, 24 €



« Où est-il passé, le chatoie-ment visionnaire ? Où sont-ils, la splendeur et le rêve ? »

Les vers du poète William Wordsworth en épigraphe de *Voir la lumière* résument à eux seuls l'entreprise littéraire de T.C. Boyle. Depuis *Water Music*, premier roman culte paru il y a tout juste quarante ans, il s'est imposé comme l'un des plus grands écrivains américains de notre temps, mais surtout comme l'un des plus acides. En dressant le portrait de certaines figures de la marge, l'écrivain reconstitue l'histoire de son pays par ses à-côtés et ses dérives et, livre après livre, passe l'Amérique à la paille de fer. Après l'intrigant docteur Kellogg, inventeur des corn flakes, après le fantasque sexologue Alfred Kinsey, après l'architecte marginal Frank Lloyd Wright, T.C. Boyle remonte aujourd'hui la piste de Timothy Leary, l'universitaire gourou de Harvard, qui contribua à populariser le LSD aux États-Unis.

De la découverte de cette molécule dans un laboratoire suisse en 1943 – que le romancier raconte dans une introduction digne des meilleures séries B – jusqu'à son inscription au tableau des drogues toxiques interdites en 1967, il aura fallu près d'un quart de siècle pour que le fantasme s'épuise et que les consciences s'éveillent sur la vraie nature de ce puissant psychotrope. Ce sont ces vingt-cinq années d'insouciance que T.C. Boyle dépeint dans son nouveau roman, une période où le

LSD était considéré comme un médicament susceptible de guérir les maux de l'âme et d'élever la conscience de l'humanité.

Illusions perdues

Fitz, élève de Timothy Leary et protagoniste de cette histoire, va peu à peu rejoindre la garde rapprochée du gourou et participer, avec son épouse Joanie, aux premiers « sacrements » de la secte. Des couloirs de Harvard aux murs épais du manoir de Millbrook, l'expérience scientifique devient mode de vie communautaire. Au gré des trips et des orgies baroques, les portes de la perception s'ouvrent à nos deux personnages, mais la lumière tant attendue ne viendra jamais. Bien au contraire, le LSD répand peu à peu son poison et la vie du couple vole en éclats.

Fresque mélancolique, hypnotique et corrosive, *Voir la lumière* est le roman fascinant du LSD et du psychédélisme, mais c'est surtout le tableau de l'Amérique des années 1960, une Amérique balbutiante et confuse où les rêves de liberté se fracassent contre la douloureuse réalité politique et sociale. Pris en étau entre les utopies mystiques de la Beat Generation et les excès du « flower power » hippie, Timothy Leary et ses adeptes sont les prisonniers tragiques de leurs illusions. En racontant leur histoire avec une poésie rock inimitable et un humour sarcastique jubilatoire, T.C. Boyle confirme qu'il est le grand romancier des idéaux brisés de l'Amérique.

Léonard Desbrières

ET AUSSI

★★★★★

HOT MAROC PAR YASSIN ADNAN, 464 P., ACTES SUD/SINDBAD, 24 €

Hot Maroc a pour cadre la grouillante ville de Marrakech, mais dans une période de bascule, celle de la fin du roi Hassan II et des premières décisions de Mohammed VI, il y a vingt ans. Le roman débute comme une farce, avec son antihéros, Rahhal Laaouina, que tous raillent. Cet aigri met à profit les balbutiements d'Internet pour, derrière son écran, surveiller voire dénoncer... La fresque sociale devient alors satire. Grinçant et réjouissant.



Hubert Artus

★★★★★

LES OPTIMISTES PAR REBECCA MAKKAI, 560 P., LES ESCALES, 22,90 €

En 1985, dans le quartier gay de Chicago, Yale Tishman et sa bande d'amis vivent une vie libre et foisonnante. Mais l'irruption dramatique du sida fait basculer leur monde. Rebecca Makkai raconte avec un réalisme bouleversant le déni puis la panique qui s'emparent des malades et de l'opinion face à un fléau dont on ne sait rien. Touchés de plein fouet, ghettoïsés et méprisés, ses personnages se battent pour garder espoir. Finaliste du Pulitzer, *Les Optimistes* est le grand roman de la génération sacrifiée du sida.



L.D

★★★★★

CROC FENDU PAR TANIA TAGAQ, 208 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 20 €

Premier roman de Tanya Tagaq, artiste et chanteuse de gorge (en solo ou avec Björk), *Croc fendu* s'ancre dans les étendues arctiques du Nunavut, terre natale de l'auteure dans le Grand Nord canadien. De sa « vieille ville où s'ennuient mille deux cents âmes », la narratrice raconte ses années de mutation : enfance, adolescence, et maternité. Des chapitres très courts nous décrivent surtout une jeunesse punk. Le livre vaut pour sa langue qui célèbre les éléments, les décors, les esprits. Tout fait corps, ici, et devient verbe.



H.A.

ET AUSSI

★★★★★ LE GOÛT DU ROUGE À LÈVRES

DE MA MÈRE PAR GABRIELLE MASSAT,

480 P., LE MASQUE, 20 €



Dans un prologue noir et sublime, Cyrus raconte ce jour où il découvrit sa mère. Morte. De vingt-huit coups de couteau. C'était il y a dix ans. Depuis, « Cy » est devenu dealer à San Diego et... aveugle. Il lui faut

retrouver le meurtrier de sa mère, ancienne proxénète. Une enquête à rebours qui explore les bas-fonds, et permet également à Cy une introspection sur lui-même. Des scènes et dialogues qui vous décrochent le cœur, de l'humour noir et une quête sans angle ni temps morts.

H.A.

★★★★★ TERRES BRÛLÉES PAR ÉRIC

TODENNE, 320 P., VIVIANE HAMY, 19 €

Après *Un travail à finir* (2018), *Terres brûlées* nous remet en présence des lieutenants Andreani et Couturier, de la brigade



criminelle de Nancy. Un certain Rémi Fournier est mort dans l'incendie de son pavillon. Au village, personne ne parle... Le pavillon et l'homme, seul survivant de sa famille, incarnaient la mémoire sombre de la région.

Alternant l'enquête présente

et des retours dans le passé lors des deux guerres mondiales, le roman éclaire avec lyrisme et pédagogie une histoire de la Moselle où les frontières sont affaire de cadastre et de sang.

H.A.



★★★★★

PEPE CARVALHO. TOUT FOUT LE CAMP (CARVALHO. PROBLEMAS DE IDENTIDAD)

PAR CARLOS ZANÓN,

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR GEORGES TYRAS, 528 P., SEUIL, 22,90 €



Tel le phénix

Le détective barcelonais avait disparu avec son créateur, l'immense Manuel Vázquez Montalbán, mort en 2003. L'écrivain **Carlos Zanón** lui redonne vie le temps d'un livre.

Montalbán l'ont choisi pour redonner vie à Carvalho, le temps d'un ouvrage. Paru l'an dernier en Espagne, *Pepe Carvalho. Tout fout le camp* s'inscrit dans la lignée des fictions de Zanón.

Nous voici à l'automne 2017, dans la capitale catalane secouée par le référendum sur l'indépendance. Pepe Carvalho se voit confier deux affaires. Celle du double assassinat d'une fillette et de sa grand-mère d'une part, et celle d'un proxénète devenu tueur de prostituées, d'autre part. Comme chez Montalbán, ces intrigues sont prétexte aux déambulations du bonhomme dans une ville et une époque qu'il cherche à capter. Il narre ses pérégrinations tout en laissant souvent la parole à ceux qu'il croise. Les voix sublimes et tragiques de prostituées rivalisent avec celles des manifestants qui, comme notre héros, ne savent trop où ils vont. Sous la plume de son second père, notre homme en appelle régulièrement à « l'Écrivain » – son créateur. Procédural et expérimental, poétique autant que politique, mélancolique sans être nostalgique : que l'on connaisse Carvalho ou qu'on le découvre, on y trouve son compte.

Hubert Artus

À fleur de réel

★★★★★

PERSONNE PAR ANTOINE ÉMAZ,

PRÉFACE DE LUC DEGROOTE, 64 P., UNES, 16 €

Il y a chez lui une froideur ardente, un détachement lucide, une façon à la fois généreuse et tragique de persévérer au plus près de l'ombre et du silence. « *Un poème, c'est toujours de la langue sur une émotion qui rend muet* », résume-t-il dans ses carnets. Tout l'art poétique d'Antoine Émaz se loge dans ce paradoxe. Dans la pesée des mots et des blancs – résister dans l'inévitable voile de langage qui recouvre les choses, et, intransigeant et toujours humble, se maintenir au

frôlement rugueux de ce qui est. Refuser le « je » lyrique (« *et tous à l'intérieur d'aboyer/ moi moi moi/bêtes dans leur peur d'être/oubliés* ») et lui préférer la neutralité impersonnelle d'un « on » pudique et poreux où « *rien n'appartient* ». Polir aussi le relief sonore, par des contractions du dedans et du dehors, aiguïser ce « *paysage de poche* » que devient la page.

Composés pour la plupart à la fin de la vie d'Émaz, les textes réunis dans *Personne** racontent une plage, un lin-céul, les frémissements d'un acacia. Brefs et syncopés, ils résultent d'un infatigable travail de décapage d'où la langue, devenue énergie corporelle, ressort



resserrée et élimée, comme électriée. « *Il y a les vagues/et ce qui reste là/le ciel le sable/ce qui bouge n'avance pas/plutôt tremble ou tourne/vibre vaste remue/pour au bout rester là aussi/on est seul à passer/vraiment/seul à traverser/couper dans l'espace/sauf peut-être le vent.* » Avec le soupçon et

l'incertitude de soi comme outils de précision, le poète minimaliste avance courageusement, à portée du vide, taillant d'intenses bribes de presque-rien dans lesquelles tant s'éclaire.

Estelle Lenartowicz

* À noter aussi la réédition en poche de *Caisse claire. Poèmes 1990-1997*, anthologie établie par François-Marie Deyrolle (Points).



★★★★★

LA FIN DES ÉTIAGES PAR GAUTHIER GUILLEMIN, 304 P., ALBIN MICHEL/IMAGINAIRE, 18,90 €

Dans son premier roman, Gauthier Guillemin nous ouvrait les portes du Dômaine. Le Voyageur, un exilé volontaire ayant fui la Cité des hommes et leur civilisation en déliquescence, était alors notre guide. Son exploration des lieux, à la rencontre des peuples mythiques perdus dans une nature inflexible régnant en majesté sur tous les territoires, était une ode à l'émerveillement et à la contemplation, une quête vers un ailleurs rêvé – « entre

Poétique des mythes

Gauthier Guillemin nous entraîne plus au cœur de son imaginaire dans cette suite de *Rivages*, davantage rythmée et moins contemplative, mais toujours portée par un style poétique et enchanteur, qui nous avait tant séduits.



mythe et réalité, dans une forêt d'arbres et de mots », selon l'auteur, lors d'un entretien en octobre dernier. Pressé par des lecteurs curieux d'en savoir plus sur les Fomoires, les Ondins, le pouvoir du Voyageur capable de se transporter d'arbre en arbre, l'auteur n'a pas attendu très longtemps pour leur offrir une suite.

La Fin des étiages nous en apprend ainsi davantage sur les différents peuples réfugiés dans le Dômaine, leur histoire commune et leurs aspirations, leurs rivalités et les légendes qui cimentent leur communauté. Si les Fomoires apparaissent conquérants et sanguinaires, avec leurs guerriers tatoués et leur mage maléfique, ils semblent avoir compris que combattre les Ondins n'a plus lieu d'être et qu'ils doivent s'unir à eux pour prétendre mener à bien leur quête commune : retrouver les rivages des océans disparus, ceux de leurs terres ancestrales. Leurs ennemis sont désormais les Nardenyllais, qui se présentent comme des maîtres du savoir, vivant non loin de l'embouchure du fleuve les séparant sans doute de la mer mythique dont personne ne sait s'il elle existe vraiment, mais que tous veulent atteindre. Sous couvert d'érudition, ils étendent toujours un peu plus leur emprise, influençant les

politiques de leurs voisins. Et, pour faire fonctionner leur machine infernale, un monstre d'acier construit pour fendre la forêt qui les sépare des rivages, ils n'ont pas hésité à réduire en esclavage les esprits de la nature.

Célébration de la nature

Si le premier opus prenait la forme du roman d'apprentissage et du voyage initiatique à travers le regard d'un seul personnage, le second change de ton avec le développement d'intrigues et plus d'actions, dont quelques scènes d'affrontements donnant une tonalité épique, mais n'omettant jamais de faire la part belle au style poétique.

Dans *La Fin des étiages*, comme dans *Rivages*, chaque chapitre est introduit par une citation d'auteurs, essentiellement des poètes. Ainsi Baudelaire, Mallarmé ou Segalen nous accompagnent-ils dans cette épopée bercée par les mythes et les rêves, portée par la plume éthérée et précise de Gauthier Guillemin. Cette célébration de la nature et de l'imaginaire sur fond de quête des origines est une véritable échappatoire au réel. Une invitation à l'enchanteur, qu'il serait bien difficile de ne pas accepter en ces temps déléteres... Meriem Djebli

Berçer les cœurs

★★★★★

VA OÙ LE VENT TE BERCE PAR SOPHIE TAL MEN, 304 P., ALBIN MICHEL, 18,90 €

Veuve et bientôt mère, Anna, une jeune chirurgienne, retourne dans son village natal près de Brest. Désespérée, elle met au monde Andréa, bébé en colère et braillard qui semble, avec la force de ses poumons, extérioriser la souffrance de naître sans père. Puis apparaît Gabriel, le berceur d'enfants, membre d'une association venant en aide aux

parents du service pédiatrique. Étreinte divine, mains miraculeuses. Cet ingénieur au physique de rugbyman apaise le petit... et offre un précieux repos à la jeune maman. Un lien particulier se noue alors entre Anna et Gabriel, le mystérieux berceur.

Dans son cinquième roman, Sophie Tal Men [voir page 24] livre le récit de deux âmes blessées se raccrochant l'une à l'autre pour se reconstruire. Elle dépeint avec un regard attendri des personnages authentiques et haut en



couleur qui l'accompagnent, depuis son premier livre, conférant à l'univers de *Va où le vent te berce* une énergie bienfaisante et chaleureuse. Le lecteur puise une leçon de vie, pleine d'humanité, et referme le livre le sourire aux

lèvres. À l'image des ouvrages d'Aurélien Valognes, l'écriture, directe, joue la carte de la simplicité, qui convient à cette histoire. En outre, chef de service en neurologie à l'hôpital de Lorient, Sophie Tal Men honore ici tous les bénévoles qui « apposent leurs couleurs – chacun à leur façon – sur les murs blancs de l'hôpital ». Marie Lechevalier

ET AUSSI



★★★★☆ **SAUF IMPRÉVU**
PAR LORENA CANOTTIERE,
216 P., ICI MÊME, 26 €
La bédéaste italienne Lorena Canottiere croise trois intrigues ayant en commun la solitude d'un être, étranger à son milieu : Catherine

Mansfield, hantée par le fantôme de son frère, un chercheur en révolte contre une société qui ne s'intéresse à la science que quand elle est utile, et une adolescente enfermée dans l'univers de son téléphone portable. L'écrivaine est encore celle qui s'en sort le moins mal, à l'image de Lorena Canottiere, qui nous livre un joli album profondément dépressif. P.O.



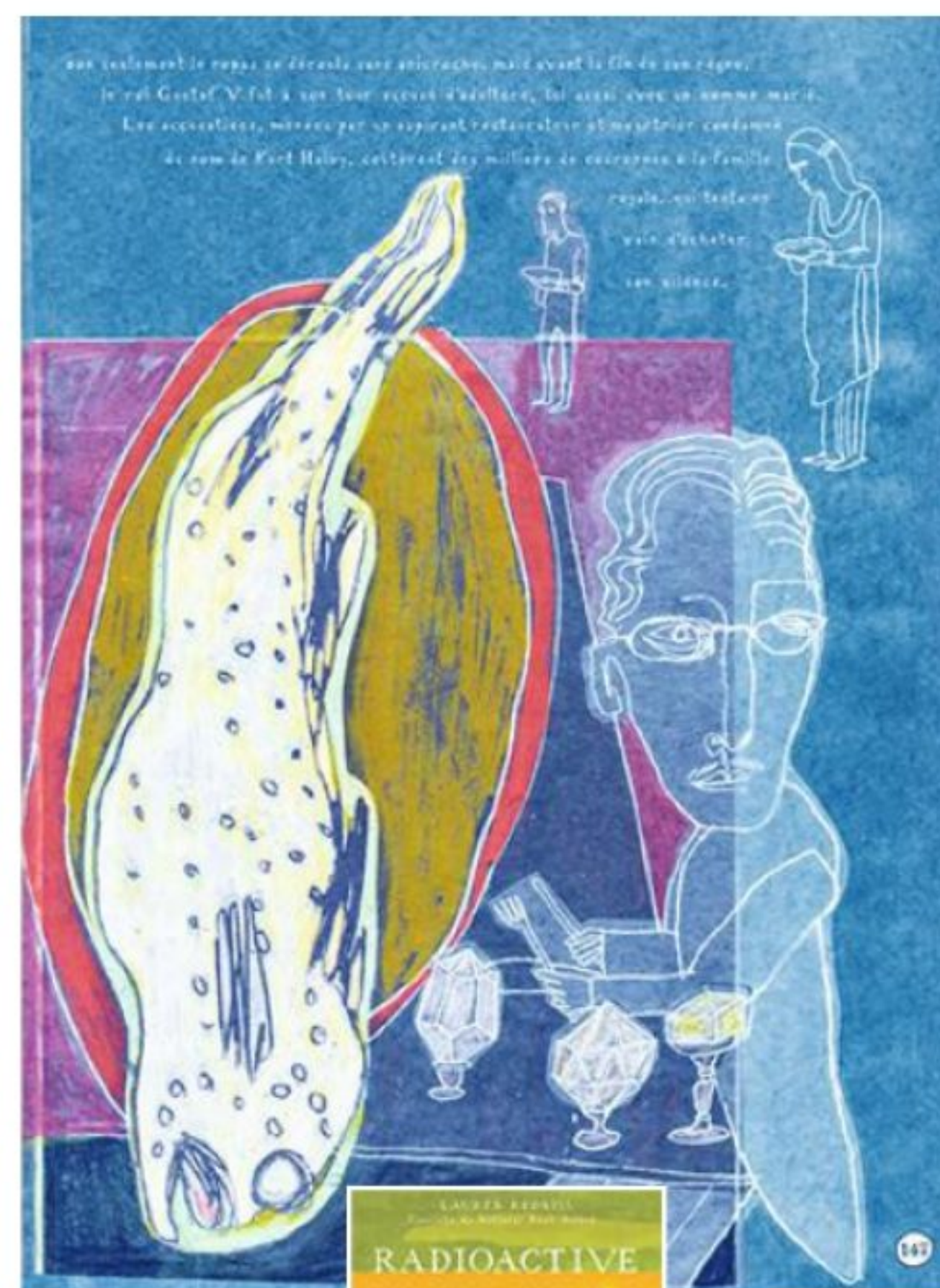
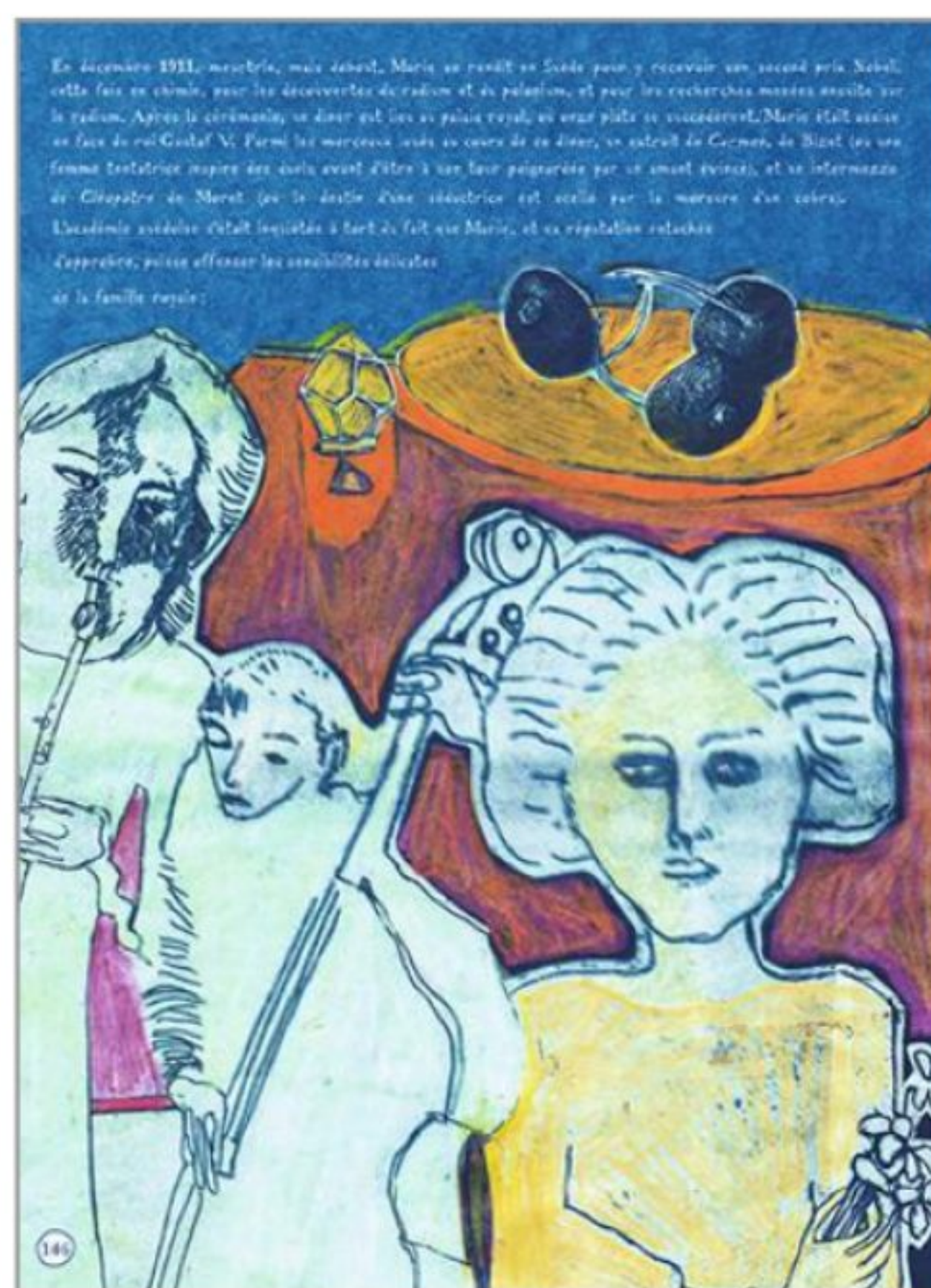
★★★★☆ **LA BOMBE**
PAR DIDIER ALCANTE ET
LAURENT-FRÉDÉRIC BOLLÉE
(SCÉNARIO), DENIS RODIER
(DESSIN), 472 P., GLÉNAT, 39 €
Les catastrophes épidémiques font oublier qu'au temps de la guerre

froide la hantise collective était « la Bombe ». Ici, les trois auteurs reconstituent en détail l'élaboration de l'arme nucléaire, jusqu'à son premier usage, sur le Japon, en 1945. La bonne idée est de le faire à partir du personnage le plus étonnant de cette histoire, le Hongrois Léo Szilard, inventeur de la « réaction en chaîne » et premier savant à manifester son effroi devant les conséquences – en chaîne, elles aussi. Mais si la peur de la Bombe avait épargné au monde une troisième guerre mondiale ?... Une fable tragique, tout à fait en harmonie avec notre époque. P.O.



★★★★☆ **SEULES À BERLIN**
PAR NICOLAS JUNCKER,
200 P., CASTERMAN, 25 €
Nicolas Juncker est l'un de nos meilleurs auteurs de « BD historique ». Il le prouve ici encore avec les destins parallèles – à peine

se croisent-ils, mais la rencontre est forte – de deux femmes dans le Berlin de 1945 et de la chute finale du III^e Reich : l'Allemande Ingrid, transformée en viande à violer par les vainqueurs, et la Soviétique Evgenyia, qui a bien du mal à sauvegarder une petite place à l'intelligence sensible dans le chaos général. Âpre et puissant. P.O.



Irradiation de science et d'amour

Finaliste du National Book Award, le remarquable roman graphique de **Lauren Redniss** rend un bel hommage à cette extraordinaire scientifique et grande amoureuse que fut Marie Curie.

★★★★★
RADIOACTIVE. MARIE ET PIERRE CURIE
(**RADIOACTIVE. MARIE & PIERRE CURIE. A TALE OF LOVE AND FALLOUT**)
PAR LAUREN REDNISS, TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS) PAR CARINE CHICHEAU,
208 P., FLEUVE ÉDITIONS, 24,90 €

Marie Curie est aujourd'hui l'une des figures féminines les plus admirées, au point qu'on finit par en oublier que, de son vivant, son statut de femme lui valut quelques avanies.

En sous-titrant son album « *L'histoire de deux forces invisibles : la radioactivité et l'amour* », Lauren Redniss, personnalité reconnue aux États-Unis dans le domaine de la non-fiction visuelle, résume bien sa démarche. La formule justifie aussi la manière dont elle transcrit en images et en texte le destin à la fois scientifique et amoureux de son héroïne : ici, par le mélange de superbes dessins colorés et de divers documents d'époque en noir et blanc ; là, par ce récit de vie entrecoupé de flashes sur des

épisodes plus récents, touchant à l'énergie nucléaire. À la lire, on est aisément convaincu que cette remarquable chercheuse fut aussi une grande amoureuse : ce n'est pas un hasard si elle le sera successivement de deux éminents savants, Pierre Curie puis Paul Langevin. Mais Langevin est un homme marié et c'est là que le drame se noue. En 1911, Marie est à l'apogée de ce qui est aussi une carrière : elle a été la première femme à recevoir un prix Nobel, et le premier Nobel à en cumuler deux (de physique avec Pierre, de chimie, cette année-là, seule). La Roche tarpéienne est proche du Capitole, et c'est à ce moment précis que le scandale éclate. Le couple de Marie et de Paul n'y résistera pas.

Comme on le sait, Pierre, Marie, leur fille Irène (autre Prix Nobel) mourront des maladies suscitées par leurs recherches, qui les transformaient en apprentis sorciers. Aucun romancier n'aurait osé imaginer ce type de destin. Dans *Radioactive*, Lauren Redniss réussit à en faire une œuvre singulière, très convaincante.

Pascal Ory

Dévorer les vivants

Usant de la métaphore du cannibalisme pour évoquer la relation mère-fille, **Aylin Manço** livre une fascinante chronique adolescente.

★★★★☆

OGRESSE PAR **AYLIN MANÇO**,
278 P., SARBACANE, 16 € (DÈS 13 ANS)

Que présagent cette fourchette et cette tache de sang illustrant la couverture du roman *Ogresse* ? « Hier soir, Maman m'a fait manger du cœur. » La première phrase donne immédiatement un ton singulier. Voilà quelques semaines que l'organe vital d'Hippolyte bat la chamade. Ses parents viennent de se séparer sans réellement le lui annoncer. Pour H, comme ses deux meilleurs amis la surnomment, il reste la vanne facile et les trajets dans le bus les yeux rivés sur des vidéos. Mais un soir, en rentrant, dans la pénombre d'un logis semblant vide, quelqu'un bondit sur H, la met à terre et la mord : l'assaillant n'est autre que sa propre mère !

Une curiosité littéraire à avaler

« Il manque un mot dans la langue française, un mot pour qualifier les événements qui sont impossibles mais qui surviennent quand même. » C'est exactement ce que se dit le lecteur ! S'il tente de se rassurer encore un peu,



c'en est terminé quand il se souvient que la vieille voisine a disparu... Le cœur de H a des raisons de s'emballer. Que fait sa mère, la nuit, enfermée dans la cave ?

La jeune auteure Aylin Manço s'empare du tabou du cannibalisme sous le prisme de la relation mère-fille. Sa force : le mélange des genres ! La romancière joue la partition de l'horreur en distillant des ingrédients terrifiants au milieu d'une chronique adolescente plus classique. La place de la nourriture y est obsessionnelle : la chair est tendre, les héros mastiquent et le lecteur tente d'avalier cette curiosité littéraire qu'il finit par apprécier. **Raphaële Botte**



Rire en noir et blanc

★★★★☆

KING ET KONG
PAR **ALEX COUSSEAU**,
96 P., ROUERQUE,
9,50 € (DÈS 8 ANS)

Ce roman commence comme une vidéo virale sur les réseaux sociaux. Imaginez deux bébés pandas, fourrure noir et blanc, regard doux et mimiques maladroites. King et Kong sont jumeaux et vivent dans une grotte, près d'un lac. Comme tous les ans, sans trop

en connaître la date, ils fêtent leur anniversaire. En offrant à Kong un sac de voyage, King n'imaginait pas bouleverser leur routine. Une nuit d'insomnie, Kong décide de partir. Pour la première fois, les deux pandas sont séparés. Et quand un téléphone portable fait irruption dans leur aventure, les non-sens de nos communications en deviennent risibles.

King et Kong est un délice de poésie et d'humour absurde. Alex Cousseau (*Les Trois Vies d'Antoine Anacharsis, Par la forêt/Par le lac...*) nous offre un bijou d'une tendre intelligence. **R.B.**

3 RAISONS QUI EXPLIQUENT LE SUCCÈS DE...

Sacrées sorcières de Pénélope Bagieu et Roald Dahl

1 Cette adaptation est le fruit du mariage réussi de deux talents. En 1983, l'un des maîtres de la littérature jeunesse, le Britannique Roald Dahl, publie *Sacrées sorcières*. On y retrouve son sens du subversif et son humour désopilant. Marquée par cette lecture de son enfance, Pénélope Bagieu s'est lancée dans une version BD du roman. L'auteure avait déjà quelques beaux albums à son actif, comme *Cadavre exquis* ou *California dreamin'*.

2 Cette belle œuvre graphique est une transposition maligne et rythmée. Les personnages sont vifs et colorés (mention spéciale à la savoureuse grand-mère vamp). Pénélope Bagieu y saupoudre sa touche personnelle avec des sorcières encore plus terrifiantes et des répliques très contemporaines. Mais, surtout, on retrouve le sel de l'auteure : ses convictions féministes. Au final, une jolie modernité qui sublime l'original.

3 Pénélope Bagieu a bénéficié d'un gros soutien médiatique. Auréolée cet été du prestigieux prix de bande dessinée américain Eisner pour sa série *Les Culottées*, elle est admirée aussi bien par ses paires que par un large public. *Sacrées sorcières* a pu profiter d'un engouement très fort des médias : la jeune auteure a présenté son ouvrage sur des plateaux de télévision aux larges audiences (*La Grande Librairie*, *Quotidien*, etc.) et a même fait la une des magazines... Une sacrée star ! **R.B.**



★★★★☆

SACRÉES SORCIÈRES
PAR **PÉNÉLOPE BAGIEU** ET
ROALD DAHL,
304 P., GALLIMARD
BANDE DESSINÉE,
23,90 € (DÈS 9 ANS)

Le long chemin du savoir

L'historien **Alain Corbin** nous le rappelle à juste titre, les connaissances que nous avons de notre Terre sont encore bien incomplètes et la plupart, relativement récentes. Des inconnues qui aiguillonnent cependant depuis toujours le besoin de savoir et de comprendre.

★★★★☆

TERRA INCOGNITA. UNE HISTOIRE DE L'IGNORANCE PAR **ALAIN CORBIN**,
288 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

Longtemps, la Terre n'a pas eu d'histoire. L'horizon du savoir se bornait au local, aux environs du village où l'on avait vu le jour. Les phénomènes météorologiques étaient perçus comme le reflet d'une volonté divine, la traversée des océans relevait de l'expédition quand quelques heures suffisaient aujourd'hui à relier les différents points du globe. L'infiniment grand côtoie désormais l'infiniment petit dans des manuels de sciences régulièrement mis à jour, témoins du développement exponentiel de la connaissance et d'un « *feuilletage des ignorances* », à l'heure où notre planète n'a jamais été autant menacée par l'action de l'homme.

Figurer le monde de nos ancêtres

Pionnier de l'histoire des représentations, des sensibilités et du corps, Alain Corbin nous encourage, dans *Terra Incognita*, à « *faire taire dans notre esprit les images de notre planète que nous portons en nous* », à nous figurer le monde tel que nos ancêtres se le représentaient, afin de mieux comprendre leurs us et coutumes, et l'héritage qu'ils nous ont légué. S'il demeure « *impossible de connaître les hommes sans discerner ce qu'ils ne savaient pas* », il est tout aussi impossible de faire l'inventaire de l'ensemble de leurs ignorances. Que savait l'homme des tremblements de terre au lendemain de la « catastrophe » de Lisbonne en 1755 ? Que savait-il des abysses avant la pause



Portrait de Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre.

des câbles transatlantiques, sinon quelques monstres marins propres à féconder son imaginaire ? Pourquoi la montagne et ses neiges éternelles sont-elles longtemps restées le « *territoire du Diable* » ? Et les orages, des « *agents de la colère divine* » ? Comme le rappelle Alain Corbin, « *observer n'est pas comprendre* », et la connaissance de l'environnement devait s'accompagner d'une vulgarisation des savoirs, qui ne se développera pas avant la première moitié du XIX^e siècle, grâce à la scolarisation, à la presse, à l'ouverture de bibliothèques et à l'essor des conférences et des expositions.

Ainsi, l'histoire de l'ignorance ne peut faire l'économie d'une histoire de la lecture et de l'accès au livre – des livres qui témoignent en retour de l'avancée de

la connaissance au moment de leur publication. La fascination exercée par les pôles, terres hostiles à l'exploration, imprègne par exemple les dernières pages du *Frankenstein* de Mary Shelley, dont la fin se fond dans la blancheur du cercle polaire arctique. Le troisième chapitre de *Bouvard et Pécuchet* atteste de la pauvreté du savoir de ses personnages, quand les poèmes de Byron et de Coleridge signalent l'ampleur dramatique de l'éruption du Tambora en 1815, en même temps que leur méconnaissance totale du phénomène. À noter que, pour une fois, tempéraments

scientifiques et littéraires trouveront dans un même ouvrage matière à satisfaire leur *libido sciendi*, les récits de fiction étant appréhendés comme des sources historiques fiables.

Dans le corpus des textes présentés, l'éloge que Bernardin de Saint-Pierre fait de sa propre ignorance a de quoi troubler, tant il détonne avec l'acception péjorative du terme : « *Grâce à mon ignorance, je me laisse aller à l'instinct de mon âme [...]. Elle me jette plus aisément dans l'infini que la science.* » Si *Terra Incognita* constitue bien un « *plaidoyer en faveur d'une histoire de l'ignorance* », cette citation de Bernardin de Saint-Pierre interroge sur l'étendue de notre savoir à l'heure où « *les connaissances permises sous l'effet croisé de l'informatique, des nanotechnologies, de l'intelligence artificielle, sans parler de la robotique sont telles que cela donne le vertige* », où la marche du monde se trouve considérablement ralentie par un virus hier encore inconnu.

Laëtitia Favro

ALAIN CORBIN EN 3 DATES

1936

Né dans l'Orne, Alain Corbin a fait ses études à l'université de Caen où il eut, entre autres, Pierre Vidal-Naquet parmi ses professeurs. Il est agrégé et docteur d'État en histoire.

1982

Publication du *Miasme et la Jonquille*, ouvrage très remarqué sur l'histoire de l'odorat. Abordant des thématiques oubliées, Alain Corbin est considéré comme le meilleur spécialiste de la France du XIX^e.

2005

Un hommage lui est rendu par des étudiants de la Sorbonne dans un ouvrage collectif. Avec des livres comme *Les Cloches de la terre* ou *Le Territoire du vide*, il a influencé toute une génération d'historiens.

Les Champs populaires

Ludivine Bantigny signe un superbe essai entre histoire et sociologie sur la plus belle avenue du monde, mettant en lumière ses fastes et sa misère.

★★★★★

« LA PLUS BELLE AVENUE DU MONDE ». UNE HISTOIRE SOCIALE ET POLITIQUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES PAR **LUDIVINE BANTIGNY**, 288 P., LA DÉCOUVERTE, 21 €

Apriori, l'histoire des Champs-Élysées est courte : « deux kilomètres de longueur pour une largeur de soixante-dix mètres » !

Ludivine Bantigny en exprime pourtant toute la richesse dans son dernier essai.

La première partie de l'ouvrage est historique et s'appuie sur des sources artistiques, judiciaires et littéraires. Cette voie au nom de paradis grec est vite devenue un espace social où les tensions s'exacerbent, notamment lors de la Révolution française. L'avenue mythique est aussi le lieu de l'unité nationale : on y célèbre le 14-Juillet, de Gaulle y défile après la Libération, les champions de la Coupe du monde 98 s'y métamorphosent en symbole d'une France



Les Champs-Élysées, lors de l'acte 18 des Gilets jaunes, le 16 mars 2019.

trionphante « Black-Blanc-Beur ». Dans la seconde partie de « *La Plus Belle Avenue du monde* », Ludivine Bantigny mène une enquête sociologique profondément humaine.

Un lieu symbolique et politique

Sur le trottoir à l'ombre s'alignent les marques de luxe, les sièges des grandes banques et les hôtels dont les salariés vivent dans l'angoisse d'être accusés de vol par leurs riches clients. Sur le trottoir ensoleillé, les enseignes populaires font travailler leur personnel comme des bagnards. On se croirait dans un Zola. Dans la rue, la jeunesse dorée et la jeunesse désœuvrée battent le même pavé sans se rencontrer. Prisonniers de leurs univers parallèles, Salim, le garçon des banlieues et Alma, la fille d'avocats,

ne seront jamais amis. Pour l'historienne enquêtrice, rien d'étonnant à ce que les Gilets jaunes aient choisi les Champs-Élysées comme lieu de rassemblement. La beauté des façades haussmanniennes dissimule à merveille toute la laideur de ses structures sociales. Briser ses vitrines et brûler ses cafés revient à s'attaquer au « double symbole [...] du pouvoir et de la richesse », comme l'a compris l'ancien préfet de police de Paris, Michel Delpuech. Dans son excellent essai, Ludivine Bantigny démontre à quel point « *l'espace est politique* », les Champs-Élysées plus que tout autre.

Virginie Girod



De l'ombre à la lumière

★★★★★

LA FABRIQUE DE LA GLOIRE. HÉROS ET MAUDITS DE L'HISTOIRE PAR **LAURENT AVEZOU**, 366 P., PUF, 21 €

Qui se souvient de Louis XII (1498-1515) ? Ce roi au bilan médiocre a rejoint les poubelles de l'Histoire. On le gratifie au plus d'une réduction d'impôts qui lui valut, de son vivant et jusqu'au romantisme, le surnom de « Père du peuple ». À l'inverse, Louis XI (1461-1483) a longtemps été victime de sa légende noire : un être difforme et dissimulateur, enfermant ses adversaires dans des cages de fer. Aujourd'hui, tous

s'accordent sur l'œuvre de ce roi centralisateur, en butte à la haute noblesse, en particulier au duc de Bourgogne Charles le Téméraire. Soucieux de mailler le territoire avec un réseau dense de routes et de postes royales, le souverain n'eut de cesse d'accroître la prospérité du royaume. Ces deux destins sont marqués par « une inversion des signes », souligne Laurent Avezou : « *Le positif Père du peuple est devenu ce roi de grisaille qu'on ne voit plus, tandis que [Louis XI s'est mué] en annonciateur de l'État moderne.* »

Comment s'explique ce chassé-croisé mémoriel ? Quels sont les ressorts de



La Fabrique de la gloire ? Comment s'effectue le tri entre héros et réprouvés ? Peut-on passer d'un statut à l'autre ? Pourquoi Clemenceau, « premier flic de France » pour la gauche, s'est-il métamorphosé en « Père la Victoire » ? Comment la thèse de l'affrontement

a-t-elle fini par succéder à la légende « Pétain-bouclier-de-Gaulle » ?

À travers quinze portraits croisés (Antoine-Octave, Clovis-Vercingétorix, Richelieu-Mazarin, Lénine-Staline, Bolívar-San Martín, etc.), Laurent Avezou approfondit une réflexion historiographique de haute voltige entamée en 2008 avec *Raconter la France. Histoire d'une histoire*.

Emmanuel Hecht

3 RAISONS DE SUIVRE
L'ENSEIGNEMENT DE...

Swami Prajnanpad



1 Swami Prajnanpad (1891-1974) nous invite au travail sur soi, basé sur l'acceptation de la réalité telle qu'elle est. Dans les moments où il peut être tentant de se laisser aller ou d'abdiquer, ce maître de sagesse propose une voie bien plus subtile, dynamique et puissante. Il nous réconcilie avec le monde tel qu'il se donne. Car la source du mal-être ne réside pas

dans le réel (certes tragique), mais trouve son origine dans toutes les fabrications du mental qui nous coupent d'une vie pleine et authentique. Pour lui, la vérité libère :

« Accepter ce qui est, c'est la seule façon de transformer notre existence. »

2 Nous devons apprendre à vivre ici et maintenant : ce qui fut n'est plus, ce qui sera n'est pas encore. « Qui crée alors le passé ou le futur ? Seulement le mental... »

Nous sommes prisonniers du passé, par l'inconscient, et de l'avenir, par l'attente. Le maître indien nous encourage ainsi à passer à l'action pour mener notre vie de la manière la plus responsable et satisfaisante possible.

3 Le Maître du oui nous aide à accueillir l'émotion pour s'en libérer : Swami Prajnanpad est l'un des premiers lecteurs orientaux de Freud, dont il adapte l'enseignement. Comment savoir si l'on est dans la vérité ou dans le mental ? Par la présence ou l'absence d'émotion. Si je suis ému, c'est que je superpose au réel autre chose que ce qu'il est (désir, refus, attente), qui m'en sépare et m'enferme donc dans le mental. Il faut ainsi accepter l'émotion pour s'en libérer et avancer sur le chemin de la sagesse, du bonheur. « Pour aller où ? Là où vous êtes. Tout est ici et maintenant. »

Aurélie Godefroy

★★★★☆

LE MAÎTRE DU OUI PAR SWAMI PRAJNANPAD, TRADUIT DU BENGALI PAR DANIEL ROUMANOFF, 216 P., POINTS VIVRE, 7 €

Un incroyable talent

Le neurologue et chercheur **Paolo Bartolomeo** s'appuie sur les dernières découvertes des neurosciences pour explorer les mystères de l'hémisphère droit du cerveau et ses véritables capacités. De quoi nous surprendre et nous émerveiller.



★★★★☆

PENSER DROIT PAR PAOLO BARTOLOMEO, 256 P., FLAMMARION, 20 €

Quoi de plus utile que le cerveau ? Il nous permet de nous orienter dans l'espace, de réagir à une émotion ou à une menace, de lire et d'écrire, d'apprécier la musique, de reconnaître les visages et de comprendre leurs expressions. Quoi de plus complexe, aussi ? Il a fallu de multiples théories et des cohortes de patients pour progresser en neurologie. Paolo Bartolomeo, médecin et expert à l'Institut du cerveau et de la moelle épinière, à Paris, a tenté, dans son livre *Penser droit*, de débrouiller les mystères de cet organe qui se niche sous notre crâne.

Des hémisphères pas si différents

Longtemps on a cru que le cerveau gauche était le siège de l'analyse, du calcul, de la logique. Tandis que le cerveau droit abritait l'imagination, la fantaisie, le goût de l'art et l'attrait pour la spiritualité. En réalité, écrit Bartolomeo, les choses sont autrement plus compliquées. Les deux

hémisphères, divisés en plusieurs lobes, parcourus de faisceaux de fibres nerveuses et réunis par le corps calleux, semblent plus communiquer entre eux que s'assigner des fonctions précises. Les spécialistes ont proposé des théories qui n'ont pas résisté aux faits. Les malades ont permis de vérifier les hypothèses.

Paul Broca s'intéresse au langage et décrit l'aphasie. Carl Wernicke se penche sur la mémoire. Jules Déjerine étudie la lecture et l'écriture. Un jeune ouvrier, Phineas Gage, se

métamorphose après avoir eu le crâne traversé par une barre de fer. Avant calme et organisé, il devient grossier et incontrôlable. L'auteur décrit le cinéaste Federico Fellini, victime d'un AVC après avoir reçu son Oscar, incapable de dessiner la partie gauche de ses personnages. Il relate le désarroi de William James, le frère de Henry, quand l'écrivain rédige une lettre signée Napoléon.

Le cerveau du musicien à la loupe

Des pages passionnantes sont consacrées à l'identité corporelle, où l'on voit des malades refuser leur paralysie ou imaginer qu'ils possèdent un troisième bras. À lire avec attention le chapitre sur le cerveau du musicien, où l'on voit une princesse « amusie » (incapable de discerner les mélodies, le rythme et les accords) renvoyer Bach de son premier emploi. La lecture des partitions, l'importance des consonances et des dissonances sont disséquées. Et aussi la pratique de la musique qui modèle le cerveau. Chaque fois, Bartolomeo démontre le rôle subtil de la moitié droite de notre boîte crânienne, avec une grande subtilité. **Françoise Monier**

La pensée grippée

Adam et Ève dans le jardin d'Éden, peinture de Lucas Cranach l'Ancien, 1530.

En février, *Le Royaume et le Jardin*, dernier essai de la star internationale de la philosophie Giorgio Agamben, réjouissait par son érudition chatoyante. Moins inspiré, le penseur italien décréta quelques semaines plus tard que le coronavirus était une invention...

★★★★☆

LE ROYAUME ET LE JARDIN (IL REGNO E IL GIARDINO) PAR GIORGIO AGAMBEN, TRADUIT DE L'ITALIEN PAR JOËL GAYRAUD, 160 P., RIVAGES, 17 €

Le nouvel essai de Giorgio Agamben partait d'un bon pied. Érudit comme une thèse sur les chevaliers du lac de Paladru en l'an mille, le livre réussissait malgré tout à séduire. Son leitmotiv : l'interprétation du jardin d'Éden, au début de la Bible, a des conséquences politiques pour notre présent. *Le Royaume et le Jardin* montre comment la théologie chrétienne a bridé notre imagination en fermant la porte du paradis.

Rappel des faits : depuis qu'Adam a croqué la pomme, la vie n'est pas une sinécure. Virée du verger, l'humanité est livrée à la souffrance et à la mort. Selon Agamben, la tactique de l'Église fut de renvoyer le jardin à un passé révolu pour anesthésier sa force révolutionnaire, l'empêcher d'inspirer notre actualité. Ce que nous dit le christianisme depuis Augustin (v^e siècle), c'est que le monde est ce qu'il est. Accommodez-vous-en, car le salut n'est pas pour demain mais pour l'au-delà. À rebours, la contre-histoire du jardin qu'esquisse Agamben, avec le poète Dante, nous assigne comme tâche « *le bonheur en cette vie* ». La démonstration est inspirante, même si, comme à son habitude, le philosophe simplifie un tantinet l'histoire.

Mais voilà, la parution de la traduction française du livre a été rattrapée par l'actualité, quelques semaines après la poignée de mains fatidique sur un



marché de Wuhan. Abandonnant la distance érudite, Agamben s'est improvisé spécialiste, non seulement des jardins et des pommes, mais également de la grippe. Le 26 février, deux jours après la décision de confinement de villes italiennes, il a rédigé son ordonnance dans le quotidien de gauche *Il Manifesto* : l'épidémie du coronavirus est une « invention ». Telle la Toinette de Molière, il a tâté le pouls du peuple italien et trouvé la cause : « *Le biopouvoir, le biopouvoir, vous dis-je.* » La vérité des États modernes, c'est leur emprise sur la vie qui justifie des mesures d'exception au nom de la sécurité. Cela fait un moment déjà que les interven-

tions d'Agamben sont remontées comme des coucous suisses. Démonstration avec le coronavirus, grippette utilisée pour militariser notre quotidien, dit-il.

Le problème des épidémies, c'est qu'elles sont moins rapides que la sottise : elles commencent toujours *pianissimo*. Tout le monde sait cela, sauf le philosophe coupé du monde. Le jour de son crime de lèse-Faculté, il n'y avait « que » 470 cas déclarés en Italie. Pas de quoi fouetter un pangolin.

À la posture du sage, le penseur de l'État d'exception a préféré celle du prélat énonçant son magistère.

Un philosophe, ça ose tout

Tout le monde peut se tromper, mais encore faut-il ne pas se tromper deux fois. Avec 2 500 morts, le 17 mars, l'universitaire vénitien a tenu à « clarifier » son propos, pourtant limpide. Si l'épidémie est finalement avérée, il faut élever le problème à des hauteurs morales, là où l'on ne croise aucun médecin mais quelques Pères de l'Église avec qui l'entente du pape du gauchisme est totale : « *L'ennemi n'est pas au-dehors, il est en nous* », assène Agamben comme s'il prêchait le carême. Les Italiens ont tort de sacrifier leur vie sociale au souci égoïste de ne pas tomber malade. Décidément, un philosophe, ça ose tout, c'est même à cela qu'on le reconnaît. La dialectique, dans sa tête, ça fait ding dong.

Confinés, les Italiens pourront toujours lire *Le Royaume et le Jardin* pour tuer le temps. L'auteur nous y met en garde au sujet d'Augustin : « *Il conviendra d'examiner les arguments à tout le moins fragiles, sinon tendancieux, qui sont les siens.* » Au suivant de ces messieurs.

Philippe Chevallier

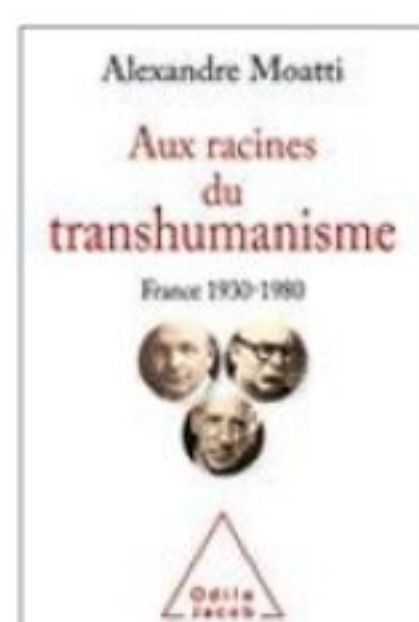


L'homme en devenir

Quelle est la source du transhumanisme et à quel courant de pensée se rattache-t-il ? Autant de questions auxquelles l'historien des sciences **Alexandre Moatti** tente de répondre.

★★★★☆

AUX RACINES DU TRANSHUMANISME.
FRANCE 1930-1980
PAR **ALEXANDRE MOATTI**,
272 P., ODILE JACOB, 23,90 €



Le transhumanisme a comme objectif d'utiliser les découvertes scientifiques et techniques pour améliorer les performances humaines. L'homme du futur ne nous ressemblera pas. Alexandre Moatti, spécialiste de l'histoire des sciences à l'université Paris-Diderot, montre, dans le très documenté *Aux racines du transhumanisme*, que ce mouvement puise ses racines chez des penseurs qui ont marqué la société française entre les deux guerres mondiales. Des auteurs qu'on ne lit

plus aujourd'hui, mais qui ont marqué leur temps. Le premier à utiliser, en France, le mot de « transhumanisme » n'est pas l'Anglais Julian Huxley, comme on le lit partout, mais bien le polytechnicien Jean Coutrot. Au moment où l'on découvre la génétique, il prévoit que la race humaine va changer. À sa suite, un Nobel de médecine, Alexis Carrel, en fera son fonds de commerce. Son livre *L'Homme, cet inconnu* fait un tabac. Carrel, tel un prophète, y prédit qu'une biocratie, faite d'hommes améliorés, prendra le pouvoir. Tandis que les faibles seront condamnés, les forts, descendants des croisés ou des aristocrates transformés, seront aux commandes. Pour leur ressembler, les jeunes iront à l'école dans

des pays froids et rudes... On a du mal à penser que ce fatras ait passionné les foules pendant des dizaines d'années !

Autre oublié auquel Moatti consacre un chapitre : Pierre Teilhard de Chardin. Ce religieux flirte avec les transhumanistes, mais pour démontrer la justesse de la religion par la science. Au contraire, Julian Huxley, frère d'Aldous, l'auteur très connu du *Meilleur des Mondes*, et premier directeur de l'Unesco, veut une religion sans révélation. Après lui, Jean Rostand imagine qu'on manipulera les chromosomes des hommes, comme on le fait pour les plantes. À la manière de beaucoup de transhumanistes, il vante l'eugénisme pour supprimer les inadaptés. D'ailleurs, bien des suiveurs seront proches du régime de Vichy.

Aujourd'hui, une nouvelle vague a repris le flambeau. Les uns réclament des robots humanoïdes, notamment pour conquérir l'espace. Les autres rêvent d'une communication directe entre hommes et ordinateurs. Mieux : si l'on transvasait le contenu spirituel du cerveau dans un ordinateur, l'homme serait immortel. **Françoise Monier**

La cuisine du bon sens

★★★★☆

MANUEL DU BON SENS CUISINIER
PAR **JILL COUSIN**,
208 P., FIRST, 19,95 €



C'est à elle, et à son équipe de consœurs, que l'on doit Le Marché vert. Une carte collaborative d'initiatives, mise en place au début du confinement et permettant aux consommateurs de se procurer des produits fermiers dans toute la France. Jill Cousin, journaliste localisée à Marseille, a fait de la cause paysanne son cheval de bataille. De son stage de trois saisons effectué dans une ferme en maraîchage lui est restée une conscience définitivement rurale. Et toute une série de recettes et infos pratiques qu'elle a glanées au fil de ses pérégrinations.

Le résultat, le voilà : un recueil de recettes au fil des saisons. Avec notamment, pour ce printemps, une salade d'asperges et haricots verts croquants au shiso ou encore une confiture de fraises



express. On y trouve aussi le b.a.-ba de l'anti-gaspi sous forme d'infographie, et tout ce que nous avons besoin de savoir – pauvres urbains biberonnés à l'industriel que nous sommes ! – sur les richesses du monde rural : les semences libres, les labels bio alimentaires, la pêche durable...



Asperges vertes et parmesan, ou tarte aux fraises-groseilles : des recettes de saison à découvrir dans le livre de Jill Cousin.

Jill Cousin y fait également l'éloge du pain vivant, celui qui n'a pas été détourné par les meuniers industriels, et prône les bienfaits du compostage (qui marche aussi en appartement !). Un manuel de bon sens, oui, mais surtout de bon goût.

Mina Soundiram

« Faut-il sortir Aragon du purgatoire ? »

À l'occasion du centenaire de la naissance de l'auteur controversé, *Lire* consacre un large dossier à celui qui fut tour à tour connu comme poète, emblème du PCF ou amoureux fou d'Elsa Triolet. En introduction, l'écrivain **François Taillandier**, auteur d'une biographie d'Aragon, prend la défense de cette figure des lettres aussi admirée que détestée.



Louis Aragon

« Faut-il sortir Aragon du purgatoire ? L'intérêt de cette question réside moins dans la réponse qu'on lui donne que dans le fait même qu'on la pose. Après tout, elle ne va pas de soi. L'essentiel de l'œuvre de Louis Aragon est disponible dans les collections de poche et entre maintenant dans la Pléiade tandis que *Le Paysan de Paris*, *Le Roman inachevé*, *Les Yeux d'Elsa* ont été ou sont inscrits aux programmes des examens et concours. Sa maison de Saint-Arnoult-en-Yvelines est ouverte au public et transformée en fondation culturelle. L'université, le CNRS lui consacrent des publications érudites. Il y a pour un écrivain de pires façons d'être relégué dans l'oubli. Et cependant la question existe.

[...] « Socialement j'aurai toujours tort, et tout me retombera toujours dessus », écrit Aragon en 1924 à son amie Denise Lévy, la future Mme Naville. On peut voir une prophétie dans cette conviction énoncée à 27 ans par le jeune poète. J'incline à y déceler, plus mystérieusement, un programme, que l'auteur du *Traité du style* allait appliquer sans faillir, fournissant pour se faire battre tous les bâtons possibles. Aragon fut détesté ou moqué successivement par les surréalistes, parce qu'il abjura le surréalisme. Par les trotskistes, puis les soixante-huitards, au titre de canaille stalinienne. Par la droite et la gauche, parce que (nullement distinct en cela du Parti communiste dans sa quasi-totalité) il ne se résigna à marquer ses distances avec le système soviétique que lorsqu'il lui fut devenu impossible de faire autrement.

[...] C'est beaucoup pour un seul homme. Et voilà, je pense, ce qui rend Aragon « insupportable », suivant le mot de Mauriac. Il ressurgit, l'œil bleu, la phrase éblouissante et la mauvaise foi tranquillement impudente, à tous les carrefours et à toutes les fenêtres du siècle. Et on aura beau faire, il reste l'auteur de *La Grande Gâtée*, du *Musée Grévin*, des *Voyageurs de l'impériale*, d'*Henri Matisse, roman*. [...] Aragon est un génial emmerdeur. Cela se paie. Au reste, on n'intitule pas un livre *La Mise à mort* si l'on n'est pas très conscient d'être le taureau. »

FT.

AU SOMMAIRE

L'univers de Pierre Michon ; la rubrique « Racines d'un écrivain » consacrée à Jacques Lacarrière ; un dossier spécial « Mai du livre d'art » ; les Dicos d'or ; des extraits de *Papa et autres nouvelles* de Vassilis

Alexakis, de *La Tête perdue de Damasceno Monteiro* d'Antonio Tabucchi, de *Dora Bruder* de Patrick Modiano et des *Aventures de monsieur Pickwick* de Charles Dickens...

LA RÉPONSE

« Truffaut était plutôt un libraire raté et un critique dans la lignée des grands critiques d'art français de Diderot à Malraux, des gens qui avaient un style. C'est vrai que Rohmer et Astruc ont écrit. Mais quand on a vu des films, on s'est sentis enfin délivrés de la terreur de l'écriture. On n'était plus écrasés par le spectre des grands écrivains. »

Jean-Luc Godard, à la question

« N'êtes-vous pas un écrivain raté comme tous vos amis de la nouvelle vague ? » posée par Pierre Assouline.

LA POLÉMIQUE

« Dans les colonnes de l'*Australian Review of Books*, John Frow, universitaire réputé du Queensland, a accusé l'Anglais Graham Swift, lauréat du Booker Prize 1996 pour son roman *Last Orders*, d'"imitation directe" de *Tandis que j'agonise* du Prix Nobel 1949, William Faulkner. "Il est patent, écrit-il, que *Last Orders*, dans son intrigue comme dans sa structure formelle, est pratiquement identique au livre de Faulkner, sans que cela soit jamais signalé." [...] Quant à M. Swift, il affirme que son livre est un "écho" à celui de Faulkner, que ce dernier était une "présence fantomatique – comme d'autres écrivains". » Chris Blackhurst (tiré d'un article paru dans *Independent on Sunday*)



LA CRITIQUE MÉDITATIONS PASCALIENNES de Pierre Bourdieu

« Les *Méditations pascaliennes* ne sont pas à proprement parler un livre de sociologie mais bien plutôt une réflexion sur l'idée de l'homme impliquée par la démarche du sociologue et par ses résultats. Faisant

sienne la formule de Pascal selon laquelle "la vraie philosophie se moque de la philosophie", Bourdieu met ici en cause notamment la représentation philosophique d'un sujet libre et transparent à soi. L'oubli et la dénégation des conditions sociales et historiques de la pensée par la tradition philosophique ont en effet, selon lui, partie liée avec la situation même dans laquelle s'exerce la pensée [...]. Relativisme ou vérité, déterminisme ou liberté : n'est-ce pas là une fausse alternative s'il est vrai – encore Pascal ! – que "par l'espace, l'universel me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée je le comprends". »

Jean Blain

BRUNO
DEWAELE

CET « H » EST SANS PITIÉ !

Il n'y a pas que l'orthographe pour nous compliquer la vie avec ses règles. Celles de la prononciation ne sont pas davantage respectées, au risque de confusions loin d'être toujours anodines. Témoin cette phrase entendue au 20 heures de France 2, il y a quelque dix ans : « *Tandis que Nicolas Sarkozy joue l'apaisement, son ministre de l'Immigration est tué à la tribune.* » D'aucuns se seront d'abord demandé, ce soir-là, comment une information de cette nature pouvait être débitée sur un ton aussi neutre. Avant de comprendre que le ministre de l'Immigration en question (un certain Eric Besson, vous vous souvenez certainement) avait seulement été... hué, ce qui, à l'Assemblée, relève déjà moins du sensationnel. Mais c'est égal : il avait suffi d'une journaliste peu inspirée et d'un « h » pas plus aspiré pour qu'un ministre fût tout près d'expirer !

Profitons-en pour rappeler au passage que si, en français, les « h » qui ne sont pas muets n'ont d'aspiré que le nom, ils n'en interdisent pas moins liaison et élision. Partant, on ne devrait jamais entendre parler des « z'handicapés », pas plus que de la lutte contre « l'handicap ». Nos oreilles, et parfois même nos bouches, en sont pourtant pleines. À l'inverse, et à force d'entendre évoquer « le auvent » que nos caravaniers montent dès leur arrivée au camp et « la anse » du sac que, dans la foulée, ils vont remplir à la supérette du coin, on se demanderait si ces derniers ne les gratifient pas d'un « h » aussi intempestif qu'incongru ! S'entendre réclamer quatre-vingts ou trois cents « heuros », sans liaison aucune, est également, si nous osons dire, monnaie courante. Mais il y a gros à parier, dans ce cas, que la responsabilité soit plus à chercher du côté de l'orthographe du numéral que de celle du nom qui suit ! Autant vous rassurer sans tarder : il est rare que

de telles méprises donnent lieu à un contresens aussi dommageable que celui qui inaugure cette chronique. La plupart du temps, les plus sensibles d'entre nous en sont quittes pour un grincement de dents, ce qui, heureusement, n'a jamais tué personne.

Il n'empêche que notre langue, là comme ailleurs, n'aura pas hésité à multiplier sous nos pas les chausse-trapes. L'esprit de famille, par exemple, est une valeur qui, de toute évidence, ne la guide pas prioritairement. Sinon, elle n'aurait jamais décrété que le héros serait le seul de la sienne (*héroïne*, *héroïsme* et *héroïque* permettant liaison et élision) à demeurer aspiré. Influence de l'homonyme *héraut* ou crainte qu'au pluriel prononcer « les z'héros » ne fasse perdre aux intéressés beaucoup de leur superbe, allez savoir ! Elle n'aurait pas non plus

souffert que « l'huis », la porte d'hier (et non « de hier ») devînt à l'occasion « le huis clos ». De même, la règle qui nous oblige à écrire qu'une personne de notre entourage est « *tout* heureuse et *toute* honteuse à la fois » (l'adverbe s'accordant ici et restant invariable là) doit nous valoir l'admiration – et l'incompréhension – de plus d'un étranger qui ambitionne de l'apprendre !

Pour le reste, il nous faudra sans doute, vaille que vaille, attendre des chiens qu'ils « z'hurlent » de plus en plus à nos oreilles, nous accommoder de ces tentatives « d'harcèlement » qui polluent l'entreprise comme de ces « z'homards » qui ont tué pour de bon, eux, François de Rugy. Avaler comme une couleuvre, même, « l'hernie » hiatale responsable de nos dyspepsies. Quant à Halloween, on ne sait plus très bien, puisque « l'halloween » de Robert répond à « la Halloween » de Larousse. Le mieux serait encore de revenir à la Saint-Martin d'antan, qui, en dépit des deux majuscules et du trait d'union, nous posait moins de problèmes !

Il avait suffi d'une
journaliste peu inspirée
pour qu'un ministre fût
tout près d'expirer

LE MOT DU MOIS

« cluster »

Pendant l'épidémie, les travaux de sape de la langue française continuent, par le truchement d'un anglais toujours prompt à grappiller les parts de marché qui se présentent. En témoigne ce « cluster » qui, jailli de nulle part, a tranquillement planté son drapeau noir sur la marmite bouillante des plateaux de télévision alors qu'ils bruissaient des récents méfaits du Covid-19. Est-ce le côté onomatopéique de sa première syllabe que l'on juge particulièrement propre à exprimer l'étroite imbrication des cas ? Ou le fait que, pour parler d'un virus dont on ne sait pas grand-chose,

mieux vaut encore user de mots que l'on ne comprend pas ? Toujours est-il que les timides tentatives pour lui opposer un vocable bien de chez nous (« foyer », « grappe », « chaîne de transmission », « regroupement de cas », etc.) ont fait long feu l'une après l'autre. Tant mieux pour les experts, lesquels savent depuis toujours – depuis Molière, en tout cas – que le vide de la pensée ne se comble jamais aussi aisément qu'à l'aide de mots énigmatiques et ronflants. Et puis, qu'une contamination en cache une autre est dans l'ordre des choses. L'ennui est que, pour cette dernière, on n'est pas près de trouver un vaccin !



LE TRUC DU CHAMPION

GLOBE TERRESTRE OU MAPPEMONDE ?

Si vous faites partie de ceux qui, plus souvent qu'à leur tour, tendent à confondre les susdits, n'hésitez pas, séance tenante, à convoquer au parloir le peu qu'il vous reste d'anglais : de vos tout premiers cours (ceux dont on se souvient le mieux, paraît-il) vous reviendra certainement que *map* renvoie à une carte, autrement dit à quelque chose de plat. La *mappemonde* (du latin *mappa mundi*) est donc une représentation cartographique du monde : rien de commun, on le voit, avec le globe terrestre dont Charlie Chaplin joue en virtuose et pour l'éternité dans une scène culte du *Dictateur* ! Ça, c'est fait. Mais ne vous réjouissez pas trop vite, le plus dur est à venir : distinguer la *mappemonde* du *planisphère*, tout aussi plan, comme son nom (masculin, n'en déplaise à la sphère) ne l'indique pas moins. Eh bien, celui-ci représenterait en projection plane l'ensemble du globe, quand celle-là le diviserait en deux hémisphères projetés côte à côte ! Voilà qui devrait vous éviter de rentrer sous terre à la prochaine bévée : à présent que vous a été dévoilé le dessous des cartes, il y a gros à parier que vous ne vous en ferez plus tout un monde.

QU'EST-CE QU'ON DIT ?

« N'ÊTRE PAS SANS SAVOIR » OU « SANS IGNORER » ?

On est souvent puni par où l'on a péché. Quand quelqu'un vous sert du « Vous n'êtes pas sans ignorer », on peut certes croire qu'il s'agit pour lui de ne point paraître trop savant, de traiter son interlocuteur d'égal à égal, en se gardant bien de l'écraser de sa science. Mais, la nature humaine étant ce qu'elle est, on ne peut totalement exclure que ce soit là une simple figure de style, pour ne pas dire l'occasion rêvée de faire sentir à son prochain que ce qu'il ne sait pas, il aurait dû normalement le savoir ! Quoi qu'il en soit, et si c'est le cas, tel est pris qui croyait prendre : nul besoin d'être matheux dans l'âme pour comprendre que, les négations *n'être pas* et *sans* s'annulant, il ne reste que le verbe *ignorer*, et ce qui se voulait une formule de politesse se transforme en goujaterie pure et simple. Quelles que soient vos intentions, c'est à « Vous n'êtes pas sans savoir » qu'il sied de recourir. Ou, plus simplement, à « Vous n'ignorez pas », voire à « Vous savez bien ». Après tout, il n'y a pas qu'en géométrie que le plus court chemin d'un point à un autre (et surtout le plus sûr !) soit celui de la ligne droite...



UNE BONNE CORRECTION

Vous avez probablement lu cet extrait de *La Part du Sarrasin*, de Magyd Cherfi, dans le précédent numéro de *Lire*. Las ! depuis lors, neuf coquilles s'y sont glissées. Les repérerez-vous ?



« Et puis ça et là gisaient des voitures cabossées comme des fleurs de métal fânées, d'autres brûlées, davantage la signature de fils voulant se venger de la torniole du géniteur que la marque d'un braquage. Des « allemandes » aussi, montées sur des chevrons de bois, soulagées de leurs quatre roues et du fameux double carbu de chez BMW. Des poubelles baïllaient, couvercles qu'on avait tentés d'arracher, le moindre objet semblait supplicié, au bord de l'afaissement. Même les réverbères n'éclairaient plus que le dégoût d'être fils d'immigrés. L'habitant local semblait vouloir accélérer la fin du monde en se désignant volontaire pour le sacrifice. L'air était chargé d'une odeur de haine et de plastique fondus et, par intermittences, des mobs dispensées de pots d'échappements pétaradaient sur une roue. »

LE MOT MYSTÈRE

On ne sait trop si mon « h » est muet ou aspiré, les avis divergent nettement. Quant à mon « i » et à mon « y », ils sont nombreux à se demander lequel doit précéder l'autre. Bref, je ne facilite pas la vie du Français moyen et celui qui écrit et prononce mon nom sans trembler mériterait presque la Rosette. Oui, avec une majuscule ! Que suis-je ?

EN FRANÇAIS DANS LE TEXTE

Pas facile de bouter hors de notre lexique un mot anglais qui tend à s'y impatroniser ! Beaucoup s'y sont essayés, vous les trouverez dans la première liste. Mais il est à craindre que vous ne les reconnaissiez mieux dans la seconde. Saurez-vous toujours reconstituer les paires adéquates ?

**A. cale de départ B. crédit-bail
C. égoportrait D. manche à balai
E. présonorisation F. prêt-à-
monter G. scénarimage H. sonal**

**1. jingle 2. joystick 3. kit
4. leasing 5. play-back 6. selfie
7. starting-block 8. story-board**

UN SANS-FAUTE

Laquelle de ces trois phrases ne souffre pas le moindre reproche sur le plan orthographique ?

1. En plongeant la planète toute entière dans un indescriptible chaos, ce satané virus nous aura rappelé sans détour que nous étions finalement peu de chose...

2. Quelque insupportables que se révèlent parfois les supporters, force est d'avouer que le huis clos ôte à la rencontre sportive les trois quarts de son sel.

3. Dans ce contexte propice à la psychose, le moindre symptôme affole : toussotement, éternuements, rhinorrhée, dyspnée, pyrexie, l'anodin n'a plus cours !

SOLUTIONS

La deuxième. Un trait d'union à *huis*
clos ou à *trois quarts* eût été de trop.
Quant au *quelque* qui inaugurerait la
phrase et faisait partie du tour
concessif *quelque... que*, il n'avait
pas à s'accorder avec le mot qui le
suivait, celui-ci étant un adjectif.
Dans la première phrase, en
revanche, l'adverbe *tout* aurait dû lui
aussi rester invariable. Dans la
troisième, enfin, le « o » de
symptôme aurait mérité d'être
coiffé d'un accent circonflexe !

UN SANS-FAUTE

EN FRANÇAIS DANS LE TEXTE

EN FRANÇAIS DANS LE TEXTE

Le [ou l'] **hiéroglyphe**. Chacun l'aura deviné grâce à la pierre de Rosette, fragment d'une stèle découverte lors de la campagne de Bonaparte en Égypte, dont le texte fut déchiffré par un certain Champollion.

LE MOT MYSTÈRE

Fanées – **torgnoles** (ne pas confondre avec *tourniole*, autre nom du panaris) – **quatre** – **bàillaient** – qu'on avait **tenté** d'arracher (couvertes étant le COD de l'infinif *arracher*, et non du participe passé, il n'a aucune influence sur l'accord de ce dernier) – **affaïssement** – **fond** (cette épithète ne porte que sur *plastique*) – par **intermittence** – pots d'**échappement**.

UNE BONNE CORRECTION

Solution

R	O	T	U	R	I	E	R	
O	N	E	R	E	U	S	E	
N			I	A	M	L	A	C
D	O	N	E	E		E		O
O			I	N				
U	L	E	P		N	E	F	
I			E	L	C	A	N	O
L	I	S	A		S	A	R	
L	R		S	U	E		T	
A	O	U	T		A	N	A	
R	N		I	C	U			N
D	I	N	E	R			T	
S	E	S	S	I	O	N	S	

DES ANAGRAMMES ET DES LIVRES PAR JACQUES PERRY-SALKOW

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres ».

L'Enfer de Dante

De l'ardente nef

Le Purgatoire de Dante

Grande tour de la piété

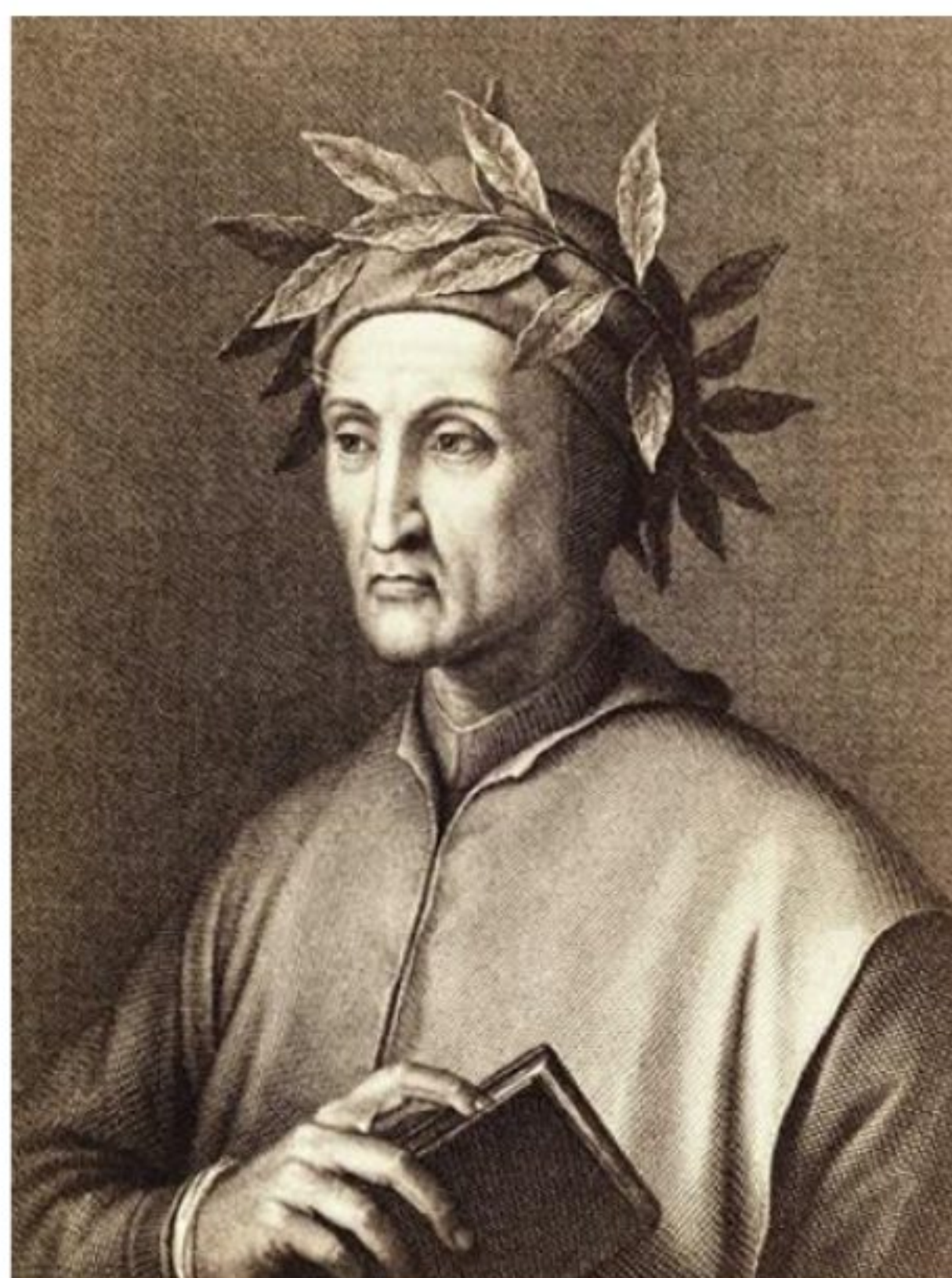
Le Paradis de Dante

Drapé dans la déité

La Liberté guidant
le peuple
d'Eugène Delacroix

Le gueux radine,
l'étendard palpite,
le ciel bouge

Catherine Meurisse,
Delacroix, Dargaud, 2020



La Divine Comédie de Dante

Vie de damnation, de délice

Dante Alighieri, *Paradis*, dernier volet de
La Divine Comédie. Traduit de l'italien,
préfacé et annoté par Danièle Robert, édition
bilingue, Actes Sud, 2020.

« Mais que se passe-t-il
en ce moment avec
certains animaux ?

On a retrouvé un cochon
jaune fluo, un rat violine,
une mygale chauve
rouge ... comme si, en
voulant renouveler les
espèces, Mère Nature
s'était mélangé les
pinceaux ! »

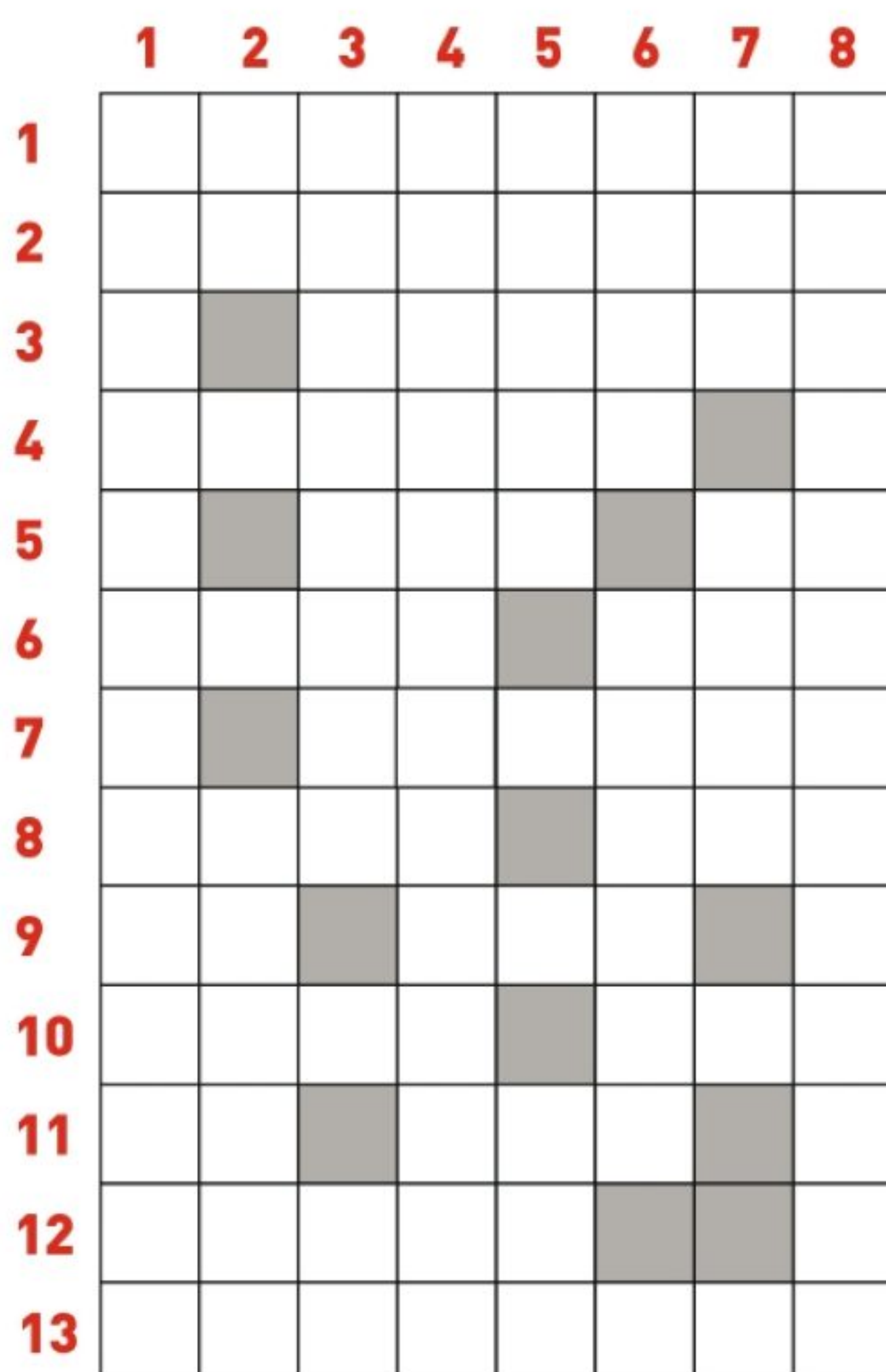
Le Secret
d'Aberuco

Traces
d'ocre bleue

Naïk Feillet,
Oskar, 2020



LES MOTS CROISÉS PAR JEAN-PIERRE COLIGNON



Horizontalement

1. Non noble. **2.** Pas gracieuse. **3.** En un certain sens, apportai de la sérénité. **4.** Élément. **5.** Pas bien malin de droite à gauche. Quadrupède phonétique. **6.** Vieux poilu renversé. Part du chœur. **7.** Acheva de tracer la route. **8.** Prénom. Commun en Méditerranée. **9.** Interpellèrent phonétiquement. Fit bien des Mystères. **10.** Période des glaces. Mine de sel. **11.** Ruban jaune sur la carte. Musicien russe désordonné. **12.** À Liège ou à Lucerne, se déroule à midi. **13.** Périodes d'exercices.

Verticalement

1. Boulots. **2.** Personnage anonyme. Humour en caustique. **3.** Un peu colorées. La moitié de nous. **4.** Pratiquées par les restaurateurs de palais. **5.** Planter de bas en haut. Généralement marqué par un accent aigu. **6.** Variété de ver à pieds. Trou à air. **7.** Régna sur la Bernicie vers 500. Ville allemande aux très nombreux objectifs. **8.** Aident à remonter la pente.

Donner sa langue au chat

Samuel Beckett, Milan Kundera, Nancy Huston : on cite souvent ces auteurs étrangers qui ont choisi d'écrire en français.

Mais qu'en est-il de ceux qui, francophones, font l'expérience de voir leur œuvre traduite ? Réponse de trois écrivains.



Douglas Kennedy



Francesca Melandri



Bernardo Carvalho

Fin mai devrait paraître le nouveau roman de Douglas Kennedy, *Isabelle, l'après-midi*. L'écrivain, né à New York en 1955, y raconte la passion d'un Américain de 19 ans pour une Parisienne trentenaire et mariée, leurs entrevues sous forme de cinq-à-sept, ainsi que leurs séparations et leurs retrouvailles au fil des années. Si le roman n'est pas autobiographique, l'auteur est lui-même arrivé à Paris pour la première fois en 1974, sans parler un mot de français. « J'ai commencé à apprendre le français il y a vingt ans, et je pense que c'est trop tard pour écrire dans cette langue », confiait-il début avril depuis sa maison du Maine où il est confiné. « Mais je parle français couramment, je vis à Paris quatre ou cinq mois par an depuis 2000. Et cela m'a donné une autre manière de voir. »

En Chloé Royer, sa « traductrice brillante » depuis *La Symphonie du hasard*, il a toute confiance. Elle est son « Doppelgänger », son double. « Ses traductions sont non seulement impeccables, mais aussi, c'est ma voix ! » Si l'auteur de *L'homme qui voulait vivre sa vie* avoue rêver en français, il n'a jamais osé écrire autrement qu'en anglais. « Dans une traduction, clairement, il y aura des changements. Ce sera plus long, mais je ne suis pas obsédé par le déplacement d'une virgule. C'est une réinvention du roman. »

Confinée à Rome, où elle est née en 1964, l'Italienne Francesca Melandri parle couramment anglais, allemand, et merveilleusement notre langue, ce que nous avons pu constater lors de sa venue en France, il y a un an. Ses trois romans traduits en français (*Eva dort*, *Plus haut que la mer*, *Tous sauf moi*) l'ont été par Danièle Valin. « Elle est une grande traductrice, merveilleuse, et c'est toujours un plaisir de relire ses traductions. J'aime beaucoup voir la finesse avec laquelle

elle trouve des solutions. » Si Francesca Melandri juge que son français n'est « pas du tout d'un niveau suffisant pour écrire dans cette langue », elle écrira en revanche son prochain livre en anglais.

Beckett, un cas spécial

Un temps correspondant de la *Folha de S. Paulo* à Paris, Bernardo Carvalho s'est intéressé à la langue française dès l'adolescence pour pouvoir lire Duras et Echenoz, Foucault et Deleuze. Écrire en français ? Hors de question. « Ça ne rimerait à rien. J'aime beaucoup la philosophie et la littérature françaises, mais ça n'est pas mon pays, ni mon univers. Beckett était un cas spécial. Il disait écrire en français pour échapper au style de sa langue maternelle, ne pas tomber dans le lieu commun, la facilité. Il voulait écrire dans une langue qui serait pauvre pour lui. Moi, j'écris déjà comme si le portugais était une langue étrangère. C'est mon style. »

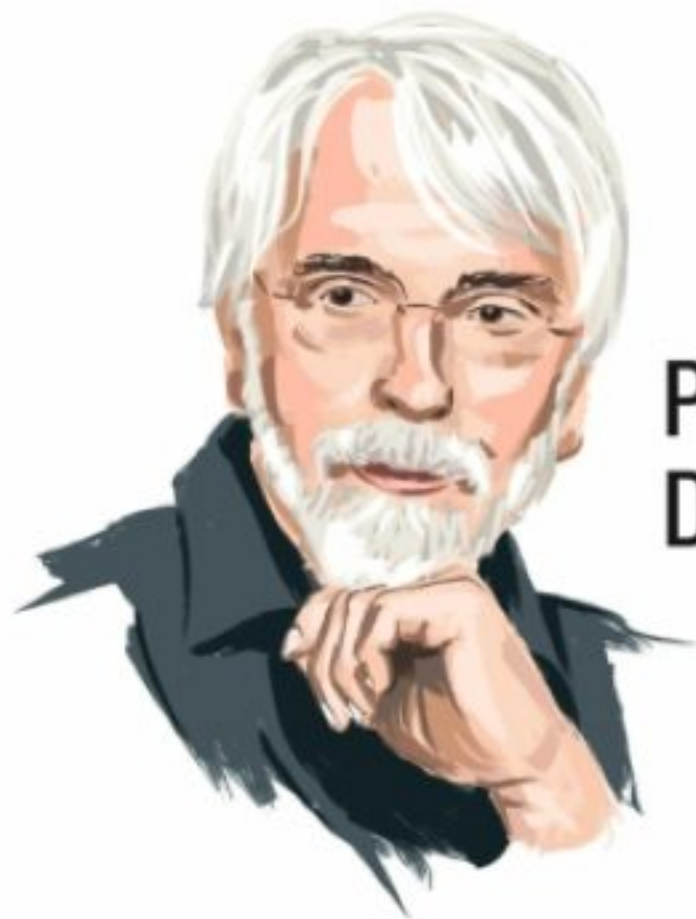
L'auteur de *Ta mère* avoue avoir un rapport « très bizarre » avec les traductions de ses textes en français. « Je travaille d'une façon très proche et très intense avec mes traductrices. Je suis capable de leur dire où il y a des fautes de sens ou des choses qui ne fonctionnent pas. Mais je ne sais pas dire si le texte est bien traduit. C'est très frustrant. Autant j'arrive à déceler les clichés dans un roman français, autant quand il s'agit de mon texte traduit, c'est comme une sorte de cécité », conclut-il.

L'IMPACT DU CORONAVIRUS SUR LES LIBRAIRIES FRANCOPHONES

Ce 3 avril, l'Association internationale des libraires francophones (AILF) s'alarmait des conséquences de la pandémie sur l'activité de ses membres. La structure, créée en 2002, compte aujourd'hui une centaine de libraires francophones dans soixante pays. En raison du confinement, plus des deux tiers étaient à l'arrêt début avril. Tous s'inquiètent de leur avenir. L'AILF pointe les « difficultés structurelles » des librairies francophones à l'étranger, qui les rendent d'autant plus fragiles. Ainsi des délais de livraison importants qui occasionnent une concurrence très forte avec les

mastodontes de la vente en ligne, et de l'absence d'aides locales pour le secteur culturel, de protection sociale ou de chômage partiel. L'association rappelle aussi qu'en dépit des efforts des librairies pour entretenir le lien avec leurs clients – notamment via des services à distance et le partage de coups de cœur sur les réseaux sociaux – seule une mobilisation collective de l'Organisation internationale de la Francophonie, des Instituts français et des gouvernements locaux pourra sauver les librairies francophones à l'étranger de la faillite.

G.M.

PHILIPPE
DELERM

TENDRESSE

Le clip est dédié « à toutes les personnes qui, de près ou de loin, ont été touchées par le coronavirus ». *La Tendresse*. Le tempo imprimé par Paul Vanderhaegen, au tout début de la chanson, est assez lent, avec d'emblée une belle ampleur, et une sorte de sérénité. Il s'accompagne à la guitare, cordes nylon. Aussitôt après lui viennent d'autres filles et d'autres garçons, plus d'une quarantaine au total. Ils sont filmés un peu partout en France – et Riccardo Peruffo à Padoue. C'est cela qui crée tout de suite une émotion particulière : cet éclatement géographique, toutes ces pièces d'un puzzle à visage humain. On lit leur nom quand ils apparaissent sur l'écran, et plus encore le nom de tous ces lieux : Augères, Rabastens, Charantonnay, Toulon, Auch, Paris. Ils chantent bien, sans esbroufe, graves et souriants. Ils chantent avec ferveur. Ferveur, un mot qui apparaît dans les paroles, de manière assez maladroite. Un peu étrange, en s'adressant à Dieu, de lui reconnaître une immense ferveur. La ferveur est plutôt du côté de ceux qui s'adressent à lui. Car cette chanson n'est pas parfaite et c'est aussi cela qui contribue à son pouvoir ; elle dit un peu plus que ce qu'elle dit, sur les ailes douces de sa sublime mélodie.

Les lieux où sont filmés les interprètes comptent beaucoup. On sent que ce sont les vrais lieux de leur vraie vie. Il y a du dehors et du dedans, des garages aménagés, des prés, un mur de pierre, des fagots de bois, un bout de ciel au-dessus d'une maison, une baignoire, un salon. Les instruments

d'accompagnement jouent aussi tout leur rôle, on passe si joliment de la viole de gambe à la batterie, et Leïla Huissoud chante avec sa brosse à dents. Les micros sont le plus souvent apparents, c'est la vie qui est devenue studio d'enregistrement. Les chanteurs chantent seuls – et juste une fois à deux, avec un beau regard entre eux. Parfois deux images sont juxtaposées, une convergence dans la tonalité partagée du temps et de l'espace. D'autres fois encore, les petits carrés se rassemblent tous sur l'écran, comme une image de kaléidoscope.

Ce qui est beau, c'est que la manière de faire rejoint ici le but. Il y a là tout ce qui nous manque tellement. Un petit bout de tendresse chanté en espagnol, un

autre en italien, comme un clin d'œil à nos voisins frappés aussi. Mais par ailleurs il s'agit bien de la France, du Gers au Tarn, au Calvados, en passant par Paris – en passant par Paris. Un pays que depuis si longtemps on ensilence. Dont on vide les hôpitaux, les écoles, les gares, les bureaux de poste, tout ce qui fait lien.

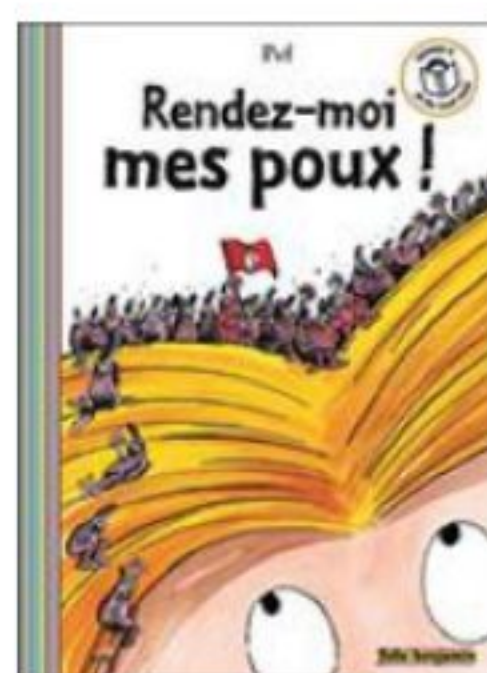
Une convergence dans la tonalité partagée du temps et de l'espace

Depuis 1961, *La Tendresse* a eu de nombreux interprètes. Les versions de Marie

Laforêt, de Maurane, de Zaz sont belles. Bourvil en reste l'ambassadeur emblématique. Bourvil, qui n'a pas chanté que des chefs-d'œuvre. Mais on ne s'y trompait pas. Je me souviens de cette une de *Paris Match*, quand il est mort : « Les Français pleurent Bourvil qui les a tant fait rire ». Il y avait en lui cette chaleur et cette simplicité, cet indéfinissable essentiel qui change tout chez les petits humains. On peut l'appeler la tendresse.

Malik Zidi

VU ENTRE AUTRES DANS *GOUTTES D'EAU SUR PIERRES BRÛLANTES* DE FRANÇOIS OZON OU, PLUS RÉCEMMENT, *PLAY* D'ANTHONY MARCIANO, LE COMÉDIEN EST AUJOURD'HUI PASSÉ À L'ÉCRITURE. AVEC *L'OMBRE DU SOIR*, IL SIGNE UN ROMAN D'INITIATION, POUR PARTIE D'INSPIRATION AUTOBIOGRAPHIQUE, SUR UN ENFANT FACE AUX AFFRES DE L'ADOLESCENCE. L'OCCASION POUR NOUS DE DISCUTER AVEC LUI DES QUELQUES TITRES AYANT MARQUÉ SA VIE.



« Je garde un souvenir très flou de mes premières lectures. Je me souviens toutefois d'un livre sur la Préhistoire, avec des mammouths

dessinés, mais impossible de vous donner son titre. En revanche, je peux précisément vous citer un autre ouvrage, cette fois-ci avec le titre et l'auteur : *Rendez-moi mes poux !* de Pierre-Élie Ferrier, dit **Pef**. J'ai aussi été très marqué par ce grand classique qu'est *Les Aventures de Tom Sawyer* de Mark Twain. »



« À l'école, un livre m'a littéralement bouleversé, tout en m'ouvrant à la poésie : *Les Fleurs du mal* de **Charles Baudelaire**. J'y ai découvert une vision

romantique des choses. Ces poèmes m'ont aussi mis face à tous les sentiments que peut provoquer l'expérience de l'enfer amoureux... En revanche, parmi les monstres sacrés de la littérature française, j'ai toujours été insensible à Marcel Proust. Mais, bon, ça viendra un jour. Ou pas... »

« En tant que comédien, je suis forcément intéressé par des textes que j'ai découverts grâce à la scène. Ainsi, j'ai été profondément touché par *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* d'**Imre Kertész**, qui fut, rappelons-le, Prix Nobel de littérature en 2002. Dans



cette oraison funèbre, un rescapé d'Auschwitz raconte pourquoi il refuse de donner la vie en ce monde. J'ai gravé dans ma mémoire ce monologue, incarné par Jean-Quentin Châtelain. Une expérience extraordinaire. »

« Je suis un fou de bandes dessinées. Parmi mes albums préférés, je pourrais vous citer les travaux de Charles Burns – en particulier le fameux *Black Hole*. *Blutch*, j'adore aussi, et s'il n'y avait qu'un de ses titres à retenir, ce serait certainement *Pétrone-Blutch*. *Une rencontre*. Mais le plus grand, c'est définitivement **Frédéric Pajak**. Découvrez les différents tomes du *Manifeste incertain*, *L'Étrange Beauté du monde* ou *L'Immense Solitude*, qui est un chef-d'œuvre ! »



« Si j'ai plaisir à lire des romans assez drôles des années 1970-1980, j'apprécie aussi les livres un peu plus sérieux. Comme *Le Dépaysement*. *Voyages en France* de cet immense écrivain qu'est Jean-Christophe Bailly. Dans mon programme de lecture, on trouve également de la littérature russe, avec les poèmes de Vladimir Maïakovski et de Marina Tsvetaïeva. J'ai par ailleurs beaucoup aimé *Le Sillon*, de **Valérie Manteau**, sur le journaliste turc Hrant Dink pour lequel l'auteure avait reçu le prix Renaudot. »



Propos recueillis par
Baptiste Liger



L'ombre du soir
par Malik Zidi, 168 p.,
Anne Carrière, 17 €

RETROUVEZ TOUS LES ANCIENS NUMÉROS DE **LiRE:** SUR

www.lire.fr



Suivez-nous sur



Quand on aime lire, on a besoin de Lire

ALLIANCE URGENCES

UNIS FACE À L'URGENCE



© Toby Madden pour Action contre la Faim

URGENCE CORONAVIRUS

6 ONG 1 CLIC 1 DON

ALLIANCEURGENCES.ORG

Pour venir en aide aux victimes en un seul don, Alliance Urgences rassemble les forces de 6 ONG.



LiRE:

HOMMAGE



Albert Uderzo



L'histoire
secrète

d' **Astérix**®

OFFRE SPÉCIALE

ABONNEZ-VOUS À
LiRE:
100 % NUMÉRIQUE



Accédez aux numéros
des 6 prochains mois
sur tablette, ordinateur
et mobile pour

9€⁹⁰
SEULEMENT



Profitez immédiatement de
tous les numéros disponibles
dans notre bibliothèque
numérique !

OFFRE DISPONIBLE
sur www.lire.fr

Suivez-nous sur



Quand on aime lire, on a besoin de Lire

LIRE

2^E CAHIER SPÉCIAL ASTÉRIX

N°485-486 MAI-JUIN 2020

Éditorial 5

par Baptiste Liger

HISTOIRE

Chronologie astérixienne 6

L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN

Albert Uderzo, le domaine du dieu 10

par François Busnel

ANALYSE

Le phénomène Astérix 14

par René Goscinny

LES ALBUMS

L'odyssée en albums 18

racontée par Albert Uderzo

LA SUCCESSION

La reprise d'une franchise 27

par Ilan Ferry

Astérix au cinéma 28

par Baptiste Liger et Gabrielle Martin

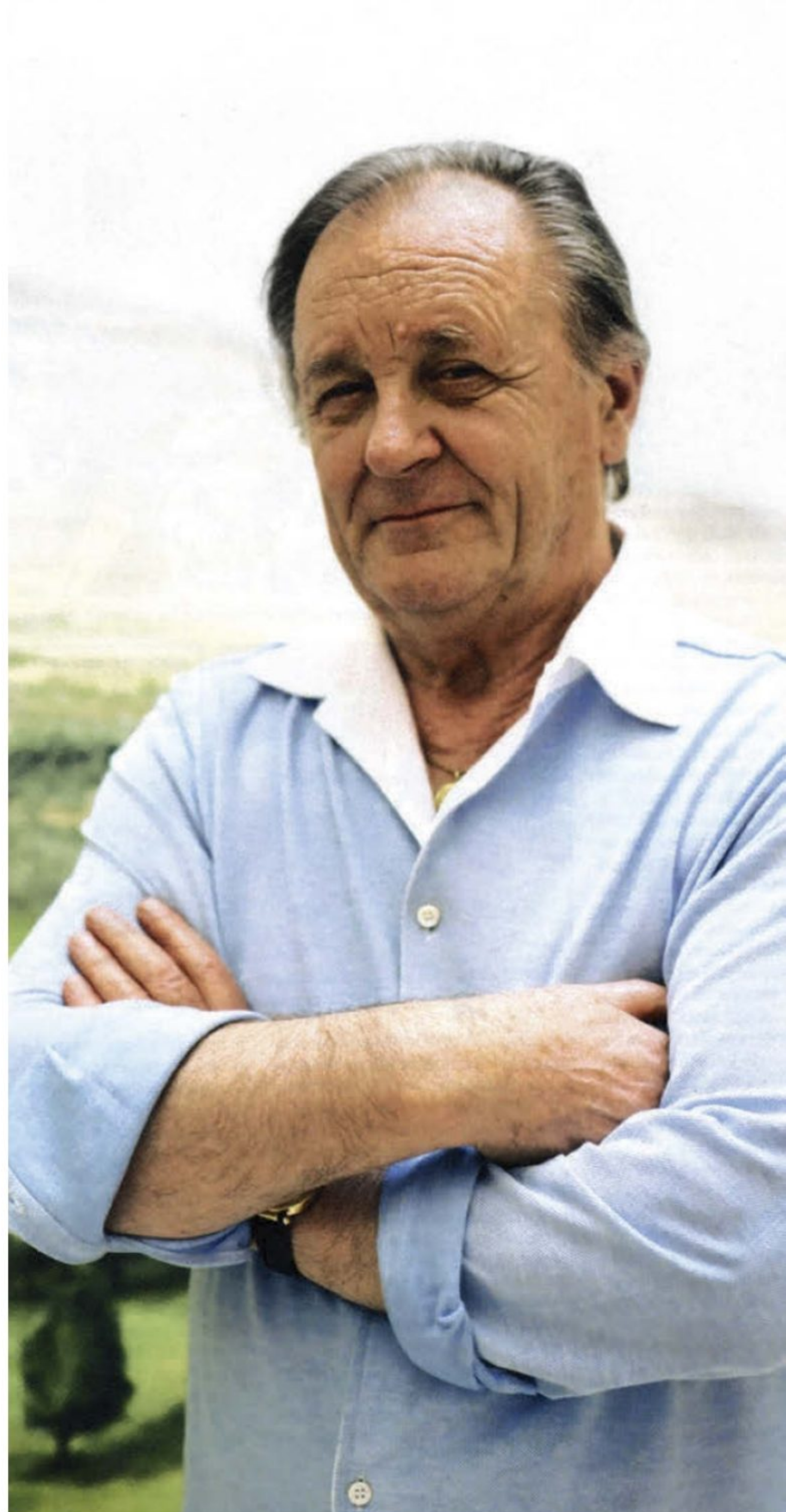
GRAND ENTRETIEN

Albert Uderzo : « Ma vérité » 30

PORTFOLIO

Hommage des écrivains et des dessinateurs : 38

Frédéric Beigbeder, Dominique Lidwine,
Philippe Delerm, Umberto Eco, Régis Loisel,
Moebius, Amélie Nothomb, René Pétillon, Turk,
William Vance, Zep



NE PAS PERDRE SON LATIN

Locutions latines 46

par Lucien Jerphagnon

JEUX

Jeux et solution des jeux 49

Table des illustrations 50

ABONNEMENTS : Lire - service abonnements - 4 route de Mouchy, 60438 Noailles Cedex. Tel. : 01 70 37 31 54.
Ce numéro double de Lire comporte 2 cahiers : 1^{er} cahier « L'espoir » ; 2^d cahier « Spécial Uderzo/Astérix ».

ABONNEZ-VOUS À **LIRE:**



**1 AN
45€
SEULEMENT**

+

EXCLUSIF

**3 carnets de notes
élégants et pratiques,**

Le Petit Prince®

JE M'ABONNE À LIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE - 4, rue de Mouchy - 60438 Noailles Cedex

OUI, je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE (10 numéros) + 3 carnets de notes
Le Petit Prince® pour 45€ seulement au lieu de ~~78,90 €~~.

Nom : _____

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

E-mail :

Lire est disponible au prix de 6,90€ et les 3 carnets au prix de 9,90 €.

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

Nº: | | | | | | | | | | | | | | | | | |

Expire fin : | | | | |

Date et signature obligatoires :

| | || | || |

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/08/2020 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire, service des abonnements, 4 rue de Mouchy 60 438 Noailles Cedex.

2^E CAHIER
SPÉCIAL ASTÉRIX

LIRE

Société éditrice : EMC2 SAS
Au capital de 325 000 euros.
18 rue du faubourg du Temple
75011 PARIS

Téléphone : 01 47 00 49 49
RCS Paris 832 332 399

Président & Directeur de la publication
Jean-Jacques AUGIER

Directeur général
Stéphane CHABENAT

Adjointe
Sophie GUEROUAZEL

Directeur de la rédaction
Baptiste LIGER

Assistante
Sabine DARD

Publicité et Développement
Astrid POURBAIX

Documentation
Jeanne CAMOS

Ont participé
François BUSNEL
Ilan FERRY
Gabrielle MARTIN

Secrétariat de rédaction
Charlotte RENAUD

Maquette
Thomas HAMEL
Olo éditions

Crédit de couverture et illustrations
Albert UDERZO pour Lire hors-série
N°1, novembre 2004.

Imprimé par Maury

Diffusion France MLP
Vente au numéro : A Juste Titres
Pascale DELIFER (04 88 15 12 41)

N° de commission paritaire :
0620 K 85 621

ISSN N°0338-50-19

Illustration du portrait de B. Liger
Sébastien HARDY

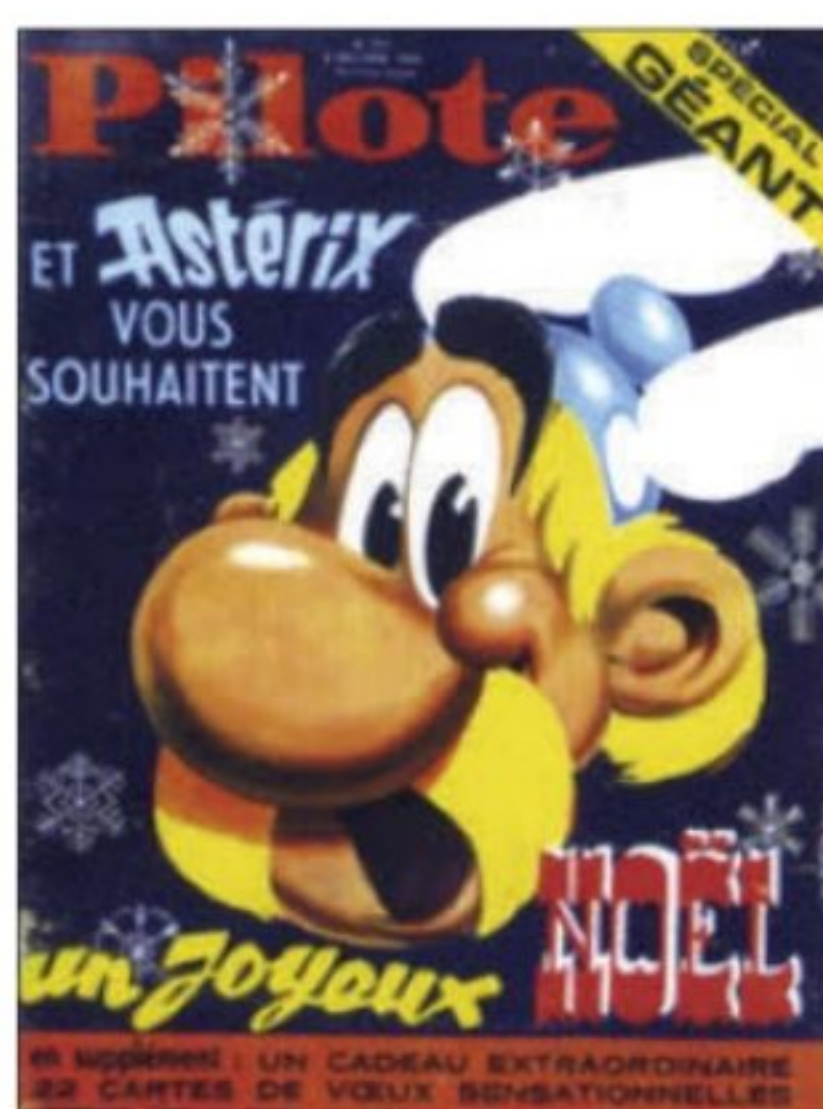
Édito

BAPTISTE LIGER



O n n'aura jamais cessé de vanter la capacité d'Astérix, grâce à ses anachronismes, à parler de notre époque et, mieux, à anticiper certains événements. On rajoutera : à mettre en avant des mots avant que ceux-ci ne soient l'objet de toutes les discussions. Ainsi, dans *Astérix et la Transitalique* – album signé Jean-Yves Ferri et Didier Conrad, paru en 2017 –, on trouvait un champion de courses de char romain baptisé... Coronavirus ! De quoi, peut-être, voir d'un autre œil ce volet des aventures du célèbre héros gaulois... Triste ironie de l'histoire, le géniteur de ce personnage mythique, victime d'une crise cardiaque, nous a quitté le 24 mars dernier, en pleine pandémie. Au-delà de la seule valeur artistique, une question aux airs de bilan se pose et s'impose, alors : combien sommes-nous à avoir pris goût aux livres, et même appris à lire, grâce aux albums d'Astérix ? De génération en génération, les aventures des habitants de ce village gaulois qui résiste encore et toujours à l'envahisseur enthousiasment tous les publics, posant une histoire culturelle et un imaginaire collectifs. Aussi, *Lire* a souhaité honorer ce grand nom de la bande dessinée et les personnages qu'il a imaginés avec son complice René Goscinny. Pour cela, nous vous proposons une version allégée et mise à jour de notre hors-série *Astérix*, paru initialement en 2004. Vous trouverez ici, entre autres, un grand entretien de François Busnel avec Albert Uderzo, une évocation de quelques albums mémorables par leur créateur ainsi que des hommages signés de dessinateurs et écrivains. De quoi se divertir, en attendant des jours meilleurs qui pourraient se terminer, pourquoi pas, par un banquet. Avec ou sans barde ? ■

CHRONOLOGIE ASTÉRIXIENNE



50 avant J.-C.

Toute la Gaule est occupée par les Romains... Toute ? Non ! Un village peuplé d'irréductibles Gaulois résiste encore et toujours à l'envahisseur. Et la vie n'est pas facile pour les garnisons de légionnaires romains des camps retranchés de Babaorum, Aquarium, Laudanum et Petibonum...

452 après J.-C.

Un petit village d'Italie du Nord peuplé d'irréductibles Vénètes résiste encore et

toujours à l'envahisseur... il est détruit par le feu des hordes d'Attila, roi des Huns. Le village d'irréductibles s'appelait... Oderzo.

14 août 1926

Naissance de René Goscinny à Paris.

25 avril 1927

Naissance d'Albert Uderzo à Fismes (Marne).

1951

René Goscinny, dessinateur et scénariste, est présenté

à Albert Uderzo, alors dessinateur et scénariste pour l'agence World Press / International Press.

1952

Goscinny et Uderzo créent Jehan Pistolet, corsaire prodigieux.

1956

Goscinny et Uderzo participent à l'aventure des sociétés Édipresse et Édifrance, avec Jean-Michel Charlier et Jean Hébrard. À l'époque, Uderzo dessine jusqu'à neuf planches par semaine pour gagner sa vie, dont certaines sont encrées sans crayonné ! Un record.

1958

Goscinny et Uderzo créent Oumpah-Pah dans *Le Journal de Tintin*.

29 octobre 1959

Création d'Astérix à l'occasion du lancement du magazine *Pilote* (« Mâtin, quel journal ! »), et première aventure intitulée *Astérix le Gaulois*. Le journal connaît un succès rapide : 200 000 exemplaires sont aussitôt vendus.

1960

Goscinny et Uderzo quittent *Pilote*.



UN PAYSAN RÉSERVE
AUX
ÉTABLISSEMENTS JACQUEMAIRE



1961

Sortie du premier album, *Asterix le Gaulois* (tirage : 6 000 exemplaires).

1962

Sortie de *La Serpe d'or* (tirage : 15 000 exemplaires).

1963

Goscinnny et Uderzo reviennent au journal *Pilote*. Sortie d'*Asterix et les Goths* (tirage : 15 000 exemplaires).

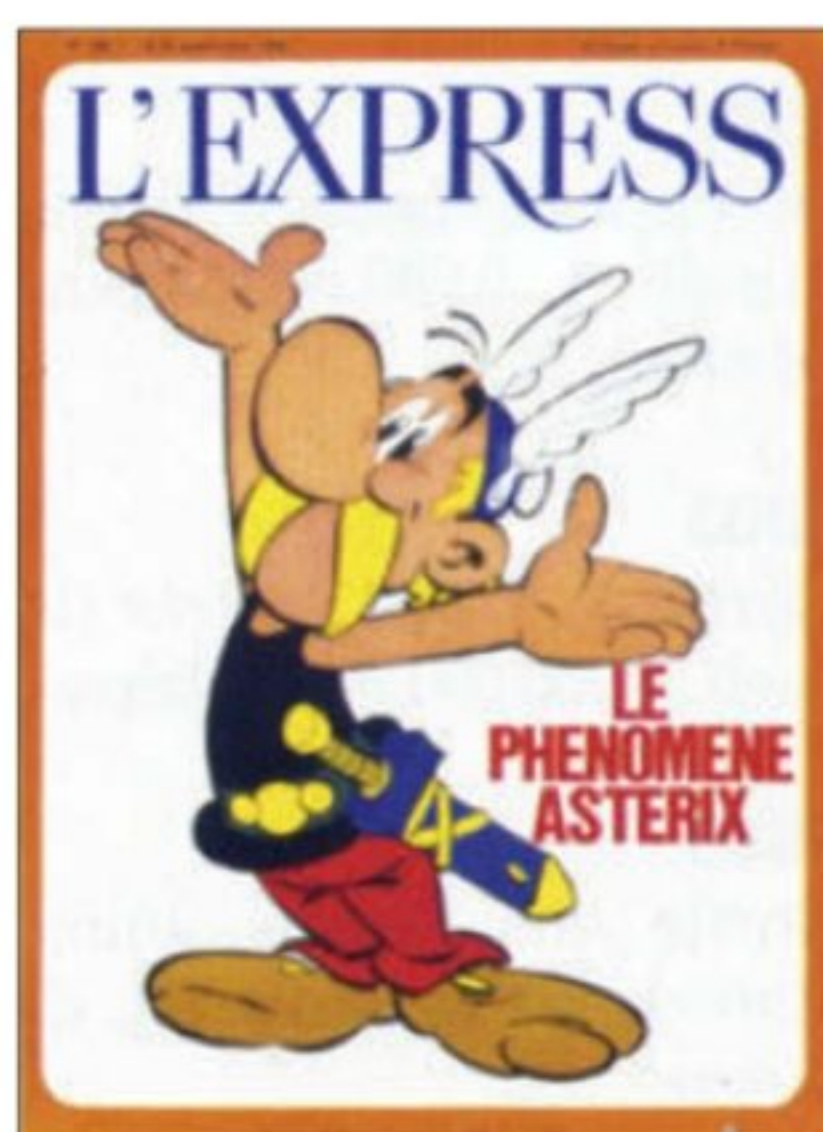


1964

Sortie d'*Asterix gladiateur* (tirage : 60 000 exemplaires).

1965

Sortie du *Tour de Gaule d'Asterix* (tirage : 60 000 exemplaires) puis d'*Asterix et Cléopâtre* (tirage : 100 000 exemplaires). Le premier satellite français, fabriqué par Matra, est expédié dans l'espace et baptisé Asterix. Traduction des albums en espagnol (les ventes dans cette langue atteignent aujourd'hui 22 millions d'exemplaires).



1966

Sortie du *Combat des chefs* (tirage : 600 000 exemplaires) puis d'*Asterix chez les Bretons* (tirage : 900 000 exemplaires). Traduction des albums en néerlandais. Asterix fait la couverture de *L'Express*.

1967

Sortie d'*Asterix et les Normands* (tirage : 1 200 000 exemplaires) puis d'*Asterix légionnaire* (tirage : 1 million d'exemplaires). Sortie du dessin animé *Asterix le Gaulois*. Les albums d'Asterix sont traduits en allemand (les ventes dans cette langue ont dépassé depuis les 100 millions d'exemplaires, soit presque autant qu'en France).



1968

Sortie du *Bouclier arverne* (tirage : 1 million d'exemplaires) puis d'*Asterix aux Jeux olympiques* (tirage : 1 200 000 exemplaires). Sortie du dessin animé *Asterix et Cléopâtre*. Les albums d'Asterix sont traduits en italien et en portugais (les ventes dans ces langues atteignent aujourd'hui respectivement 6 et 2 millions d'exemplaires).

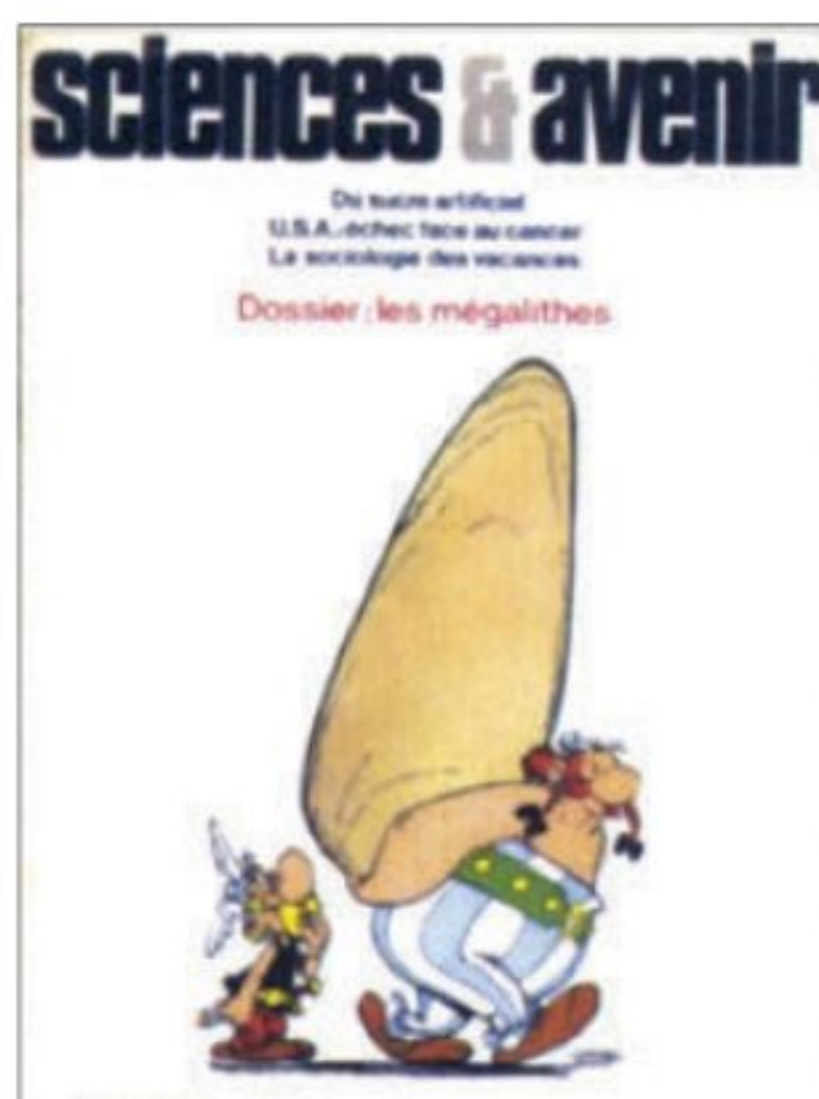


1969

Sortie d'*Asterix et le chaudron* (tirage : 1 100 000 exemplaires), puis d'*Asterix en Hispanie* (tirage : 1 100 000 exemplaires). Traduction des albums en anglais (les ventes dans cette langue atteignent aujourd'hui 22 millions d'exemplaires).

1970

Sortie de *La Zizanie* (tirage : 1 million d'exemplaires), puis d'*Asterix chez les Helvètes* (tirage : 1 200 000 exemplaires).



1971

Sortie du *Domaine des dieux* (tirage : 1 100 000 exemplaires).

1972

Sortie des *Lauriers de César* (tirage : 1 100 000 exemplaires) puis du *Devin* (tirage : 1 300 000 exemplaires).



1973

Sortie d'*Asterix en Corse* (tirage : 1 300 000 exemplaires).

1974

Sortie du *Cadeau de César* (tirage : 1 400 000 exemplaires). Goscinnny et Uderzo quittent définitivement *Pilote*.



1975

Sortie de *La Grande Traversée* (tirage : 1 350 000 exemplaires).

1976

Sortie d'*Obélix et compagnie* (tirage : 1 350 000 exemplaires) et du dessin animé *Les Douze Travaux d'Astérix*, produit par les studios Idéfix.

5 novembre 1977

Mort de René Goscinny, à Paris, lors d'un test d'effort effectué dans le cadre d'un bilan de santé. La France entière est sous le choc.

1979

Sortie d'*Astérix chez les Belges*, dernière création commune de René Goscinny et Albert Uderzo (tirage : 1 500 000 exemplaires). Uderzo quitte Dargaud et crée les éditions Albert René.

1980

Sortie du *Grand Fossé*, premier album écrit et dessiné par Uderzo (tirage : 1 700 000 exemplaires).

1981

Sortie de *L'Odyssée d'Astérix* (tirage : 1 700 000 exemplaires).

1983

Sortie du *Fils d'Astérix* (tirage : 1 700 000 exemplaires).

1985

Sortie du dessin animé *Astérix et la Surprise de César*.

1986

Sortie du dessin animé *Astérix chez les Bretons*.

1987

Sortie d'*Astérix chez Rahazade* (tirage : 1 700 000 exemplaires).

1989

Ouverture du parc Astérix. Exposition Astérix au Centre Georges-Pompidou, à Beaubourg.

1991

Sortie de *La Rose et le Glaive* (tirage : 2 millions d'exemplaires en France, 7 millions en Europe). Astérix fait la une du *Time Magazine*.

1994

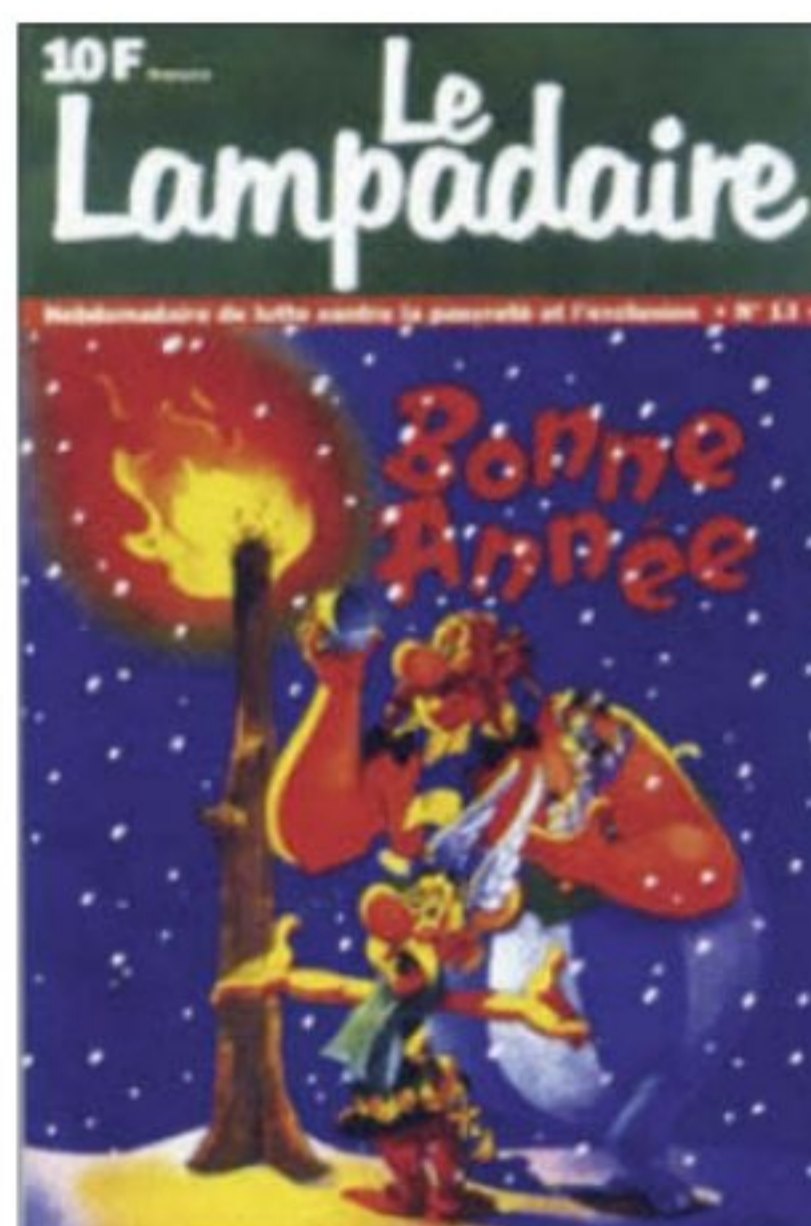
Astérix fait la une du *Point* puis de *L'Express*.

1995

Sortie du dessin animé *Astérix et les Indiens*.

1996

Sortie de *La Galère d'Obélix* (tirage : 2 600 000 exemplaires).



1997

Exposition au musée des Arts et Traditions populaires : « Astérix, un mythe contemporain ».

1999

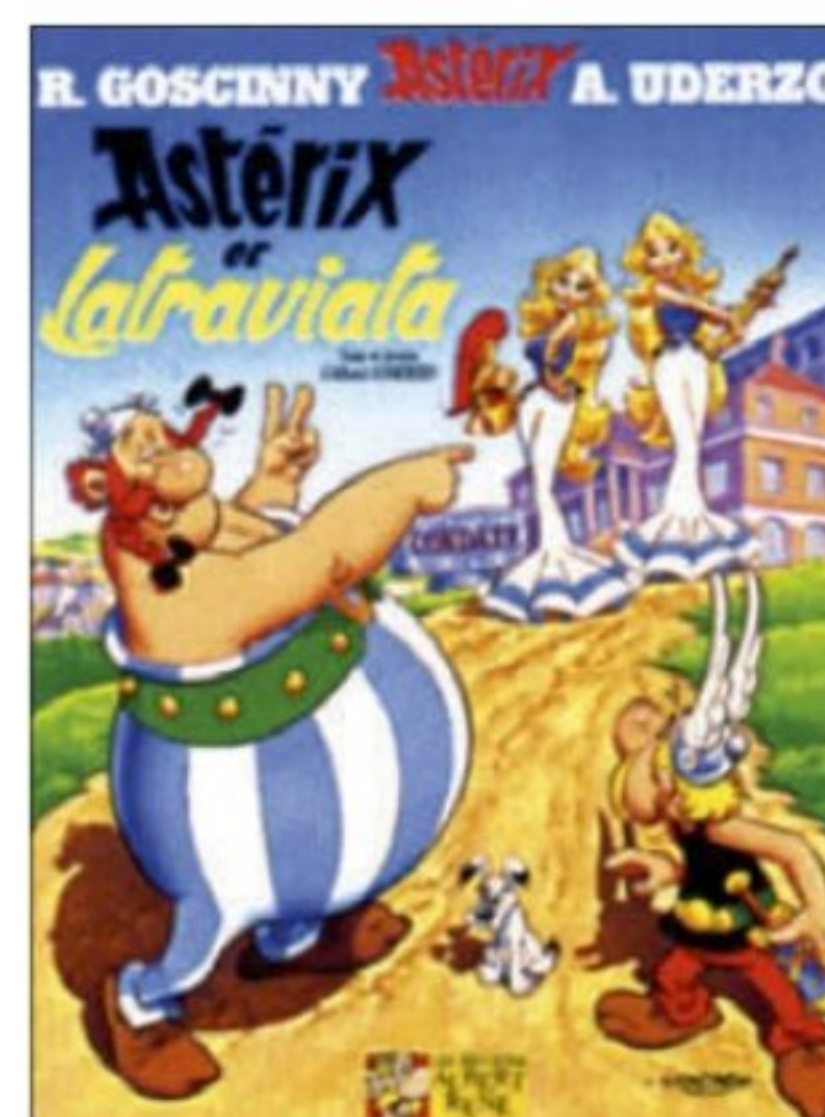
Premier timbre à l'effigie d'Astérix (10 900 000 exemplaires). Sortie du film *Astérix et Obélix contre César* de Claude Zidi (23 661 415 entrées dans le monde).

2000

Albert Uderzo reçoit le prix du millénaire de la bande dessinée.

2001

Sortie d'*Astérix et Latraviata* (8 millions d'exemplaires mis en place en Europe, dont 3 millions en France).



2002

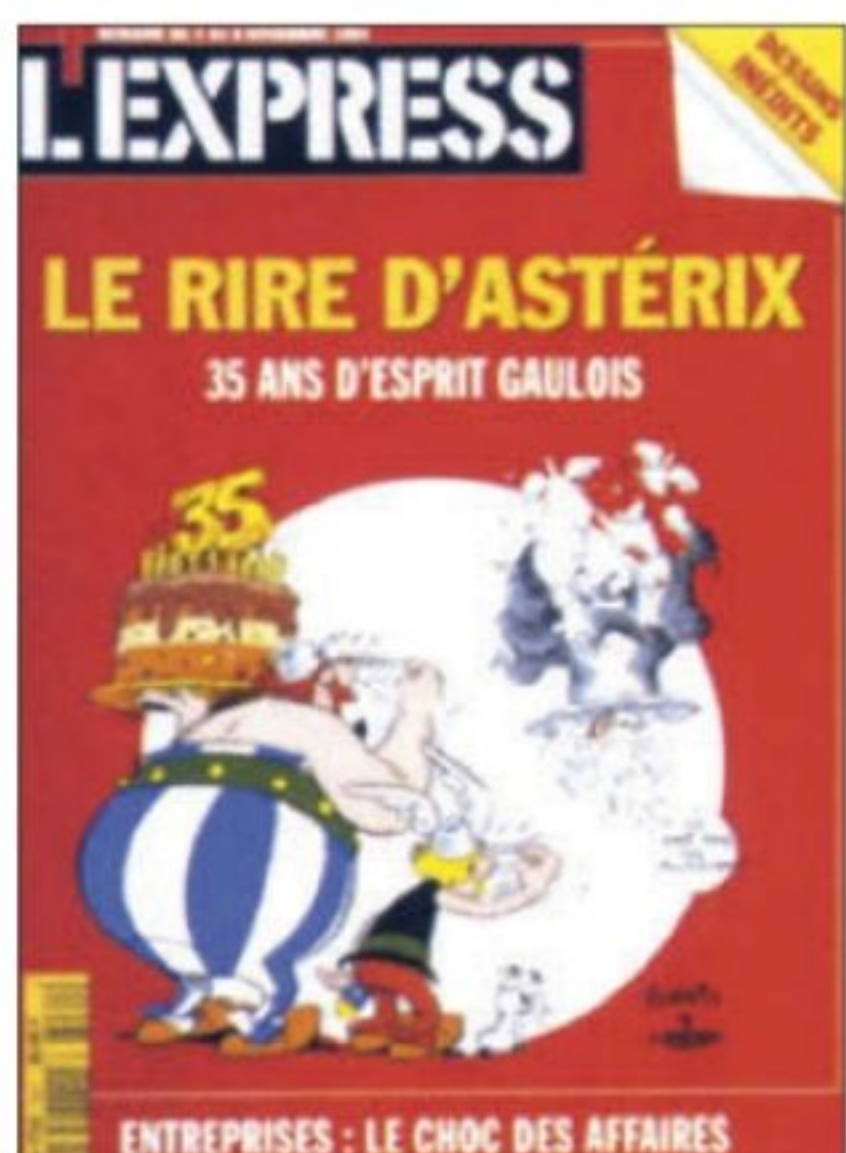
Sortie du film *Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre* d'Alain Chabat (42 017 133 entrées dans le monde, soit le quatrième plus grand succès du cinéma français après *La Grande Vadrouille* de Gérard Oury, *Bienvenue chez les Ch'tis* de Dany Boon et *Intouchables* d'Olivier Nakache et Éric Toledano).

2003

Sortie en album d'*Astérix et la rentrée gauloise* (tirage : 1 100 000 exemplaires), recueil d'histoires courtes initialement paru sous forme de hors-série en 1993.

2004

Hors-série n° 1 de *Lire* entièrement consacré à Astérix et vendu en partie au profit de l'association Lire et faire lire : douze écrivains et seize dessinateurs rendent hommage à Astérix ; bande dessinée inédite d'Uderzo : *Lire avec Obélix*.



Lancement inédit en six langues régionales de l'album *Astérix et la rentrée gauloise* : picard-ch'ti, breton, gallo, alsacien, occitan et corse.



2005

Sortie du *Ciel lui tombe sur la tête* (tirage : 8 000 000 exemplaires dans le monde).

2006

Sortie du dessin animé *Astérix et les Vikings*.

2008

Sortie en salles du film *Astérix aux Jeux olympiques* de Frédéric Forestier et Thomas Langmann. Albert Uderzo vend ses parts des éditions Albert René à Hachette Livre.

2009

Sortie de *L'Anniversaire d'Astérix et Obélix – Le Livre d'or* à l'occasion du 50^e anniversaire de la série.



2012

Sortie en salles du film *Astérix et Obélix : Au service de Sa Majesté* de Laurent Tirard, d'après les albums *Astérix chez les Bretons* et *Astérix et les Normands*.

2013

Sortie d'*Astérix chez les Pictes* (5 000 000 exemplaires dans le monde), premier album non écrit par Uderzo qui laisse la main à Jean-Yves Ferri pour le scénario et Didier Conrad au dessin.

2014

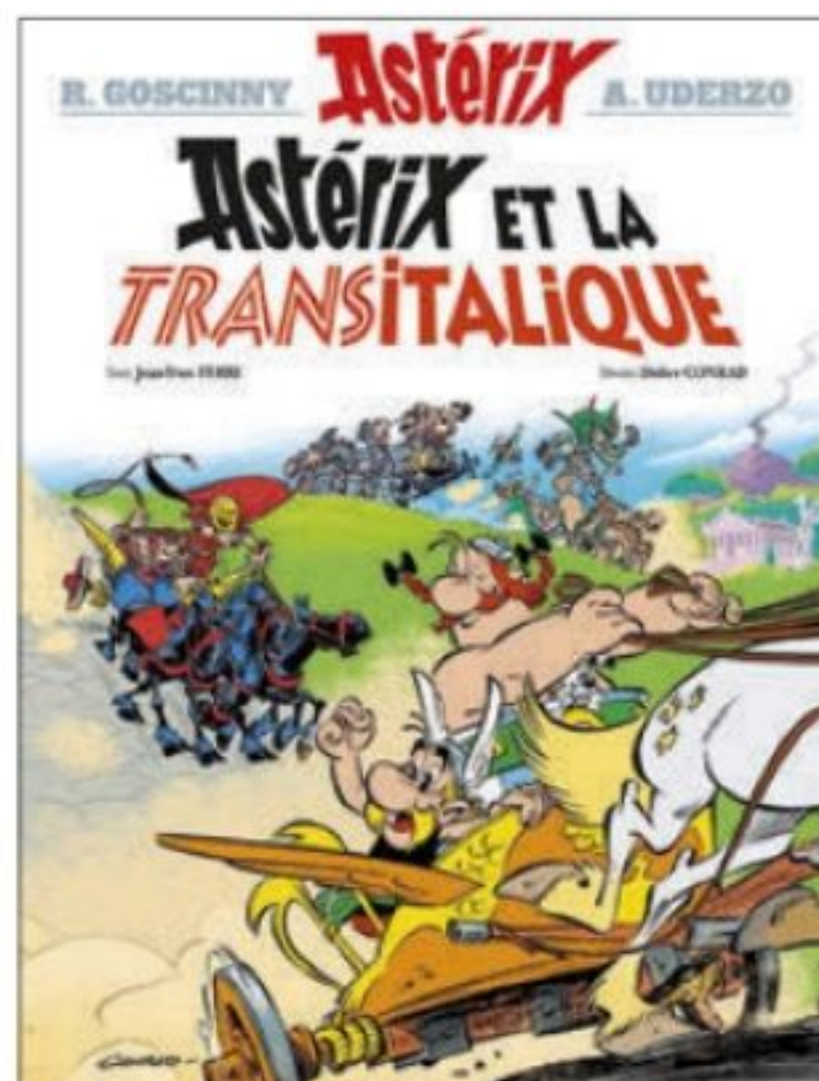
Sortie du film d'animation en 3D *Astérix : Le Domaine des dieux* d'Alexandre Astier et Louis Clichy.

2015

Sortie du *Papyrus de César* (2 000 000 exemplaires en France), second album de la saga écrit par Jean-Yves Ferri et dessiné par Didier Conrad.

2017

Sortie d'*Astérix et la Transitalique* (2 000 000 exemplaires en France) écrit par Jean-Yves Ferri et dessiné par Didier Conrad.



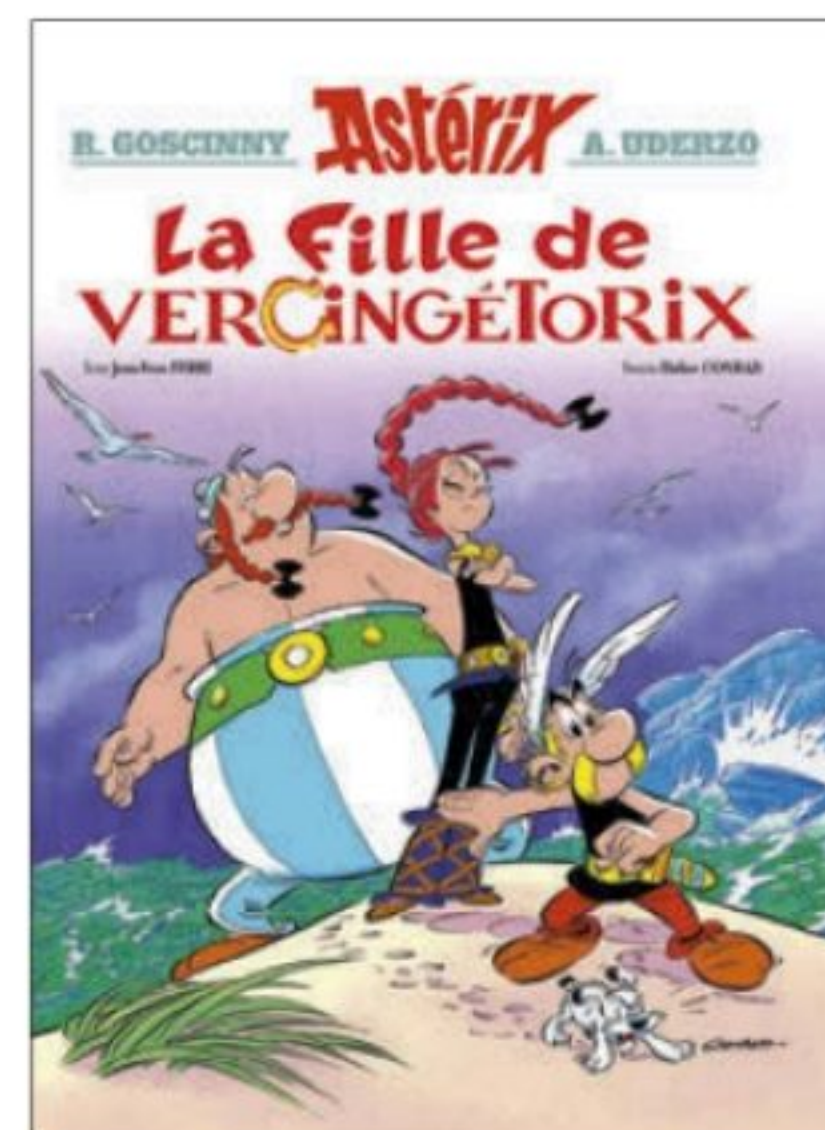
2018

Sortie du film d'animation *Astérix : Le Secret de la potion magique* d'Alexandre Astier et Louis Clichy.



2019

Sortie de *La Fille de Vercingétorix* (2 millions d'exemplaires en France), toujours avec le duo Jean-Yves Ferri / Didier Conrad aux manettes.



24 mars 2020

Décès d'Albert Uderzo à l'âge de 92 ans.

ALBERT UDERZO

Le domaine du dieu

En 2004, François Busnel visitait et racontait ce qui était peut-être l'atelier le plus secret de France, en compagnie du maître des lieux. Qui jonglait volontiers d'un bureau à l'autre.

Dans un hôtel particulier, dans la banlieue ouest de Paris. C'est ici, au troisième et dernier étage de l'immeuble qu'il s'est offert il y a tout juste deux ans, qu'Albert Uderzo a installé son atelier. C'est ici qu'il se réfugie chaque jour pour écrire et dessiner. « Avant, chuchote sa fille Sylvie, il travaillait dans le salon, chez nous. Je ne sais pas comment il faisait : toutes les dix minutes quelqu'un jetait un coup d'œil par-dessus son épaule dans l'espoir de surprendre une bribe de ce qu'il était en train de réaliser. Un cirque infernal ! Mais ça ne l'a jamais dérangé : mon père possède une incroyable capacité à



Les pinceaux de l'artiste, et la planche sur laquelle est en train de naître le nouvel album.



Albert Uderzo dans le studio aménagé au 3^e étage de son domicile parisien.

s'enfermer dans son univers, au point que, lorsqu'il dessine, il n'entend même plus les conversations et les bruits de l'extérieur. » Albert Uderzo confirme : « Je peux dessiner n'importe où, il me

suffit d'une planche, d'une page blanche et de mes critères. Mais je rêve depuis toujours de posséder enfin un endroit à moi, pour y ranger tous mes bouquins. »

Le nouvel atelier d'Uderzo est



Sur les murs, quelques couvertures originales.



Derrière le bureau, la collection des trophées et figurines gauloises.

gigantesque. On y accède par un vaste escalier de pierre que veille une toile représentant la campagne toscane, ou bien par un ascenseur qui dépose directement le visiteur sur le seuil du saint des saints. Soyons francs : cette pièce est sans doute la plus convoitée du monde de la bande dessinée. C'est là que naissent, désormais, les aventures du plus populaire héros français. Et que reposent (on ne les verra pas !) les planches originales des trente-deux albums d'Astérix. Sur les murs, les couvertures originales d'Astérix, des planches offertes par des amis dessinateurs, quelques photos de René Goscinny ou de Kirk Douglas, les mots d'admiration signés André Malraux, Georges Pompidou ou Louis de Funès, soigneusement encadrés, et

d'antiques affiches rappelant l'épopée héroïque de *Pilote* (« *Matin, quel journal !* »). Dans ce studio mansardé, Uderzo a fait construire la bibliothèque de bois foncé dont il rêve depuis l'enfance. « *Mon père fut luthier, puis ébéniste, mais je n'ai jamais eu de véritable bibliothèque* », explique-t-il en caressant les rayonnages. Les ouvrages indispensables pour débiter toute nouvelle aventure d'Astérix sont sagement alignés : une édition – un peu fatiguée – du *Grand Larousse* et l'*Histoire universelle*. « *René ne se séparait jamais de son Larousse, notamment à cause des pages roses, ainsi que d'une Histoire de Rome* », tient-il à préciser. Un peu plus loin, le recueil complet des éditions originales d'Astérix depuis 1961 et... une impressionnante collection de figurines représentant Astérix, Obélix et les personnages créés depuis quarante-cinq ans. « *Le dessinateur que j'ai le plus admiré était Carl Barks, le créateur de Mickey. En visitant son atelier, j'ai découvert qu'il conservait toujours près de lui son premier Mickey, le dessin et la figurine. Je garde donc les premiers Astérix.* » Cette collection n'a qu'une rivale : celle des modèles réduits de Ferrari, sa passion (les voitures originales sont rangées dans le garage de sa propriété campagnarde), qui occupe une pleine vitrine et vers laquelle il aime se tourner. Comme un gosse.

Deux bureaux se font face, identiques. Sur celui de droite, un ordinateur ; sur l'autre, une planche à dessin. « *Beaucoup de gens pensent que la bande dessinée se fait de façon spontanée, lâche Uderzo avec un brin d'irritation dans la voix. On croit que le dessinateur griffonne en vitesse des "petits Mickeys" sur un coin de table. C'est une idée très répandue mais totalement fausse.* » Uderzo est un adepte de ce qu'il nomme avec tendresse « *la discipline goscinnyenne* » : ne jamais commencer à dessiner si le scénario n'a pas été entièrement écrit, des dialogues aux descriptions en passant par les moindres détails graphiques. Cette discipline donne son rythme à l'album : « *on se rend ainsi compte des temps morts et des temps vifs, et cela permet de créer le fameux mini-suspense de dernière case qui pousse le lecteur à tourner la page* », résume-t-il.

L'écriture du scénario se fait sur le bureau de droite. À la main, tout d'abord. Puis Uderzo tape ce qu'il parvient à déchiffrer sur son ordinateur. La plupart du temps, il gribouille des motifs totalement incompréhensibles par quelqu'un d'autre. « *Ce ne sont ni des esquisses ni des croquis, mais de simples traits qui correspondent à ce que je veux écrire. Je barbouille cela sur des feuilles volantes au moment où je procède au découpage des planches, afin de savoir si telle ou telle action demandera un espace d'une, deux ou plusieurs cases, voire une bande totale.* » Cette « mise en place », comme l'appelle Uderzo, c'est encore un legs de Goscinny.

Lorsque le scénario est écrit, Uderzo change alors de bureau et se met à dessiner. La table à dessin « historique », celle sur laquelle sont nés tous les albums d'Astérix et qu'il acheta en 1945, pour ses 18 ans, est désormais dans le bureau de sa maison de campagne. « *Je ne travaille presque jamais là-bas, où je passe pourtant une partie de l'année... sauf quand je suis très en retard. Aujourd'hui, je rends mes travaux presque à l'heure, alors que pendant des années je devais travailler nuit et jour pour accoucher de mes multiples productions. Il m'arrivait de dessiner cinq planches par semaine, ce qui est énorme, contre une et demie actuellement.* »



Sur la planche à dessin, le critérium et l'indispensable plume de rapace pour effacer les fibres de gomme.

Albert Uderzo possède plusieurs modèles de planches à dessin, toutes assemblées par son père... et toutes parsemées de minuscules crevasses causées par les punaises qui servaient jadis à fixer les feuilles, au temps où le ruban adhésif n'existait pas encore. À côté de la planche de bois, un rouleau de Scotch, un taille-crayon et une vieille plume de rapace. Depuis quarante-cinq ans, ce curieux ustensile ne quitte pas Uderzo qui s'en sert pour nettoyer les épluchures laissées par les gommes sur le papier. Juste à côté, comme une statuette ancestrale veillant la planche magique, une grande vasque contient la vingtaine de pinceaux anglais tout droit importés de chez Winsor & Newton, à Londres, et qui attendent en vain la main qui ne les saisira plus. Car à 77 ans, Albert Uderzo ne peut plus dessiner l'intégralité de ses planches. Bien sûr, il reste le seul auteur du crayonné, c'est-à-dire du dessin à la mine, ainsi que des lettres qui figurent à l'intérieur des phylactères, mais le trait est ensuite encre puis mis en couleur par les artisans du studio qu'il a spécialement créé avec les éditions Albert-René.

« *C'est en réalisant moi-même l'encrage des dessins que je me suis fichu la main en l'air* », maugrée-t-il en exhibant ses deux larges paluches.

LE VOIR DESSINER EST UN SPECTACLE EXCEPTIONNEL ET SUBJUGUANT.

Ses mains, Uderzo n'a jamais vraiment compris comment elles avaient pu dessiner tant de pages. Épaisses, lourdes, gonflées, ce sont celles d'un bûcheron plus que d'un orfèvre. Et pourtant ! La précision d'Uderzo est spectaculaire. Le voir dessiner est le spectacle exceptionnel et subjuguant auquel il n'est donné d'assister que lors de (trop) rares occasions. À l'aide de sa vieille règle graduée, Uderzo commence par tracer les cases qui abriteront ses dessins : onze centimètres et demi, très précisément, soit une case nettement plus grande que le format imprimé. Ce travail pourrait être fait à la machine, mais Uderzo, en véritable artisan, préfère s'en charger lui-même. Question de



Dans la salle de réunion, une gigantesque toile représente la campagne romaine.

style. Le crayon en main, il semble ne faire aucun effort. Une danse. Sur fond musical, la plupart du temps. « *Mais je suis incapable d'écouter de la musique lorsque j'écris, c'est drôle, non ?* »

Ce n'est pas la moindre des bizarreries, chez cet auteur au talent fou. À la naissance, Uderzo avait six doigts à chaque main – une légère opération chirurgicale dissipa l'anomalie et l'on n'aperçoit plus qu'une fine cicatrice grignotée par le temps et assortie d'une petite boule – et était... daltonien. « *Je m'en suis rendu compte lorsqu'on m'a demandé pourquoi je dessinais des chevaux rouges. Mais je supervise moi-même les mises en couleur.* » Par quel prodige ? Grâce à la théorie : « *Un vieux prof de dessin, à l'école primaire, m'a appris à faire le plus beau des gris avec les trois couleurs fondamentales et non pas en mélangeant le blanc et le noir.* » Le tour de force est énorme : Uderzo réussit des mises en couleur d'une incroyable subtilité grâce à ce calcul quasi mathématique ! « *Le daltonisme n'a donc jamais été un handicap* », lance-t-il. Dans un grand éclat de rire.

François Busnel



Autoportrait sous forme de caricature aux Editions Albert-René.



Chez lui, dans l'escalier qui mène au studio.



LE PHÉNOMÈNE ASTÉRIX*

Par René Goscinny



« Je fais le guignol pour amuser les enfants et pour ceux qui ont le désir de le rester longtemps », explique Goscinny sous l'œil complice d'Uderzo.

Il y a de cela huit ans, une équipe de journalistes et de dessinateurs décide de créer un hebdomadaire destiné aux jeunes. Les dessinateurs Albert Uderzo et moi-même sommes alors chargés de réaliser une bande dessinée pour ce nouveau journal, dont le nom sera *Pilote*.

Nous nous sommes donc réunis un après-midi chez Uderzo et nous avons cherché une idée que nous souhaitions, dans la mesure du possible, drôle et originale. Très rapidement, nous sommes tombés d'accord, Uderzo et moi : nous choisirions comme thème de notre histoire les Gaulois, ces Gaulois qui, assez

curieusement, étaient un peu oubliés en France et qui nous semblaient être un sujet plein de possibilités.

Nous inspirant du nom de Vercingétorix, souvenir des premières leçons d'histoire de notre enfance, nous baptisons aussitôt nos personnages : Astérix, Obélix, Panoramix et autres « ix ». Nos

Romains auront des noms latins se terminant en « us », comme par exemple : « Encorutilfaluquejesus ». Leurs villes, des noms se terminant en « um » : Babaurum, Aquarium, Petitbonum.

Notre histoire, publiée dès le premier numéro de *Pilote*, remporte aussitôt un assez vif succès auprès de nos lecteurs, ce qui nous satisfait d'autant plus que sa publication sous forme d'albums semble également promise à un assez bon succès d'édition, le tirage de chaque nouvel album étant le double du tirage de l'album précédent.

Et puis, tout à coup, mystérieusement, il se passe quelque chose : le simple succès d'édition se transforme et devient le phénomène Astérix. C'est donc, si vous le permettez, de ce phénomène dont je vais vous parler et surtout de ce que cela représente de vivre au milieu, au centre même d'un phénomène.

C'est pendant l'été 1965 que plusieurs journaux réputés sérieux commencent à s'intéresser à notre petit Gaulois ; les vitrines des libraires se tapissent d'albums des aventures d'Astérix, les gens commencent à parler de lui et, ce qui est plus étrange encore, se mettent à parler comme lui : « *Ils sont fous ces Romains* » devient une sorte de mot de passe. La presse, la radio et la télévision ont beaucoup fait pour le succès d'Astérix, inutile de vous dire que nous leur en sommes vivement reconnaissants.

Et puis, les exégètes s'emparent de notre Gaulois et essaient de le démonter pour voir ce qu'il y a dedans. Mais il faut croire qu'Astérix ne se démonte pas facilement car, si des chercheurs éminents y trouvent des tas de choses, elles sont souvent contradictoires, surtout en ce qui concerne les intentions politiques de ses auteurs.

« *Astérix ? Mais c'est de Gaulle !* » disent les uns. « *Goscinnny ?* disent les autres, *un homme de gauche, il défend le monde du travail contre le patronat, il n'est pas d'accord quand on fouette les esclaves égyptiens !* », « *Goscinnny est poujadiste* », écrivent certains avec le calme que donne la certitude. « *Il est d'extrême droite* », crient les uns. « *Il est chauvin et nationaliste !* ». « *Astérix fait un clin d'œil aux Américains en écrivant que les Gaulois ont cessé d'être aimables avec les touristes* », s'inquiètent les autres.

M. Moulin, dans la *Tribune de Lausanne* – où il dit par ailleurs que s'il lui fallait résumer brièvement pour l'histoire les trois mots les plus significatifs de l'année 1966 en France, il choisirait sans hésiter Astérix, la pilule et le préfixe « mini » – M. Moulin donc, est troublé en constatant que l'avènement d'Astérix s'est produit au moment où de Gaulle décidait le retrait de la France de l'Organisation militaire atlantique. *L'Express*, pour sa part, pense également qu'Astérix est une satire des Américains et assure qu'à chaque page c'est bien de l'*american way of life* qu'on se moque.

Mais, en ce qui me concerne, la palme revient à un confrère venu m'interviewer et qui m'a déclaré : « *Vous faites de la politique dans Astérix. – Non, lui ai-je répondu, je fais le guignol pour amuser les enfants et pour ceux qui ont le désir de le rester longtemps. – Pas de faux-fuyants, vous faites de la politique. D'ailleurs, quelles sont vos idées politiques ? – Lisez Astérix !* », lui ai-je dit, car on peut être humoriste et logique à la fois.

Son article m'a stupéfié : pour lui, Astérix, né avec la V^e République, est une sorte de mystification politique, qui sert de diversion pour cacher et recouper

les événements contemporains. En clair, nous émergeons à des fonds secrets. Permettez-moi de vous dire que ce n'est pas vrai ; quelque proposition qui nous serait faite en ce sens, à mon ami Uderzo et à moi-même, tout en n'étant pas automatiquement acceptée, nous flatterait ; et nous n'avons pas encore été flattés ; j'ajoute que, vis-à-vis de nos percepteurs respectifs, des fonds secrets nous séduiraient assez.

Mais notre journaliste ne s'est pas arrêté là et, voulant donner des bases solides à sa théorie, il a écrit que la potion magique que boit le petit Astérix et qui le rend invincible représente l'homme providentiel, c'est-à-dire de Gaulle ; ce qui semblerait prouver que notre homme est à ce point obsédé par le chef de l'État qu'il le voit même dans la soupe.

D'un autre côté, mes petits bonshommes sont souvent utilisés par les dessinateurs humoristes qui veulent attaquer ou défendre le gouvernement et cela, bien entendu, dans des journaux d'opinion diamétralement opposée. Si tel ministre est surnommé dans l'intimité du nom de l'un de mes héros, il est aussi reçu en voyage officiel par des pancartes hostiles ayant Astérix comme symbole vengeur.



Un parti séparatiste suisse se sert d'Astérix comme emblème. Mais ce petit révolutionnaire, aussi sidéré que ses papas, se voit reprocher par ailleurs son conformisme bourgeois.

Un journaliste américain représentant un très grand journal m'a demandé sérieusement : « *Quelle est l'opinion d'Astérix au sujet de la guerre au Vietnam ?* » Et un journal allemand, tout bonnement, adapte mes histoires pour en faire de la propagande néonazie. Nous les avons, avec l'aide de la presse allemande d'ailleurs, arrêtés dans cette entreprise placée sous le signe du toupet, car un des personnages les moins sympathiques de l'histoire était devenu un Français typique. Entendons-nous, dans le récit original il était gaulois, comme les autres, mais dans l'adaptation libre, il était le seul Gaulois. Colossale nuance !

Enfin, pour en terminer avec ce sujet, je dois dire qu'avant les élections législatives, de nombreux candidats nous ont demandé l'autorisation d'utiliser Astérix pour leur campagne électorale. Nous avons répondu : tous les candidats ou aucun. Cette honnête proposition n'a pas éveillé d'échos favorables, ce qui nous a fait penser, à Uderzo et à moi, que l'union nationale n'était pas encore faite ! Cependant, nous avons appris qu'un candidat se servait d'Astérix pour sa campagne. J'ai le regret de dire qu'il a subi une défaite définitive dès le premier tour des élections ; je pense que son heureux adversaire devait se servir de Tintin !

Des sociologues se sont intéressés à notre cas et nous ont souvent posé des questions saugrenues : « *Êtes-vous misogynes ? Il n'y a jamais de femme dans Astérix.* » Nous avons répondu que Cléopâtre, notamment, était une femme, mais nous avons été très inquiets car la femme d'Uderzo et ma future épouse ont pris la déplorable habitude de lire les articles nous concernant et elles n'accepteraient pas que nous devenions misogynes. Ce qui nous a amenés à cette profonde réflexion philosophique : la femme, voilà l'ennemi du misogyne !

Et, puisque nous en sommes à la haute philosophie, inutile de vous préciser que, dans ce domaine, on a trouvé aussi des interprétations et des intentions tout à fait surprenantes dans nos ouvrages. Je vous en fais grâce, d'autant plus que je n'ai jamais très bien compris de quoi il



Uderzo et Goscinny en séance de dédicaces dans un grand magasin parisien, pendant les années 1960.

s'agissait. Je crains de ne pas être assez instruit pour comprendre tout ce que j'écris.

Le phénomène Astérix, quoi qu'il en soit, continue à croître et à se développer. Nous lisons dans les journaux, par exemple, que des hôteliers de Lourdes ayant eu des jumeaux, leur donnent comme deuxième prénom, à l'un : Astérix, à l'autre : Obélix. Pauvres enfants ! Le premier satellite français est surnommé « Astérix » par les techniciens de la base de lancement et, paraît-il, un texte polycopié a circulé dans les milieux ecclésiastiques de Paris, dans lequel il était question de la mise en place des nouveaux diocèses de la région parisienne : on y voit le grand druide Façafax, las d'administrer la vaste forêt de chênes qui entoure Paris, partager son domaine entre les sous-druides Aristocratix, Télégénix, Avotreservix, Optimix et Basilix.

Si, dans les petites classes, on fait des devoirs sur le thème d'Astérix, de nombreuses promotions de grandes écoles nous demandent d'être leurs parrains, ce que nous acceptons avec joie, bien entendu. Instituteurs et professeurs nous honorent de leur amitié, bien que certains soient agacés, car ils ne peuvent plus parler de Jules César sans provoquer des éclats de rire dans leurs classes.

En novembre 1966, nous faisons notre entrée au palais de justice. Huit jeunes avocats stagiaires doivent concourir pour le prix Lavollée, sur un thème inspiré d'Astérix. Uderzo et moi, nous nous retrouvons dans un prétoire, où tant de hauts personnages se sont assis au banc des accusés. Nous, grâce à nos petits personnages, nous siégeons au tribunal, à côté du président.

Un jour, en sortant de chez moi, je vois une dame fort distinguée qui se met à crier dans la rue, d'une voix angoissée : « *Astérix ! Astérix !* » Je me suis demandé pendant un court instant si ces clameurs s'adressaient à moi, quand j'ai vu arriver un petit chien courant vers sa maîtresse. J'ai appris depuis que plusieurs dizaines de milliers de chiens, de chats et autres animaux domestiques, allant du canari au poisson rouge, répondaient au nom de l'un ou l'autre de nos personnages. Et, croyez-moi, pour un auteur, ça fait un drôle d'effet de penser que ses héros sont connus dans les niches, les cages et les bocalux.

Enfin, suprême consécration, je retrouve Astérix dans les mots croisés, auprès de ses prestigieux anciens : Ur, Ra, et Ara.

Mais, contrairement à ce que pensent les gens, le phénomène Astérix n'a pas beaucoup affecté le cours de notre vie

privée. Il a fallu, bien sûr, m'habituer à m'entendre appeler Goscinnix, et Uderzo est devenu Uderzix, ou Uderzorix pour les puristes. Pendant un certain temps, le plus ennuyeux, sans doute, a été que, chaque fois que nous étions invités à dîner – et cela arrivait souvent – on nous servait du sanglier. Il faut être Obélix pour aimer ça à presque tous les repas, mais, de plus, je vous avoue que j'ai horreur du sanglier, je ne peux pas le sentir, et que cette simple phrase : « *Vous ne devinerez jamais ce que nous vous avons préparé* », était suffisante pour me rendre malade !

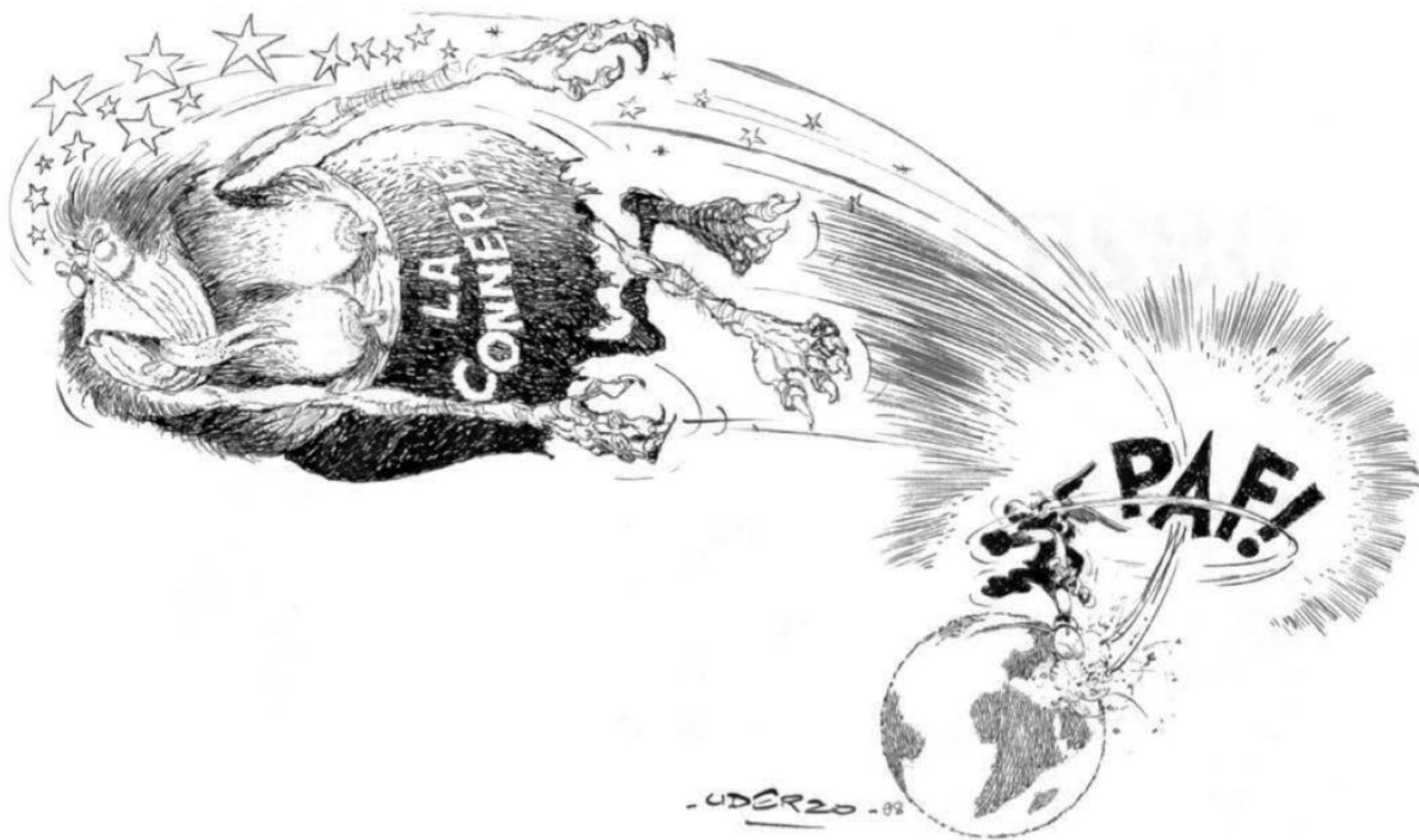
Nous avons aussi le devoir de faire, de temps en temps, des séances de dédicaces. Ne croyez pas que nous soyons blasés, ces séances, rendues assez spectaculaires par la grande affluence du public, nous font très plaisir.

Elles nous ont aussi permis de constater une évolution. Au début, c'étaient surtout les enfants qui venaient nous voir. Plus tard, les adultes accompagnaient leurs enfants qui, souvent, n'avaient pas du tout envie de voir ces deux individus assis derrière une table et préféraient de loin aller faire un petit tour d'information au rayon des jouets. Et puis, maintenant, nous recevons la visite d'une grande majorité d'adultes, non accompagnés. Certains nous disent pudiquement : « *Vous savez, je l'achète pour mon petit garçon, mais moi, je le lis aussi.* » J'attends le jour où nous verrons un petit garçon nous dire : « *Vous savez, je l'achète pour mon papa, mais je le lui dispute.* »

Enfin, nous avons dédicacé des albums dans la rue, dans les restaurants, en avion, dans le métro. Nous avons inauguré,

parrainé, jugé ; nous avons été jugés, à notre tour, nous avons servi de référence politique et sociale, de sujet de thèse universitaire. Et, finalement – avouez que c'est inouï – on m'a demandé de parler de nos petits bonshommes devant les membres éminents du Rotary Club !

Avec Uderzo, nous nous disons parfois, avec stupéfaction, que nous avons joué les apprentis sorciers le jour où nous avons inventé un petit Gaulois à moustaches jaunes. Mais, et c'est cela l'avantage d'être au centre, au milieu d'un phénomène, nous sommes bien placés pour savoir la vérité. Et, la seule vérité, c'est que pour nous rien n'a changé, et notre seule ambition reste celle du début : amuser quelques instants nos lecteurs.



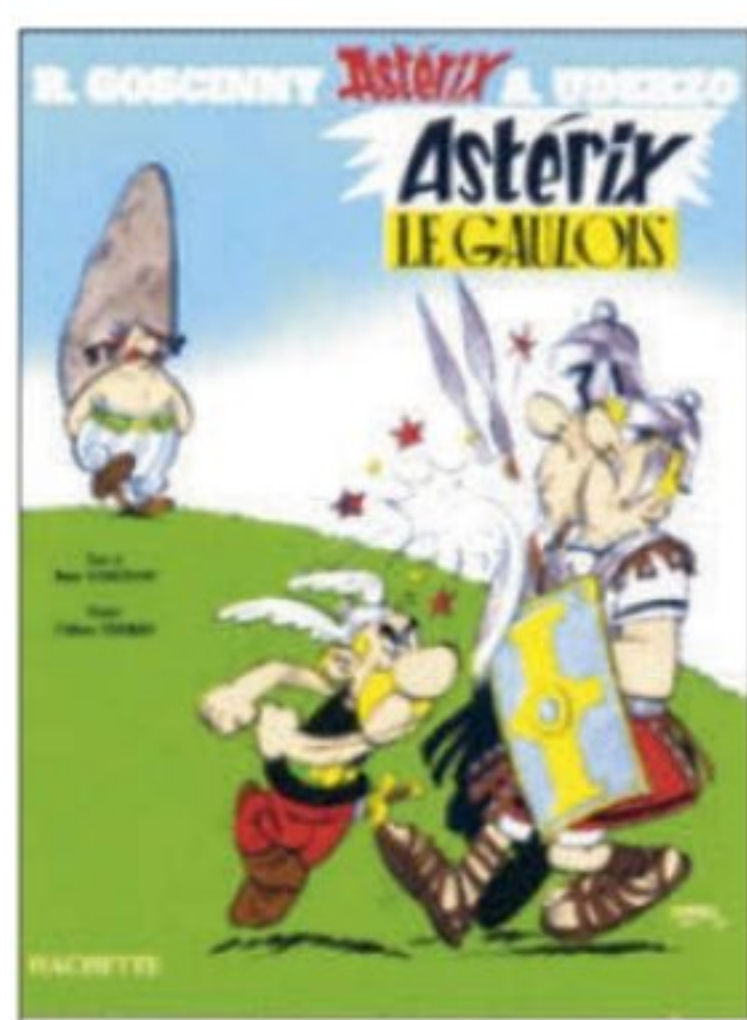
* Conférence du 3 mai 1967 devant les adhérents du Rotary Club.

L'ODYSSÉE EN ALBUMS

racontée par Albert Uderzo

Le créateur de la fameuse saga gauloise a accepté de revenir, album par album, sur l'histoire d'Astérix. Il nous livre ici de savoureuses anecdotes sur l'élaboration et la création de quelques épisodes.





Première publication :

Pilote n°1
[29 octobre 1959]

Première édition en album :

1961

Adaptation

en dessin animé :

1967

ASTÉRIX LE GAULOIS

La page 35 de cette aventure d'Astérix a une histoire bien particulière. J'ai perdu la planche originale, qui figurait dans *Pilote*. Au moment du passage en album, il a donc fallu la redessiner entièrement. Ce n'est pas moi qui l'ai fait mais... mon frère cadet, Marcel... Marcel était l'encreur des Astérix et des Tanguy et Laverdure. Il faut dire que ma production était telle, à l'époque, que je ne pouvais plus faire l'encre moi-même : Marcel encrait tous mes crayonnés et la couleur était faite par un autre garçon qui s'appelait Poppé. Marcel savait donc très bien dessiner – comme tous mes frères et sœurs d'ailleurs. Il se souvenait parfaitement de cette page (que j'avais, moi, déjà oubliée) et, comme j'étais débordé par mes travaux de commande, il s'est chargé de la dessiner « à la manière de »... C'est la seule page de toutes les aventures d'Astérix qui, en version album, n'ait pas été dessinée par moi. Dans cette première aventure, nous ne savions pas très bien ce que deviendraient nos personnages. Nous faisons cela pour nous amuser. Aussi, le barde Assurancetourix apparaît vraiment comme un précurseur puisqu'il joue de la cornemuse et du violon, instruments pour le moins méconnus

à l'époque... Si j'avais le temps, aujourd'hui, je redessinerai complètement cet album : il a trop vieilli et le trait des personnages n'est pas encore celui qui prévaudra plus tard. Et puis, il y a trop d'approximations graphiques. Prenez César, par exemple, c'est la seule fois que j'ai dessiné un même personnage différemment. En effet, il apparaît une première fois avec un visage rond et un nez long et droit, puis, à la fin de l'aventure, le nez cassé et le visage considérablement affiné. Je travaillais un peu trop vite à l'époque.



Première publication :

Pilote n°42
[11 août 1960]

Première édition en album :

1962

LA SERPE D'OR

Les manuels des années 1950 montraient souvent en illustration des cérémonies de druides où ces derniers étaient habillés tout en blanc et cueillaient le gui dans les chênes (ce qui est rarissime car, de toute ma vie, je n'ai jamais pu trouver la moindre branche de gui dans un chêne, et j'en possède pas mal dans ma propriété !) Nous avions lu quelque part que les druides gaulois procédaient à la cérémonie avec une serpe d'or, et cela nous a donné l'idée de l'aventure. Aujourd'hui, les historiens ont prouvé qu'il s'agissait d'une absurdité.

Dans cette histoire, apparaît pour la première fois une caricature, en l'occurrence Raimu, qui reviendra plus tard dans *Le Tour de Gaule*, accompagné

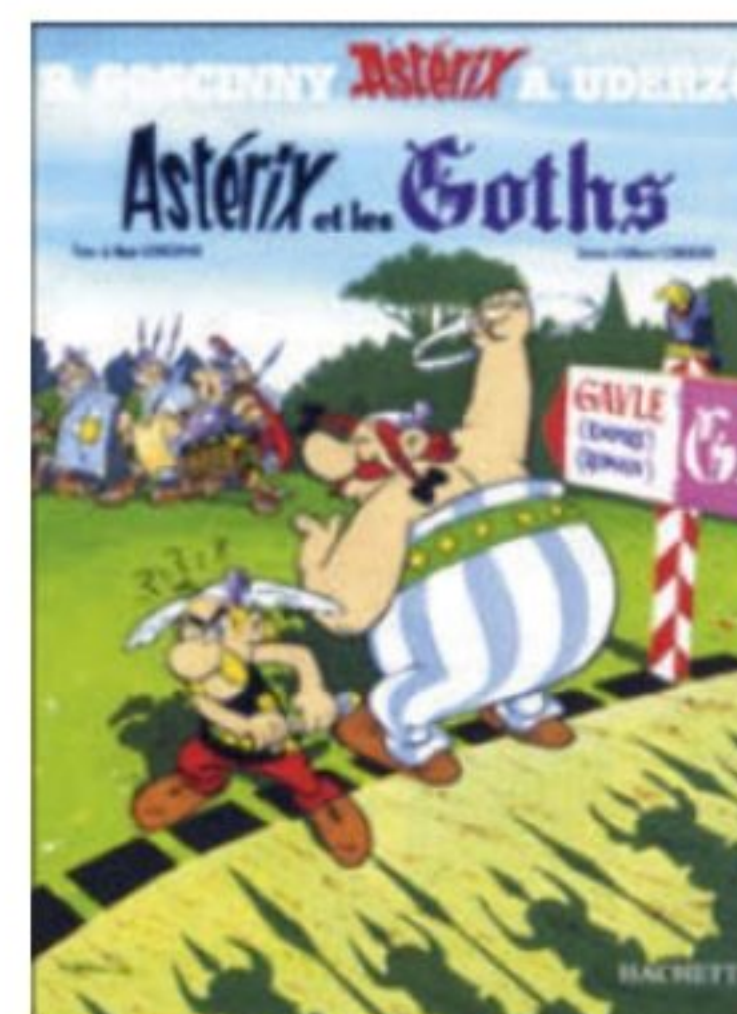


des comédiens Charpin, Dullac et Vattier, qui jouaient Panisse, Escartefigue et M. Brun dans le film *Marius* (1931) d'Alexander Korda. L'idée m'est venue tout à coup. Puisqu'il fallait que l'aubergiste soit un Marseillais et que nous adorions tous les deux Raimu, j'ai proposé à René cette caricature, qu'il a aussitôt acceptée. Chose étonnante : je n'avais alors aucune photo de Raimu, mais le film, qui datait déjà d'une bonne trentaine d'années, était resté gravé dans ma mémoire.

ASTÉRIX ET LES GOTHES

Les réminiscences de la Seconde Guerre mondiale sont très présentes dans cet album. Quinze ans nous séparaient alors de l'armistice, c'est très peu de chose ! Du fait de ses origines juives, René avait perdu une grande partie de sa famille dans les camps de concentration. Il aurait pu écrire quelque chose de très dur sur les Allemands. Au contraire, il a créé une histoire très drôle, sans aucun esprit revanchard. C'est d'ailleurs le premier album à être sorti en Allemagne. Il a connu là-bas un immense succès, les Allemands trouvant plutôt drôle de se voir caricaturés en « *Goths, Ostrogoths et autres Goths* ». Pour moi, Astérix et les Goths prouve la formidable intelligence de Goscinny. De mon côté, c'était la première fois que j'introduisais des injures sous forme de croix gammée à l'intérieur des phylactères. René a accepté. Mais nous nous attendions à des réactions très vives, notamment en Allemagne... Rien du tout ! Tout

cela est passé le plus naturellement du monde. C'est également la première fois qu'apparaît la hutte d'Assurancetourix, perchée au sommet d'un arbre. Pourquoi en haut d'un arbre demanderez-vous ? Eh bien, je trouvais plutôt rigolo d'installer la maison de cet être un peu à part à la façon d'un nid d'oiseau : là-haut, à l'écart des autres, il est tranquille pour chanter. Je me disais que c'était pour lui le seul moyen de ne pas recevoir en permanence des coups de marteau (ou de poisson) sur la tête. Et puis, c'était une réminiscence de l'enfance : qui n'a pas rêvé, gamin, d'avoir une cabane perchée dans les arbres ? J'ai dessiné la hutte perchée, et René a repris l'idée par la suite. J'en profite pour lancer un appel : les planches originales de cet album ont été perdues (pas pour tout le monde à mon avis). Alors si vous avez des planches dans votre grenier (ce qui serait normal), s'il vous plaît, contactez-moi !



Première publication :

Pilote n°82
(18 mai 1961)

Première édition en album :

1963

ASTÉRIX GLADIATEUR

Les pirates apparaissent pour la première fois dans cet album. Clin d'œil au héros créé pour *Pilote* par nos copains Jean-Michel Charlier et Victor Hubinon : Barbe-Rouge. Puis les lecteurs, qui donnaient leur appréciation dans le courrier du journal, nous ont réclamé le retour des pirates. Cet album est sans doute celui qui traduit le mieux notre fascination pour les péplums, très populaires dans les années 1960. René et moi allions souvent au cinéma, parfois ensemble. Nous avons adoré *Ben-Hur* et le *Spartacus* de Stanley Kubrick. Ces deux films m'ont beaucoup influencé. Je ne sais pas si l'on peut dire que mon dessin s'en ressent

(honnêtement, je ne crois pas, ou alors c'est purement inconscient), mais l'entraînement des gladiateurs et les dimensions grandioses du cirque Maxime, à Rome, en sont inspirés. Ce qui m'a intéressé, c'est le décalage entre l'univers minuscule des Gaulois (leurs huttes, leurs villages, par exemple) et l'énormité de l'univers romain. C'est à partir de cette aventure que la rumeur autour d'Astérix s'est véritablement créée. On entendait dans la rue, pour la première fois, le fameux « *Ils sont fous ces...* » C'est un signe très révélateur qui nous confortait dans l'envie d'amuser les gens. Nous nous faisions plaisir, nous ne cherchions rien d'autre.



Première publication :

Pilote n°126 (22 mars 1962)

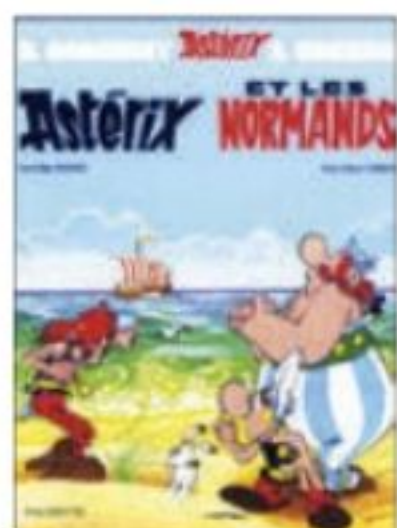
Première édition en album :

1964

ET AUSSI...

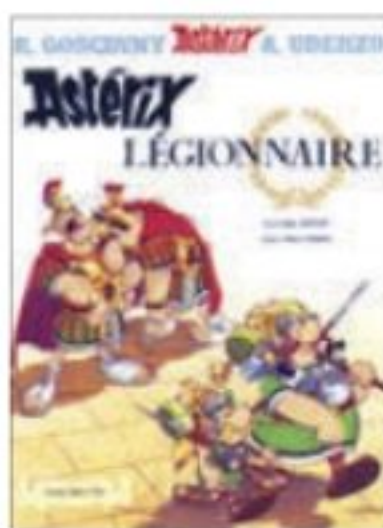
1967

Astérix chez les Normands



1967

Astérix légionnaire



1969

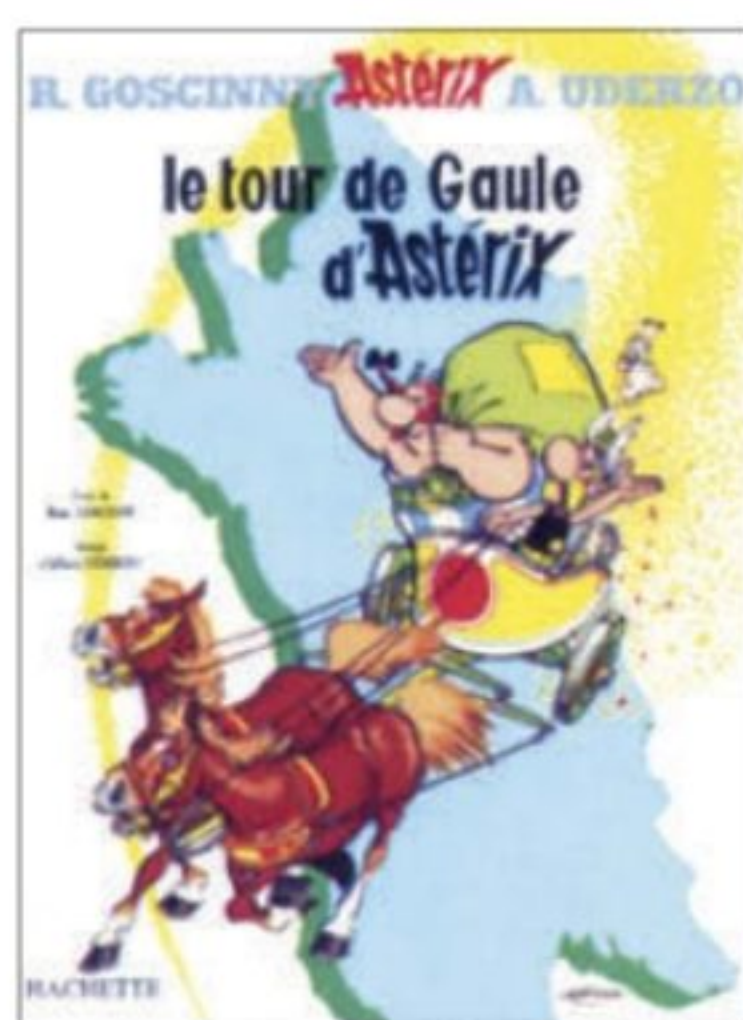
Astérix et le chaudron



1969

Astérix en Hispanie



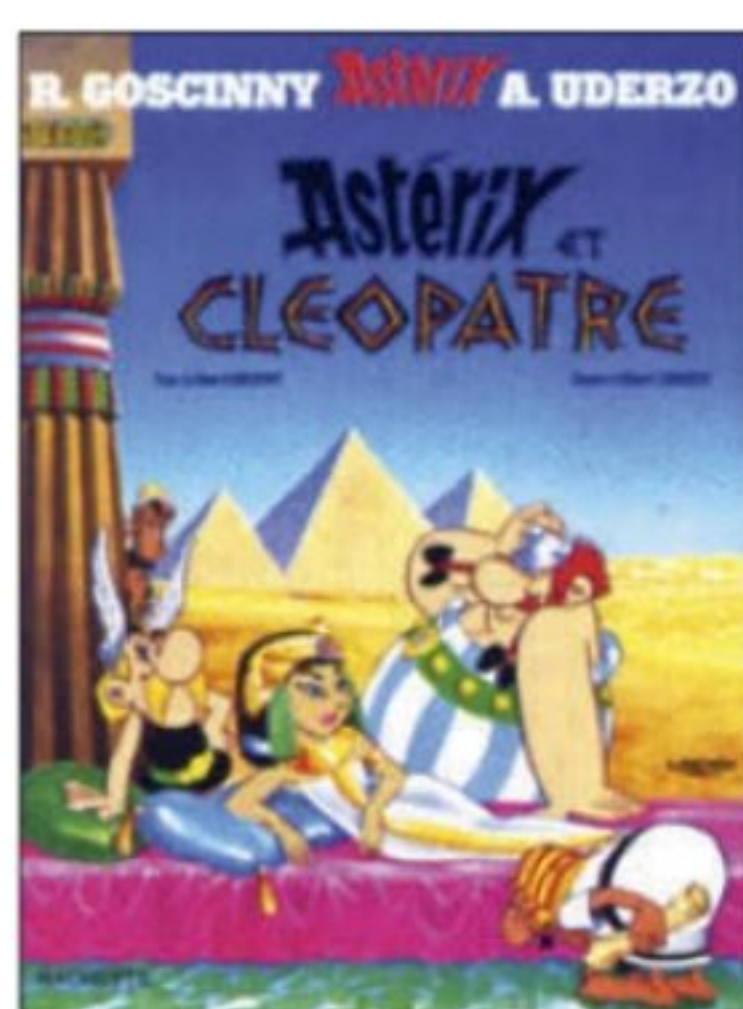


Première publication :

Pilote n°172
(7 février 1963)

Première édition en album :

1965



Première publication :

Pilote n°215
(5 décembre 1963)

Première édition en album :

1965

**Adaptation
en dessin animé :**

1968

Adaptation en film :

*Astérix et Obélix :
Mission Cléopâtre*, 2002

LE TOUR DE GAULE D'ASTÉRIX

Dans le découpage original de l'album écrit par René Goscinny était inscrit ceci : « *Ils entrent tous deux dans une boutique à l'enseigne : charcuterie-alimentation. À la porte se trouve un petit chien.* » Curieusement, la dernière phrase, qui semble anodine, était soulignée. C'est ce qui m'a motivé pour dessiner un petit chien, dont l'importance n'était pas prévue dans le scénario original. J'ai passé un coup de fil à René en lui demandant s'il voyait un inconvénient à ce que ce chien suive silencieusement nos héros, car je trouvais que les cases étaient un peu trop

vides. René a acquiescé, et c'est ainsi qu'est apparu Idéfix. Nous avons retenu ce nom plus tard, à la suite d'un concours lancé par *Pilote* et qui demandait aux lecteurs de donner un nom à ce petit chien qu'ils nous réclamaient. Vous n'avez pas idée de la montagne de courrier qui est arrivée à *Pilote* ! Ce sont cinq lecteurs, qui, au final, devaient trancher. Idéfix a failli s'appeler Patracourcix, d'ailleurs. J'aimerais bien savoir ce qu'est devenu le gagnant de ce concours, celui qui a trouvé le nom d'Idéfix ! Voilà comment ce chien est né, qui ne devait pas exister.

ASTÉRIX ET CLÉOPÂTRE

Nous avons eu l'idée de cette aventure en sortant du cinéma. Nous venions de voir le film de Joseph Mankiewicz avec Richard Burton (dans le rôle de Marc Antoine) et Elizabeth Taylor (dans le rôle de Cléopâtre) et nous étions pliés de rire. Notamment à cause d'une scène de banquet où Burton et Taylor sont assis autour d'une table de salle à manger, à l'américaine : à l'époque, tout le monde savait déjà que les Romains mangeaient couchés sur des sofas. Bref, tout le film était parfaitement grotesque... La couverture de l'album est d'ailleurs une transposition de l'affiche du film où l'on voyait les trois principaux personnages (Cléopâtre, entourée de Marc Antoine et de César), ainsi qu'un long discours que nous nous sommes amusés à parodier en précisant le nombre de crayons et de gommes utilisés pour la réalisation de l'album. Ce genre de délire est assez typique de l'esprit qui régnait

alors au journal *Pilote* et de la complicité qu'il y avait entre René et moi. Là encore, nous ne cherchions pas à plaire ou à vendre, mais seulement à rire et faire rire.



1970

Astérix chez les Helvètes



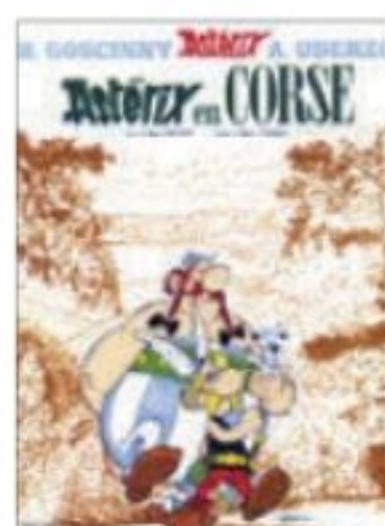
1972

Les Lauriers de César



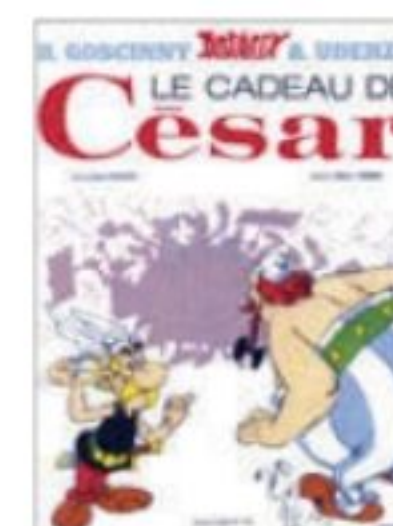
1973

Astérix en Corse



1974

Le Cadeau de César



LE COMBAT DES CHEFS

Dans cet album, le véritable héros est (enfin !) Abraracourcix, le chef. Et, comme vous pouvez l'imaginer, il ne s'est pas privé de jouer les vedettes, organisant même une conférence de presse très gaullienne pour annoncer dans le journal *Pilote* le début d'une aventure qu'il jugeait enfin à sa mesure. Depuis lors, des exégètes sans esprit ont répété inlassablement qu'Astérix était né du gaullisme. C'est absurde : nous nous sommes simplement amusés à caricaturer les conférences de presse de l'homme du 18 juin, pour lequel j'ai toujours eu une immense admiration. Mais j'admets que c'est l'album le plus « politique » – si tant est que nous ayons jamais voulu donner un sens politique aux aventures d'Astérix –, dans le sens où l'on assiste à la remise en question du

chef traditionnel, Abraracourcix, par un personnage venu de l'extérieur, le chef du village voisin, Aplubégali, qui brigue la magistrature suprême... René avait même trouvé une explication particulièrement drôle et convaincante de la naissance du « ballottage »... En 1964, juste avant la campagne présidentielle qui vit la réélection de De Gaulle, je peux comprendre que certains commentateurs aient vu une intention politique, mais, en réalité, nous voulions surtout nous marrer.



Première publication :

Pilote n°261
(22 octobre 1964)

Première édition en album :

1966

**Adaptation
en dessin animé :**

Astérix et le Coup du menhir,
1989

ASTÉRIX CHEZ LES BRETONS

L'invasion manquée de la Grande-Bretagne par les Allemands fut le détonateur. René parlait un anglais parfait, puisqu'il avait longtemps vécu aux États-Unis, et

a eu l'idée de caricaturer les Anglais tels qu'on se les figurait à l'époque : très dignes, flegmatiques, arborant de grandes moustaches. L'album repose surtout sur cette notion de caricature, René s'amusant

à traduire l'anglais de façon très littérale, en inversant les mots (n'est-il pas ?) et moi exprimant ces caricatures dans le dessin. [...] Les Anglais ne ressemblent évidemment pas à ceux que nous avons créés. Mais qu'est-ce qu'ils nous barbaient avec leur gazon ! Je n'ai d'ailleurs jamais compris pourquoi on ne parlait que du gazon anglais : c'était le plus beau du monde, le plus fin, le mieux entretenu, etc. C'est pour cela que nous avons pris un malin plaisir à le tourner en dérision.



Première publication :

Pilote n°307
(9 septembre 1965)

Première édition en album :

1966

Adaptation en dessin animé :

1986

ET AUSSI...

1975

La Grande Traversée



1975

Obélix et Compagnie



1979

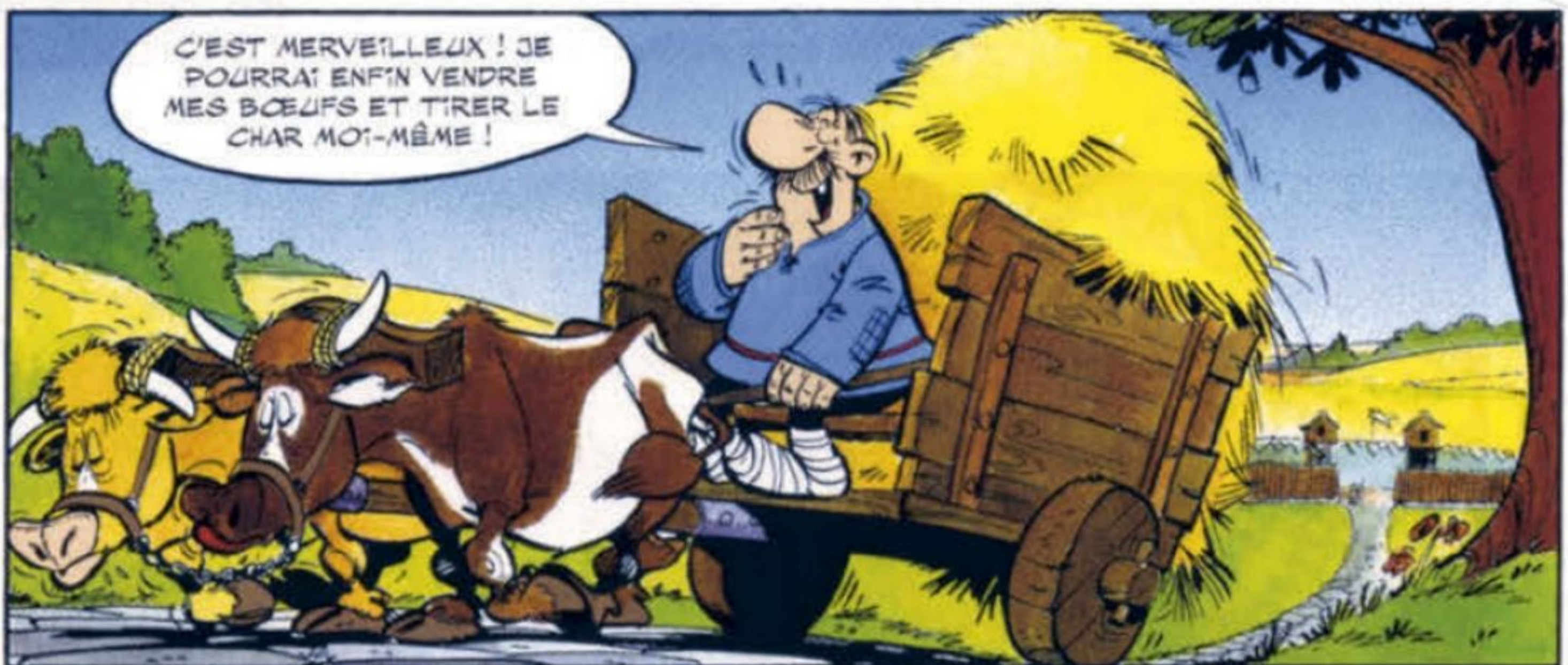
Astérix chez les Belges



1980

Le Grand Fosse





LE BOUCLIER ARVERNE

Une fois encore, c'est le chef Abraracourcix qui est le personnage principal de l'aventure. René en avait fait un individu ombrageux qui raconte ses guerres et ne jure que par la seule victoire de Vercingétorix, la bataille de Gergovie, mais ne supporte pas qu'on lui parle de la défaite à Alésia où César a définitivement vaincu la Gaule... Si l'esprit de résistance d'Astérix et ses compères n'est plus à démontrer, il est ici particulièrement mis en évidence, tans nos Gaulois se démènent pour conserver le bouclier de leur chef Vercingétorix au nez et à la barbe de César. René était très remonté

contre la mode des cures thermales. Du coup, nous nous sommes amusés à forcer le trait des Gaulois, les présentant comme ripailleurs et pochtrons. Ce n'était pas très politiquement correct pour l'époque. Mais si vous lisez les commentaires de Jules César (les vrais, bien sûr), les Gaulois sont décrits ainsi. Abraracourcix, à force de ripailler, a donc quelques problèmes de santé.



Première publication :

Pilote n°399
(15 juin 1967)

Première édition en album :

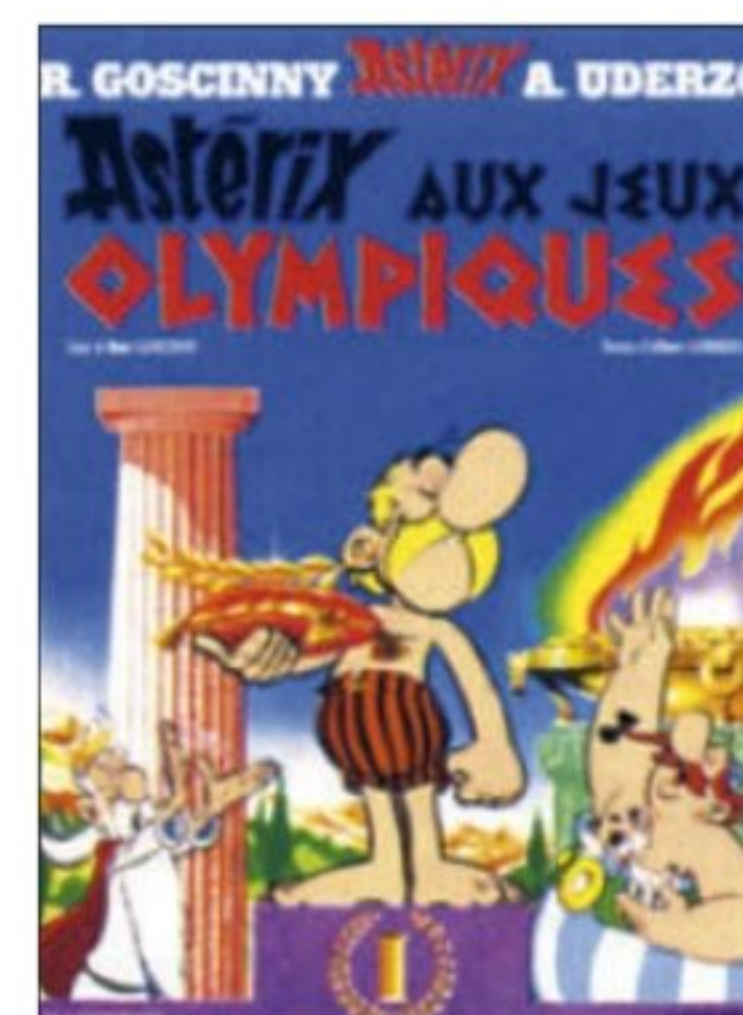
1968

ASTÉRIX AUX JEUX OLYMPIQUES

Il était assez normal, somme toute, d'envoyer Astérix aux Jeux olympiques puisque les Jeux sont l'un des plus beaux héritages de l'Antiquité. De plus, à cette époque, les JO faisaient beaucoup parler d'eux. Nous avons eu l'idée de cette aventure au cours des Jeux de 1966, omniprésents sur les ondes et dans les journaux. Bon, je confesse que nous n'étions pas très sportifs, René et moi, mais nous étions passionnés par le sport. Et puis, il

faut dire que nous avions toujours eu peur que l'on parle de dopage au sujet de la potion magique – surtout moi. Un seul journaliste, un jour, a osé comparer la potion magique à une drogue. René a réagi en lui rétorquant aussitôt : « Vous

connaissez beaucoup de drogues qui se terminent brutalement, sans effets secondaires et sans rendre malade ? » Dans le cas de la potion magique, en effet, il n'y a pas de phénomène d'accoutumance. *Astérix aux Jeux olympiques* était donc aussi un moyen de montrer que nous ne confondions pas la potion magique et les drogues : au contraire, à la fin, la potion teintée de bleu permet de démasquer les tricheurs. J'avais posé plusieurs fois la question à René, lui demandant s'il n'avait pas peur que l'on fasse un lien avec les nombreuses drogues qui étaient très répandues à ce moment-là, juste avant Mai 68. Lorsque l'histoire a été publiée, il n'y a pourtant eu aucune allusion de ce genre. Cette histoire nous a également permis de donner un rôle majeur à un autre personnage du village, jusque-là secondaire : Agecanonix... que l'on découvre véritablement déchaîné.



Première publication :

Pilote n°434
(15 février 1968)

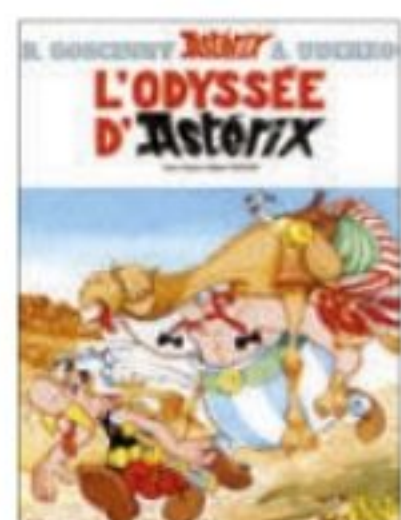
Première édition en album :

1968

ET AUSSI...

1981

L'Odyssée d'Astérix



1983

Le Fils d'Astérix



1987

Astérix chez Rahazade



1996

La Galère d'Obélix





Première publication :

Pilote n°531
(8 janvier 1970)

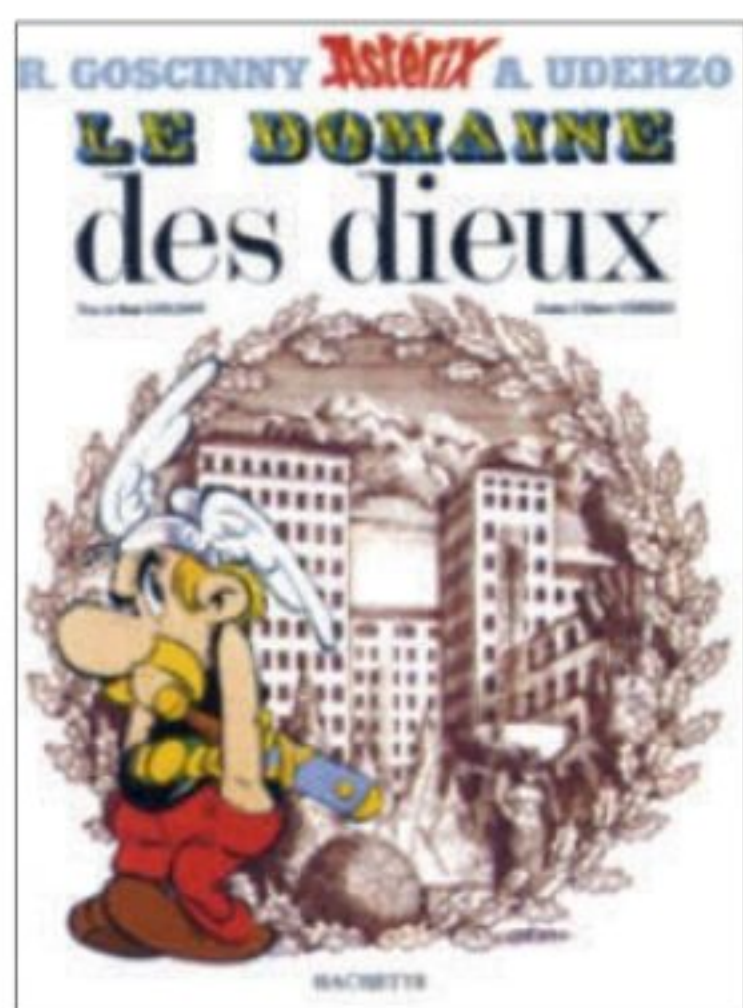
Première édition en album :

1970

LA ZIZANIE

Ici, le village gaulois apparaît de plus en plus comme un personnage à part entière. L'intrusion de Tullius Détritus, ce Romain capable de semer la zizanie partout où il passe, nous a permis de développer les portraits des habitants du village et de faire apparaître quelques nouvelles têtes, notamment féminines, comme les femmes d'Agecanonix et de Cétautomatix. Au départ, il n'y avait que Bonemine, la femme du chef, et Iélosubmarine, celle du marchand de poisson. La femme d'Agecanonix a été créée pour les besoins des bagarres de poisson. Mais j'ai un grand regret : je n'ai jamais osé demander à René pourquoi il s'était amusé à créer ce nouveau couple, une jolie

jeune femme avec un vieux type. Une fois encore, il avait eu une idée géniale, car ça existait à l'époque et ça existera toujours... Nous nous sommes aussi beaucoup amusés avec le concept de guerre psychologique, dont on nous rebattait les oreilles dans tous les médias.



Première publication :

Pilote n°591
(4 mars 1971)

Première édition en album :

1971

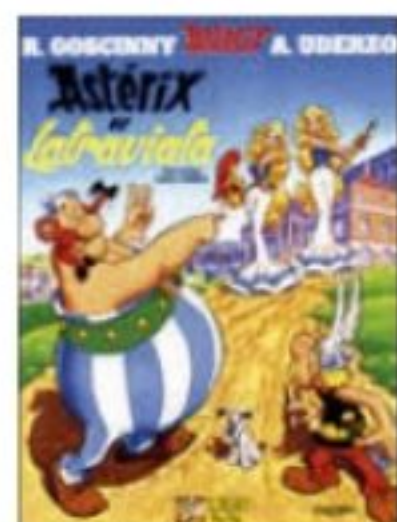
LE DOMAINE DES DIEUX

Ce doit être l'unique fois que je me suis permis de modifier le texte du scénario de Goscinny. À un moment, César fait arracher les arbres qui entourent le village gaulois afin de construire le fameux Domaine des dieux, destiné à encercler les irréductibles. Les Gaulois sont horrifiés et le druide Panoramix trempe des glands dans une potion magique pour faire repousser les arbres. Dans le scénario, René avait écrit : « *Et il envoie son gland dans le trou.* » Je dois sans doute avoir l'esprit plus mal placé que lui car j'ai changé son texte au profit d'un plus sobre : « *Il lance une graine de chêne dans le trou.* » René avait écrit cela sans la moindre arrière-pensée : l'esprit grivois ne l'habitait pas le moins du monde. Quand sont apparus *L'Écho des savanes* et toutes ces BD pour adultes et non plus pour enfants, il m'a dit que nous n'étions

plus dans le coup, que notre humour n'était plus à la mode : il est vrai qu'il n'a jamais voulu se plier à l'esprit « olé olé » et rigolard de l'époque, même si ces scénaristes étaient tous des copains. La sensibilité écologique d'Idéfix, (et par là même) de l'ensemble des Gaulois, est ici clairement affirmée puisqu'il fond en larmes à chaque fois qu'un arbre est déraciné. Nous avons découvert dans des livres d'histoire que les *insulae* étaient déjà des habitations construites à la va-vite pour entasser les Romains les plus pauvres ensemble, et que ces bâtisses s'écroulaient régulièrement. Nous avons donc donné à César l'idée d'ôter l'invulnérabilité du village gaulois en faussant la nature qui l'entourait. Je dois avouer que j'ai rencontré pas mal d'architectes comme Anglaigus (variante romaine de Numérobis) dans ma vie !

2001

Astérix et Latraviata



2003

Astérix et la rentrée gauloise



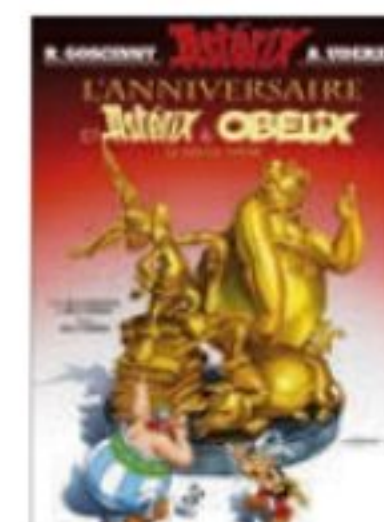
2005

Le ciel lui tombe sur la tête



2009

L'Anniversaire d'Astérix et Obélix



LE DEVIN

En Gaule, comme à Rome ou en Égypte, on parlait beaucoup des devins. Nous nous sommes servis d'une crapule, Prolix, qui essaye de profiter de la naïveté de nos amis. C'était une façon de montrer que, dans ce village, les deux seuls à être véritablement conscients sont Astérix et Obélix. Surtout Obélix, lorsque le devin veut éplucher son chien pour lire dans ses entrailles ! En France, les ventes de cet album, quoique très bonnes, sont légèrement inférieures à celles des autres. On m'a souvent expliqué que c'était lié à la couverture, inquiétante, qui pouvait freiner certains achats. Pourtant, c'est un délice... C'est pour cette raison que l'on m'a demandé plus tard de redessiner la couverture de *La Rose et le Glaive*, où j'avais imaginé au départ une

ambiance un peu identique à celle du *Devin*. Je n'aime pas trop le marketing, ce n'est pas mon métier, mais je m'y suis prêté de bonne grâce. Cela dit, je ne redessinerai pour rien au monde la couverture du *Devin* : c'est une ambiance très particulière à laquelle je tiens énormément. En ce qui concerne l'ambiance, justement, René avait bien précisé dans le synopsis que le devin devait arriver par un temps d'orage. Je l'en remercie encore car cela m'a permis de dessiner ce personnage dans une situation jusque-là inédite pour moi : j'avais fait l'inverse de ce que l'on voit à l'intérieur, c'est-à-dire l'ombre portée sur la hutte avec tous les personnages affolés et agrippés les uns aux autres. Pour un dessinateur, quel bonheur !



Première publication :

Pilote n°652
(4 mai 1972)

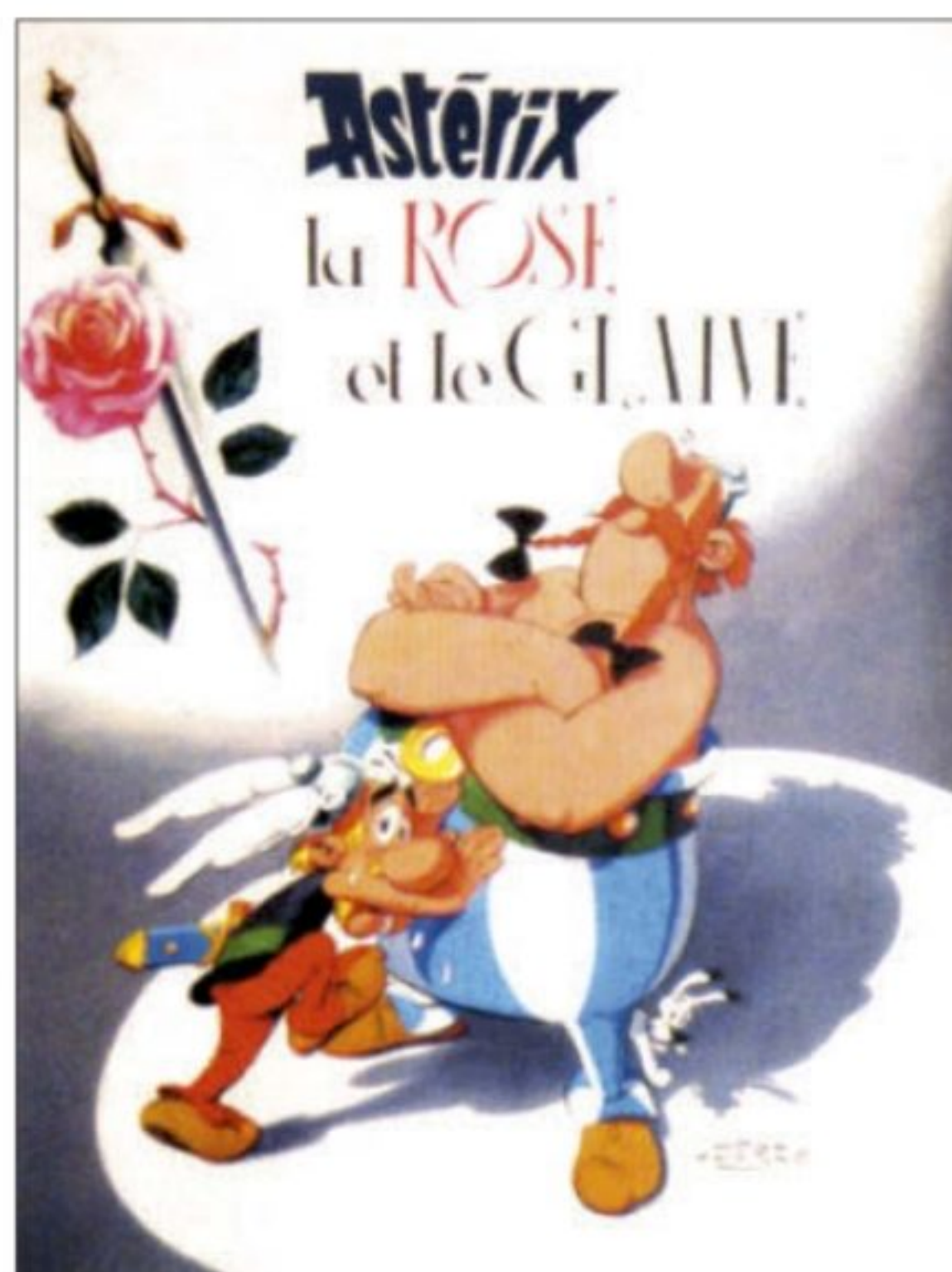
Première édition en album :

1972

Adaptation en dessin animé :

Astérix et Obélix contre César, 2000, avec l'album Astérix et le chaudron

LA ROSE ET LE GLAIVE



Les féministes ont toujours trouvé que l'univers des Gaulois était très misogyne. À tort, à mon avis, car, après tout, nous avons créé Falbala dont tout le village est amoureux, ainsi que les femmes de nos villageois qui ont souvent un rôle important dans les histoires. René s'est souvent exprimé, très brillamment et très humoristiquement, sur ce sujet. Mais j'ai voulu écouter ces revendications et j'ai eu l'idée d'une barde (ou « bardesse », comme vous voulez mesdames...) venue de Lutèce et qui viendrait mettre un peu d'ambiance dans le village. Astérix pète littéralement un plomb et Obélix se fait plus discret. J'avais dessiné une couverture tout à fait différente de celle qui fut finalement retenue, mais on m'a convaincu qu'elle était un peu trop agressive. Je l'ai changée, et personne ne l'a jamais vue.



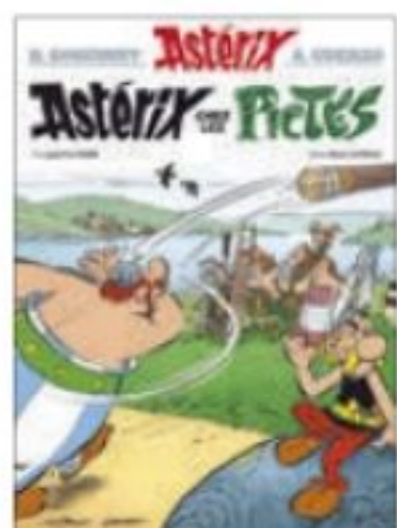
Première édition en album :

1991

ET AUSSI...

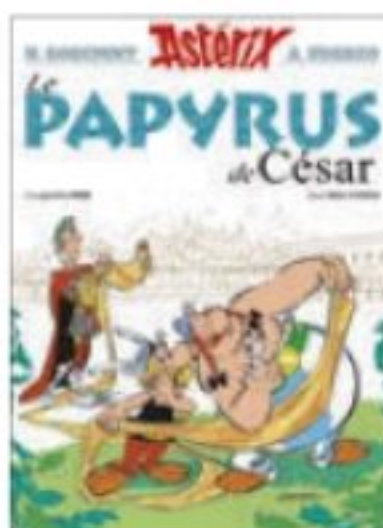
2013

Astérix chez les Pictes



2015

Le Papyrus de César



2017

Astérix et la Transitalique



2019

La Fille de Vercingétorix



LA REPRISE D'UNE FRANCHISE

À l'image de Lucky Luke, Corto Maltese ou XIII, Astérix fait partie de ces héros ayant survécu à leurs auteurs. Retour sur la reprise d'une franchise irréductible.

Alors que sa main ne lui permet plus de dessiner, Albert Uderzo envisage un temps que la série s'éteigne avec lui mais finit par se raviser. En septembre 2011, alors que les éditions Hachette (désormais propriétaires des éditions Albert-René) célèbrent les 350 millions d'exemplaires d'Astérix vendus dans le monde, le groupe annonce que l'auteur Jean-Yves Ferri, collaborateur des studios Albert René depuis des années et créateur de *De Gaulle à la plage* ou de *Retour à la terre*, a été choisi par Uderzo pour écrire le scénario du prochain album de la saga. Mais le duo Ferri/Conrad n'a pas été choisi au hasard ; les deux hommes ont dû passer un certain nombre de « tests » avant d'être finalement adoubés par Uderzo et les éditions Hachette.

Pour Jean-Yves Ferri, l'exercice a pris la forme d'un scénario à rédiger dans le plus grand secret. En compétition avec d'autres auteurs, il envoie alors un synopsis, avec la trame grossièrement tracée d'*Astérix chez les Pictes*, et des extraits de premier dialogue. Sélectionné, Ferri devient donc le nouveau scénariste attitré des aventures d'Astérix. Pour le dessin, le papa d'Astérix joue la sécurité en faisant appel à l'un de ses assistants, Frédéric Mébarki, également auteur de tous les visuels des produits dérivés. Malheureusement, en pleine conception d'*Astérix chez les Pictes*, l'illustrateur craque, obligeant l'éditeur à adopter un plan B

de toute urgence. Lui aussi choisi « sur test », Didier Conrad, dessinateur de *Kid Lucky* et *Marsu Kids*, itérations enfantines autour des personnages de Lucky Luke et du Marsupilami, doit alors boucler quarante-quatre planches en un temps record tout en restant fidèle au style graphique d'Uderzo.

Mais le papa d'Astérix n'est pas homme à laisser son bébé sans surveillance. Pour s'assurer de donner à ce nouvel opus l'apparence d'un Astérix aussi « vrai que nature », Uderzo s'est octroyé le droit de jeter un œil sur chaque vignette, et exiger des corrections si nécessaire. Vivant en Californie depuis une quinzaine d'années, Didier Conrad, s'il ne s'est pas attiré les foudres d'Uderzo, a tout de même dû rectifier pas mal de petites choses ici et là, au fur et à mesure qu'il envoyait ses planches à Paris. Côté intrigue, *Astérix chez les Pictes* reprend ce qui fait l'ADN des aventures de l'irréductible Gaulois, Ferri ayant dû s'adapter à la mécanique scénaristique très « personnelle » de Goscinny. Cette fois-ci, nos Gaulois partent pour la Calédonie afin d'aider un guerrier picte à libérer sa bien-aimée. Publié en octobre 2013, l'album représente le plus gros tirage de l'année avec cinq millions d'exemplaires vendus dans quinze pays. En France, il se hisse au top des ventes et dépasse le cap des deux millions d'exemplaires malgré un accueil critique tiède.

Succès oblige, le duo Ferri/Conrad remet le couvert deux ans plus tard avec *Le Papyrus de César* qui, respectant l'alternance entre aventures à l'étranger

et intra-muros propre à la série, se situe cette fois dans le village gaulois où un activiste trouve refuge. À l'instar de ce que faisaient Goscinny et Uderzo, l'album est émaillé de clins d'œil malicieux à l'actualité, notamment à travers les personnages de Bonus Promoplus et Doublepolémix respectivement inspirés de Jacques Séguéla et Julian Assange. Une fois de plus, l'album bat tous les records de vente et dépasse le million d'exemplaires vendus. Avec *Astérix et la Transitalique* publié en octobre 2017, Ferri et Conrad plongent Astérix et Obélix dans une course de chars à travers l'Italie où ils devront notamment affronter un redoutable ennemi du nom de... Coronavirus ! De plus en plus à l'aise avec l'exercice, le duo Ferri/Conrad s'attire les faveurs de la critique, qui juge cet opus plus libre et moins révérencieux, et du public (1,6 million d'exemplaires vendus en France). Considéré par beaucoup comme leur album le plus abouti, *La Fille de Vercingétorix* (2019) s'est sans surprise hissé en tête des ventes de bandes dessinées, devenant même l'album le plus vendu de l'année. Reste désormais à savoir si notre héros moustachu survivra à la mort d'Albert Uderzo, dernier gardien du temple gaulois. En coulisses, il se murmure qu'un nouvel album serait déjà en préparation toujours avec le duo Ferri/Conrad aux manettes. Affaire à suivre...

Ilan Ferry

ASTÉRIX AU CINÉMA

**Entre longs-métrages traditionnels et films d'animation,
le petit Gaulois a connu bien des transpositions pour le grand écran.
Avec plus ou moins de réussite.**

Il en fallu, du temps, avant qu'Astérix devienne un héros de chair et d'os pour le grand écran. Si, très tôt, on a pu voir ses aventures animées (voir encadré ci-contre), l'adaptation traditionnelle a d'abord été une affaire de déconvenues. Entre autres projets inaboutis, il y eut tout d'abord la tentative de Claude Lelouch, dans les années 1960, qui souhaitait transposer les aventures d'Astérix avec des acteurs non-professionnels ayant les traits des personnages. Louis de Funès, lui aussi, songea à une version pour le grand écran, souhaitant d'ailleurs s'attribuer le rôle du personnage-titre. Certains petits malins eurent aussi l'idée de détourner l'univers d'Uderzo, à l'image du savoureux (ou consternant, c'est selon) nanar *Les Gauloises blondes* de Jean Jabely (1988). L'histoire ? Pour lutter contre l'ennemi romain qui menace la petite bourgade de Lutèce, les Gaulois ont l'idée d'envoyer leurs femmes en tenue d'Ève face aux légions. Gags « empruntés » aux albums, humour paillard, nudité féminine généreuse, mise en scène au degré zéro et vieux routiers du comique national au générique (dont Roger Carel et Pierre Tornade, doubleurs officiels d'Astérix et Obélix !) : du cinéma français « populaire » comme on n'en fait plus !

Après plusieurs années de discussions, le producteur Thomas Langmann finit par obtenir les autorisations nécessaires pour acquérir les droits de la bande dessinée

pour monter un vrai long-métrage, dont la mise en scène sera confiée à Claude Zidi avec, en duo vedette, Christian Clavier et Gérard Depardieu. Avec un scénario original misant ouvertement sur *Astérix le Gaulois*, *La Serpe d'or*, *Le Devin* ou *La Zizanie*, cette énorme production franco-italo-germanique (d'où la présence de Roberto Benigni dans le rôle de Tullius Detritus et Marianne Sägebrecht en Bonnemine !) reçut, à sa sortie en 1999, un accueil critique contrasté, mais connut un énorme succès public. Trois ans plus tard, c'est Alain Chabat qui prit les commandes de *Mission Cléopâtre*, faisant parfaitement correspondre l'esprit des Nuls et l'imaginaire d'Uderzo et Goscinny. Car, disons-le, le film – tiré d'*Astérix et Cléopâtre* – est instantanément devenu « culte », grâce à une mise en scène inspirée et imaginative, une distribution maline – (outre Clavier Depardieu, on citera Jamel Debbouze dans le rôle de l'architecte Numérobis et Gérard Darmon dans celui de son rival Amon-beaufils). À chaque visionnage, on prend encore aujourd'hui plaisir à réciter des répliques mémorables : (« Nul ne peut bafouer l'empire romain. Quand on l'attaque, l'empire contre-attaque. » ; « Tu n'avances pas du tout, Cannabis »...) – d'ailleurs, qui connaît par cœur le génial monologue du scribe Otis campé par Édouard Baer ?

Après un projet avorté sous l'égide de Gérard Jugnot inspiré d'*Astérix et Obélix*



en Hispanie, Thomas Langmann décide de prendre les rennes, en tant que réalisateur (avec la complicité de Frédéric Forestier), d'*Astérix aux Jeux olympiques*, d'après l'album éponyme. Son budget de 78 millions d'euros en fait alors le film le plus cher de l'histoire du cinéma français. Surprise : Christian Clavier laisse place à Clovis Cornillac, dans la peau du

petit Gaulois. Sorti en salles en 2008, le luxueux long-métrage n'a pas reçu l'accueil de son prédécesseur, malgré l'avalanche de stars au générique (ne serait-ce qu'Alain Delon en César !).

Après avoir été – on y revient – un Égyptien dans *Mission Cléopâtre*, Édouard Baer est revenu en 2012 dans *Astérix et Obélix : Au service de Sa Majesté* mais... dans le rôle du héros moustachu ! Laurent Tirard, qui avait fait un tabac avec son adaptation d'un autre monstre sacré de la bande dessinée nationale – *Le Petit Nicolas* –, prit les

commandes de cet opus mêlant librement deux albums (*Astérix chez les Bretons* et *Astérix et les Normands*). Si beaucoup de spectateurs ont salué les comédiens (outre les noms déjà évoqués, on retiendra Guillaume Gallienne, Fabrice Luchini et Catherine Deneuve), la potion magique qui dynamise *Mission Cléopâtre* n'a pas été retrouvée et le film n'a été vu en salles « que » par 3,8 millions de spectateurs en France...

En attendant de découvrir *L'Empire du Milieu* de Guillaume Canet et son comparse Gilles Lellouche (sortie prévue en

2021), on recommandera aux spectateurs les plus pervers de (re)voir un Astérix malgré lui : l'immense nanar *Vercingétorix* de Jacques Dorfmann (2001). Le rôle-titre est tenu par Christophe Lambert – dont la moustache et les perruques évoluent au fil des plans –, qui commet d'innombrables maladresses dignes des meilleurs gags d'Astérix. Même s'il faut, naturellement, rendre à César...

Baptiste Liger

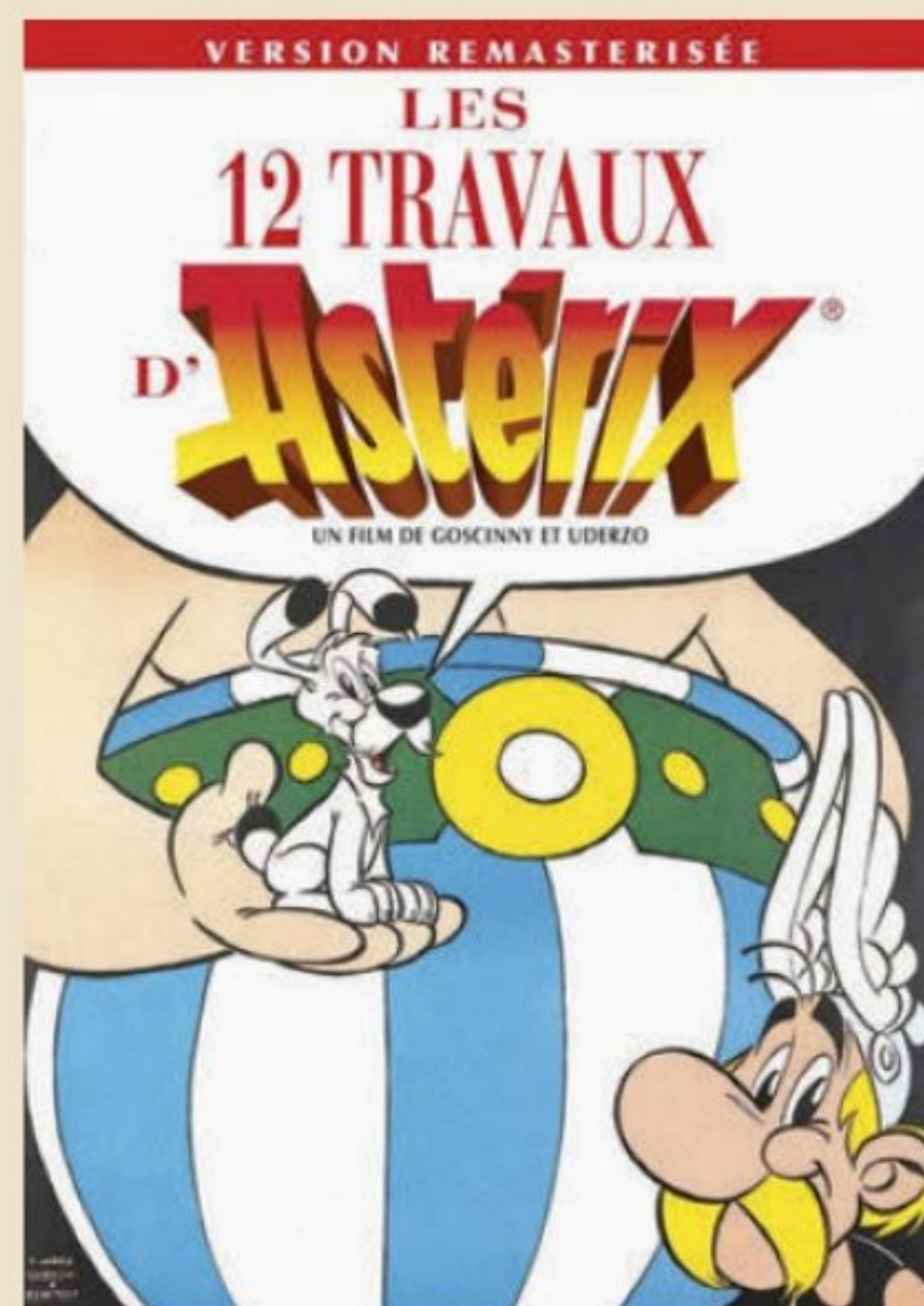
Destins animés

Enfant, il dévorait Astérix chez sa grand-mère, qui possédait la collection complète. L'irréductible Gaulois faisait alors figure de héros aux yeux du jeune Alexandre Astier. En 2014, le créateur de la série *Kaamelott* voit son rêve devenir réalité en coréalisant avec Louis Clichy l'une des adaptations au cinéma des aventures trépidantes du personnage imaginé par René Goscinny et Albert Uderzo : *Le Domaine des dieux*.

Plébiscitée par Uderzo, cette adaptation qui dépoussière visuellement l'univers d'Astérix en utilisant l'animation 3D se hisse à la tête du box-office hexagonal avec 2,9 millions d'entrées. Au point qu'Alexandre Astier récidive en 2018, toujours épaulé par Louis Clichy, avec *Astérix : Le Secret de la potion magique*. Une fois encore, le jackpot : 3,9 millions de tickets vendus ! Ce qui confirme la formidable cote de popularité du Gaulois moustachu dont les péripéties ont été transposées à dix reprises sur grand écran, depuis qu'Uderzo a déclaré : « *Je me voyais en toute simplicité devenir un jour le Walt Disney français.* » Tout commence en 1967 quand Georges Dargaud, directeur du journal *Pilote*, décide de produire un dessin animé à partir du premier album, *Astérix le Gaulois*, avec

les studios belges Belvision sans avertir les auteurs. Ces derniers découvrent le long-métrage de Ray Goossens en projection privée, ne sont pas convaincus mais ne s'opposent pas à sa sortie. Quand Belvision entend réitérer l'expérience, ils mettent leur veto et demandent à Dargaud de soutenir un projet parallèle dont ils supervisent la direction artistique, *Astérix et Cléopâtre* (1968). Goscinny au scénario avec l'aide de Pierre Tchernia, Uderzo au story-board.

Des acteurs de doublage entrent dans la légende : Roger Carel (Astérix), Jacques Morel (Obélix), Lucien Raimbourg (Panoramix) et Pierre Tornade (Abraracourcix). Sans oublier la star Micheline Dax dans le rôle de la reine d'Égypte. Dargaud, Goscinny et Uderzo fondent les studios Idéfix pour *Les Douze Travaux d'Astérix* (1976), aussi réussi que le précédent. Mais la mort de Goscinny trois ans plus tard provoque la fermeture de la structure. Gaumont reprend le flambeau avec *Astérix et la Surprise de César* (1985) de Gaëtan et Paul Brizzi, *Astérix chez les Bretons* (1986) de Pino Van Lamsweerde, et *Astérix et le Coup du menhir* (1989) de Philippe Grimond. Suit une traversée du désert pendant deux décennies avec les



flops relatifs d'*Astérix et les Indiens* (1994) de l'Allemand Gerhard Hahn, et d'*Astérix et les Vikings* (2006) des Danois Stefan Fjeldmark et Jesper Møller, ce dernier sous la bannière de M6 Films. Il faudra attendre Alexandre Astier pour redonner sa vitalité à une mythologie ancrée dans l'imaginaire collectif. À la disparition d'Uderzo en mars, il a publié sur son compte Twitter : « *Merci, cher Albert, de nous avoir prêté vos précieux jouets pour qu'on s'amuse un peu avec.* »

Gabrielle Martin

ALBERT UDERZO

« Ma vérité »

En 2004, Albert Uderzo accueillait François Busnel dans son atelier de Neuilly-sur-Seine afin de revenir sur la création et l'évolution d'Astérix, ainsi que sur son parcours personnel ou sa collaboration avec René Goscinny. Morceaux choisis de cette discussion sans tabou.

De quand date votre vocation ?

Albert Uderzo. Quand j'étais enfant, je voulais être clown. Ensuite, j'ai voulu devenir mécanicien, comme mon frère aîné, que j'admirais, mais il m'a déconseillé de suivre sa voie en tant qu'apprenti et m'a fait suivre des cours dans une école de mécanique. J'avais 12 ans à l'époque, mais il fallait que je travaille pour aider mes parents. L'été, je faisais des petites bandes dessinées dans mes cahiers d'écolier, sans penser que j'en ferais un jour mon métier. Je m'amusais à raconter des histoires. J'étais imbibé de Walt Disney. Un jour d'été, mon frère m'a présenté à une maison d'édition, la SPE, Société parisienne d'édition. Ils m'ont gardé un an et demi. Puis ce fut la guerre et j'ai rejoint mon frère en Bretagne.

Comment avez-vous appris à dessiner ?

A.U. Mais je n'ai pas appris ! Hélas ! je n'ai pas eu le temps d'apprendre. J'ai dû commencer à travailler très vite et je n'ai pas eu les moyens de suivre des cours, ou mieux encore, de faire une école. Je prenais des cours du soir et la journée je travaillais avec mon père, qui était ébéniste puis luthier, place des Vosges à Paris.

Vous avez choisi la bande dessinée mais vous auriez pu être peintre, non ?

A.U. Vous touchez une fibre très sensible : j'ai essayé de me mettre à la peinture et...

Et quoi ?

A.U. J'ai pris une boîte de couleurs, j'ai commencé à peindre et là on m'a dit : « *Mais pourquoi peins-tu l'herbe en rouge et les chevaux en vert ?* » J'ai découvert ainsi que j'étais daltonien ! Pour être peintre, c'est gênant. Pour faire de la bande dessinée, beaucoup moins car je travaille avec un coloriste. J'ai peint quelques toiles, mais très peu. Ce n'est pas mon truc.

Racontez-nous : comment est né Astérix ?

A.U. En 1959, René Goscinny et moi avons créé une petite société, nommée Edifrance-Edipresse, avec deux autres copains, Jean-Michel Charlier et Jean Hébrard. Nous faisions de l'édition et de la publicité et avions l'ambition d'être le plus indépendant possible mais... les clients ne se bousculaient pas ! Un jour, Jean Hébrard est arrivé surexcité au bureau. Un de ses amis, François Clauteaux, venait de lui proposer de créer un journal de bandes dessinées « *pour les petits Français* ». En effet, Clauteaux était très contrarié de voir ses deux enfants lire des bandes dessinées exclusivement américaines et voulait faire passer une culture française à ses enfants. Il proposa donc à Hébrard que notre société s'occupe de ce journal. Nous étions fous de joie ! Mais nous ne savions pas très bien quoi faire ni comment nous allions le faire. Je vous passe

les détails de l'organisation de ce projet... Disons simplement que RTL était dans le coup ainsi que *La Montagne*, le grand quotidien de province. Le seul mot d'ordre qui nous avait été donné était : créez des BD issues de la culture française. La première idée de René fut d'adapter *Le Roman de Renart* en BD. Or, à ce moment-là, un de nos amis, le dessinateur Raymond Poïvet, nous a dit : « *vous qui vouliez faire dans le renouveau c'est râpé ! Je vous signale que Le Roman de Renart a déjà été créé en BD par un dénommé Jean Trubert* ». Catastrophe ! Nous étions à deux mois de la sortie du journal... René ne s'est pas démonté. Je me souviens encore du jour où nous nous sommes enfermés dans une pièce de l'HLM où j'habitais alors, à Bobigny, avec une vue magnifique sur le cimetière, et où René m'a dit : « *Cite-moi les époques qui ont marqué l'Histoire de France* ». J'ai égrené mes manuels d'histoire : les hommes de Cro-Magnon, les Gaulois... René s'est arrêté là-dessus : « *Ah ! les Gaulois !* » Nous avons commencé à jeter sur le papier tout ce que nous savions alors sur les Gaulois et René a toute de suite eu l'idée de prendre le contre-pied de l'Histoire : tout le monde connaît la guerre des Gaules, mais à partir des commentaires de Jules César ; or, on sait que cette version de l'Histoire est la seule qui existe et qu'aucun Gaulois n'a raconté sa version des faits. Nous avons donc décidé que, en 50 avant J.-C., toute

la Gaule était occupée. Toute la Gaule ? Non. Un petit village résiste encore et toujours à l'envahisseur... Ainsi naquit Astérix. Les Gaulois devaient avoir tout perdu, sauf un petit village. René disait toujours : « *Jules César ne s'est pas privé de tricher sur pas mal de choses dans La Guerre des Gaules. Pourquoi pas nous ?* » Honnêtement, nous étions loin de penser qu'Astérix aurait une postérité !

À quand remonte la rencontre Goscinny-Uderzo ?

A.U. À l'année 1951. René est le premier scénariste avec lequel j'ai travaillé. Avant, j'écrivais mes propres scénarios. C'était la coutume, à l'époque : les dessinateurs étaient maîtres de leurs séries et écrivaient leurs scénarios avant de les mettre en scène. Les directeurs de journaux ne savaient même pas que les scénaristes pouvaient exister. Au début des années 1950, seul le dessinateur était rémunéré ! Le scénariste ne touchait rien de l'éditeur ; c'était le dessinateur qui lui refilait un pourcentage à l'amiable. Aujourd'hui, ces pratiques peuvent sembler surréalistes, mais elles perdurèrent longtemps après la guerre. Cela me gênait profondément. J'ai toujours tenu à ce que le nom de Goscinny figure sur mes dessins et soit retenu comme tel, puis j'ai demandé que René soit directement payé par l'éditeur. Mais revenons à la rencontre. Lorsque j'ai vu René pour la première fois, je travaillais pour une agence belge dont les locaux parisiens se trouvaient 34, avenue des Champs-Élysées. Comme j'étais toujours terriblement en retard pour rendre mes planches, je dessinais chez moi, dans le XI^e arrondissement. Un jour, un coursier se présente pour récupérer mes dessins et les emporter à l'agence. Je vois, sur le pas de la porte, un petit jeune homme fluët, arborant un nœud papillon, les cheveux crépus et le regard scintillant : c'était René Goscinny. Quelques jours plus tard, le patron de l'agence Georges Troisfontaines, m'a dit : « *Tiens, tu vas avoir un petit compagnon pour meubler ton bureau, un type qui s'appelle Goscinny.* » Et, tout de suite, ce fut le coup de foudre. Mais n'oubliez pas que Renée Goscinny était, au départ, dessinatrice. Comme il se sentait plus faible en dessin qu'en scénario



Dessin original d'Albert Uderzo (1956) représentant les sociétés Edipresse et Edifrance au travail.



Le Roman de Renart, 1959.

et que je ressentais exactement l'inverse, nous avons décidé de marier nos disciplines. Pour le meilleur et pour le pire. Notre association est donc née du refus de voir la BD française continuer à être traitée comme elle l'était alors sur le plan humoristique. Nous avions envie de créer des BD qui s'adressaient à la fois aux enfants et aux adultes. Pour cela, il fallait travailler davantage les scénarios et développer un humour plus percutant. Je me souviens qu'à l'époque l'humour de Goscinny était considéré comme trop intellectuel par la profession... alors que moi je me pliais en quatre à ses blagues ! Quant à mes dessins, on les trouvait trop grotesques parce que j'aimais les gros nez – bon, c'est vrai, je ne sais pas pourquoi mais j'ai toujours aimé dessiner des gros nez. En créant Astérix, dans

ces conditions d'urgence et en dehors de toute pression des éditeurs traditionnels, René a pu laisser libre cours à cet humour dit intellectuel et moi à mes dessins dits grotesques. Voilà pourquoi Astérix et ses copains ont des gros nez et pourquoi l'humour repose, pour beaucoup, sur des calembours intellos.

Avant Astérix, vous avez créé une série aujourd'hui mythique mais qui n'a pas connu le succès, Oumpah-Pah...

A.U. Hélas. *Oumpah-Pah* fut un bide ! Mais nous adorions cette série, René et moi. Elle n'a pas fonctionné non plus aux États-Unis où René, qui connaissait parfaitement les mœurs américaines, est reparti brièvement.



Uderzo à sa table de travail.

Peut-on voir en Oumpah-Pah le précurseur d'Astérix ?

A.U. L'humour que Goscinny déploiera plus tard dans Astérix est en effet déjà présent dans la série. Et moi, je m'amusa à dessiner des gros nez à la plupart des personnages.

Comment travailliez-vous, René Goscinny et vous ?

A.U. Il régnait entre nous une osmose totale. Lorsque René écrivait un scénario, il savait exactement de quelle manière j'allais le percevoir et le réaliser. Il était très pragmatique et ne pouvait pas concevoir que l'on puisse commencer une histoire sans en connaître la fin. Ses histoires étaient parfaitement construites. Et j'en ai tiré moi-même la leçon : maintenant que je poursuis seul les aventures d'Astérix, je me suis calqué sur cette discipline. Les premières années, nous nous installions autour d'une table et nous discussions. Nous avons assez vite décidé qu'il y aurait une alternance dans les aventures d'Astérix : une histoire située dans le village (ou en Gaule), l'autre à l'étranger. Nous avions une assez bonne connaissance de la géographie de l'Antiquité, ce qui facilitait les choses. Les Bretons, les Goths, les Ibères, les Belges... tout cela allait sans dire puisqu'ils étaient nos voisins. À chaque fois que nous nous réunissions, c'était à celui qui trouverait l'idée de départ. À ce jeu-là, René était le meilleur. Il brossait le cadre. Mais nous ne pouvions pas emmener les Gaulois n'importe où. René détestait

les anachronismes et m'a transmis cette détestation. Il commençait toujours par taper un synopsis sur sa vieille machine à écrire, me l'envoyait par la poste ; je n'y changeais rien, le lui renvoyais, et, ensuite, il s'attelait au découpage précis des planches qu'il me renvoyait, toujours par courrier. Puis, je concrétisais ses idées par mes dessins. Quand un point me semblait peu clair, c'est-à-dire très rarement, ou quand j'avais une idée de dessin qui n'était pas mentionnée dans le scénario (comme ce fut le cas pour la naissance d'Idéfix), je lui passais un coup de fil et la plupart du temps il me disait : « Vas-y » Chacun savait ce que l'autre avait envie de représenter. Notre duo a aussi fonctionné sur une formidable amitié. Et puis, nous ne nous sommes jamais pris au sérieux : quand je lisais son scénario, je m'amusais beaucoup et lui, lorsqu'il découvrait mes planches, riait énormément.

Quand vous receviez le scénario de Goscinny, imaginiez-vous tout de suite sa transposition en dessin ou vous est-il arrivé de « sécher » quelque temps ?

A.U. D'abord, je riais. Après, je me mettais au travail, ce qui est nettement moins drôle. C'est un métier : je pars tout de suite sur une piste, sans hésiter, sans parler, et je sais d'instinct que c'est la bonne. Quand l'alchimie est parfaite, vous savez en le faisant que votre dessin est exactement celui que le scénariste voulait que vous dessiniez.

Quelle est la pire difficulté que vous ayez rencontrée ?

A.U. Dans toute l'histoire d'Astérix, la seule chose qui m'ait paralysé était de dessiner une armée romaine. Cela amusait énormément René qui savait que j'allais ramer sec et en rajoutait une louche en mettant dans le scénario qu'Obélix devait démolir une légion romaine à lui tout seul... Là, quand vous êtes face à votre page blanche, vous vous demandez comment dessiner une armée de cent types habillés en Romains...

Vous est-il arrivé de demander à Goscinny de récrire une partie du scénario ou de modifier le texte d'une planche ou d'une case ?

A.U. Non, jamais. Ce qu'il écrivait était parfait.

Et lui, vous a-t-il demandé un jour de refaire un dessin ?

A.U. Non, jamais. Je vous le répète : en plus de notre amitié, il y avait une osmose professionnelle absolue. Nous nous faisons une confiance totale. René étant devenu rédacteur en chef de *Pilote*, je passais souvent le voir au journal et lui montrais mes planches. Une fois, il m'a demandé de ne pas dessiner un personnage...

De quoi s'agissait-il ?

A.U. Oh, c'était très anodin et il me l'a demandé très gentiment avant que je commence à dessiner. Je lui avais proposé de faire la caricature de l'ancien président des États-Unis, Nixon, quelque temps après le scandale du Watergate. C'est la seule fois où René s'est opposé à une de mes idées : il trouvait que c'était trop politique et, surtout, trop évident car le scandale venait d'éclater.

Qui a eu l'idée d'introduire ces fameuses caricatures ?

A.U. Je crois bien que c'est moi. Au moment de dessiner le personnage prévu dans le scénario, je trouvais que ce personnage aurait pu être joué par tel comédien connu. Je passais alors un coup de fil à René et lui demandais s'il voyait un inconvénient à ce que je fasse Lino Ventura ou Raimu. Je n'apportais pas ces idées pour enrichir le scénario, qui était impeccable, mais parce que ça m'amusait et que ça amusait René. Même chose avec les poules : il y a toujours des poules et



La Zizanie, page 42

des coqs un peu partout parce que j'adore les gallinacés.

Ah ? Tiens ! Que leur trouvez-vous ?

A.U. Pour un dessinateur ce sont des animaux formidables. Et puis, il n'y a pas plus bête qu'une poule ! J'ai donc pris l'initiative de dessiner une poule amoureuse du casque du chef Abraracourcix. Assez souvent également, on peut voir un pivert piquer dans l'arbre et une nichée d'oiseaux s'en aller en colère... Ce genre d'ajouts récurrents ne gêne en rien le scénario. Mais il fait insister sur un point qui n'est pas assez souvent relevé : pour René, Astérix était, au départ, un antihéros.

Un antihéros... Comment cela ?

A.U. René ne voulait pas d'un Gaulois batailleur et victorieux, ni d'un décalque

« sérieux » de Vercingétorix, par exemple. Il ne voulait pas non plus d'un héros positif, du genre superhéros à l'américaine. Je voyais le personnage du Gaulois à partir de l'archétype que l'on connaît : grand, fort, blond, une belle moustache... Mais quand j'ai dessiné mon premier personnage, René m'a dit : « *Non, c'est pas comme ça que je le vois : moi je le veux petit et grotesque.* » Voilà, c'est comme ça que c'est parti. Nous voulions nous détacher de Tintin, héros positif, jeune, fort, malin... Non pas que le travail d'Hergé nous semblât mauvais, mais nous voulions faire tout autre chose. Or, nous nous sommes rendu compte assez rapidement qu'un antihéros ne pouvait pas tenir les 44 planches d'une histoire complète. J'ai souvent eu cette discussion avec André Franquin, le créateur de Gaston Lagaffe : Lagaffe est le modèle parfait

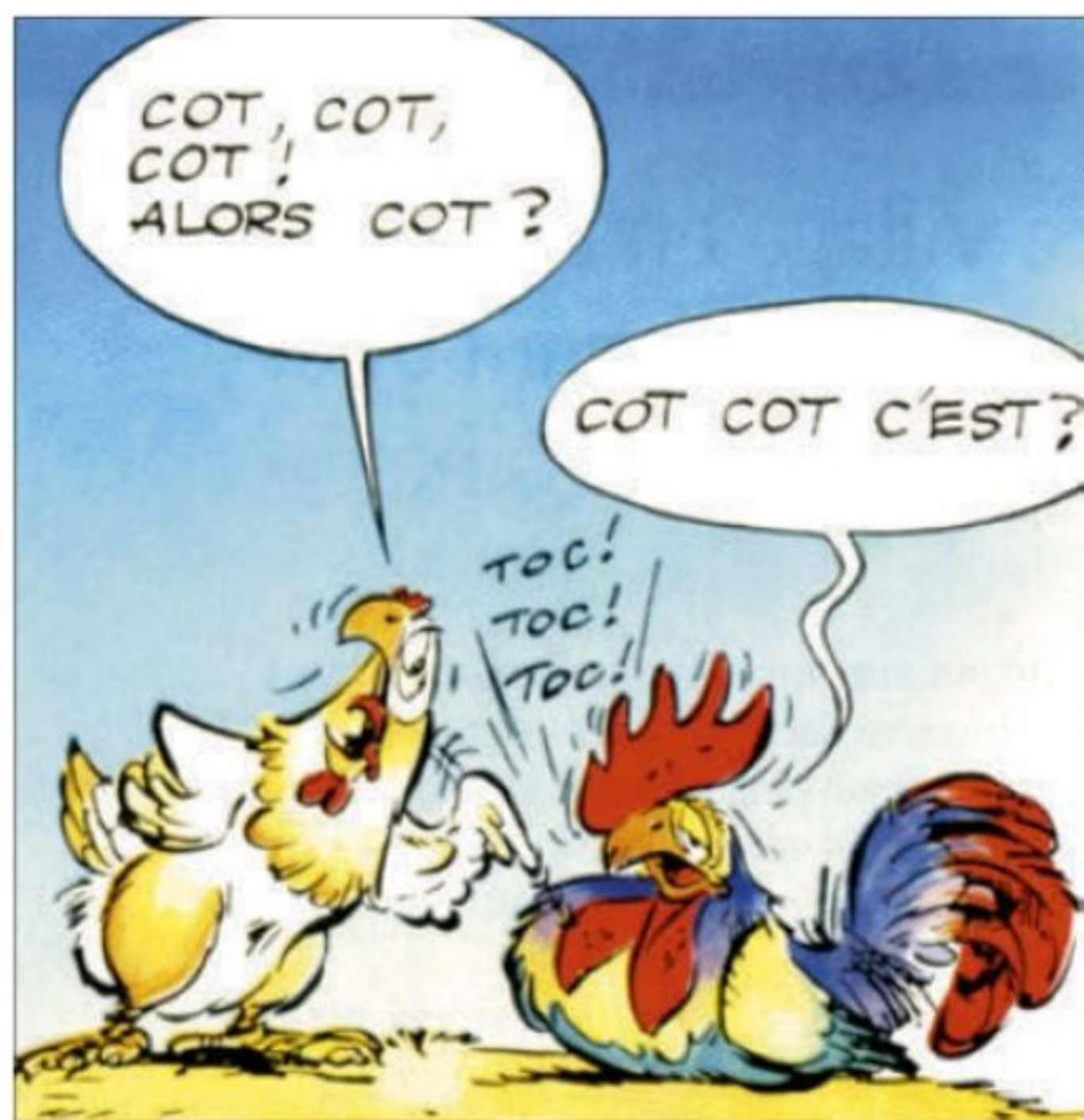
de l'antihéros, mais Franquin écrivait et dessinait des histoires qui tenaient en une ou deux planches, pas davantage. J'ajoute que l'antihéros pensé par René devait être seul : sans compère et sans animal.

Vous voulez dire : ni capitaine Haddock ni Milou ?

A.U. Si vous voulez... Mais, dès les premières pages, ce fut plus fort que moi, j'ai persisté dans l'idée de dessiner un Gaulois plus costaud que celui que désirait René. Et c'est comme ça qu'est né Obélix.

Obélix n'était pas prévu, initialement ?

A.U. Pas vraiment, c'était un personnage tout à fait secondaire et marginal, dans le synopsis original. Astérix aurait dû être le seul personnage principal. Mais René s'est vite rendu compte qu'il pouvait tirer



Les gallinacés du *Domaine des dieux*.



Caricature de Raimu dans *Le Tour de Gaule d'Astérix*.

« L'ANTIHEROS PENSÉ PAR RENÉ DEVAIT ÊTRE SEUL, SANS COMPÈRE ET SANS ANIMAL. »

profit de la présence de cet autre Gaulois un peu grotesque, un peu enveloppé et un peu bête, car il avait les défauts que ne pouvait pas avoir le personnage principal. C'est dans *Astérix et les Goths* que René a véritablement utilisé Obélix pour la première fois en lui faisant comprendre un jeu de mots avec trois cases de retard : « *Il est déchaîné* », pour parler du chef Goth qui se libère de ses chaînes après avoir bu de la potion magique. Astérix, fait pour être un antihéros, est ainsi devenu un héros et c'est Obélix qui a écopé du rôle d'antihéros. La hache dont j'ai affublé Obélix lors de sa première apparition a vite disparu au profit du menhir. C'était pourtant une arme gauloise. Mais nous trouvions que cela donnait à Obélix un air trop guerrier, trop barbare. En revanche, il a conservé son torse nu car les Gaulois

combattaient souvent ainsi, par bravade. Idéfix, un peu plus tard, est né de la même façon : je me suis amusé à dessiner un petit chien qui n'était pas prévu dans le scénario et que René a repris et utilisé par la suite. Idéfix est un des personnages que je préfère dessiner. À chaque fois que je le place dans la main d'Obélix, je pense à Lennie, le héros du fabuleux roman de Steinbeck, *Des souris et des hommes*, dont la lecture fut pour moi un choc. Ce personnage est gentil mais un peu bête : il adore tellement les petites bêtes qu'il les serre dans ses mains... et les écrase ! Obélix fait sans doute ce geste (prendre Idéfix dans sa main mais sans jamais l'écraser) pour m'aider à dépasser ce traumatisme de lecture, qui sait ? René a su tirer parti de mon attachement à ce personnage et Idéfix est devenu un chien « écolo », ayant une sainte horreur des arbres arrachés.

Aviez-vous également l'intention, au départ, de broser le portrait du Français moyen à travers vos personnages ?

A.U. Oui, cela faisait partie de ce qu'on appellerait aujourd'hui « le cahier des charges ». Nous voulions montrer le Français qui arrive toujours à se débrouiller, adepte du fameux « système D ». Nous ne cherchions pas à retracer la véritable vie des Gaulois mais à décrire les Français de 1959... qui n'ont peut-être pas réellement changé, d'ailleurs. Cela nous fut beaucoup reproché : lorsque le succès est arrivé, on nous a accusés de faire dans la caricature, de devoir notre réussite à la façon dont nous brocardions le côté cocorico des Français.

Ces remarques vous dérangent-elles ?

A.U. Oui car ce n'était pas notre idée de départ. Nous n'avons jamais voulu intégrer quoi que ce soit du monde politique. Nous travaillions pour les enfants, et je continue de trouver criminel le fait d'essayer de faire passer des idées politiques aux enfants. On a vu ce que ça donnait avec Hitler et Mussolini. Or, très vite, les médias ont assimilé notre travail à de Gaulle. Tout simplement parce que nous parlions de la Gaule et de la résistance d'un petit village contre l'envahisseur ! Franchement, croyez-vous que de Gaulle avait besoin de nous pour mener sa politique ?

Pour quelles raisons Astérix est-il breton ?

A.U. Il fallait localiser le village. René m'avait dit : « *Tu peux placer le village où tu veux, du moment qu'il est en bordure de côte afin que je puisse faire voyager les Gaulois plus facilement.* »

C'est donc vous qui avez eu l'idée ?

A.U. Oui, René s'en fichait totalement. J'ai choisi la Bretagne, car c'est la seule province française que je connaissais, à part Paris.

Le succès des aventures d'Astérix tient également à l'impressionnante et hilarante galerie de personnages secondaires : le chef Abraracourcix, Assurancetourix le barde, Cétautomatix le forgeron, Ordalfabétix le poissonnier...

Comment sont-ils nés et quel était leur rôle précis ?

A.U. Ce sont en effet des personnages qui ne peuvent pas être conçus comme de simples faire-valoir. Selon les épisodes, nous décidions de donner un rôle plus important à l'un ou à l'autre : Abraracourcix est le héros du *Combat des chefs*, du *Bouclier arverne* et d'*Astérix chez les Belges* ; dans *Astérix aux Jeux olympiques*, c'est Agecanonix qui joue un rôle important, etc. Celui qui nous a fait le plus rire, c'est Ordalfabétix, le poissonnier. Il est né par nécessité. En effet, nous devions trouver une astuce pour que les Gaulois se bagarrent. Un jour, nous avons donc pensé que la fraîcheur des poissons (qu'Ordalfabétix fait venir de Lutèce, s'il vous plaît) était un bon motif. Il fallait donc un poissonnier. Quant à sa femme, Iélosubmarine, c'est une trouvaille de René : à l'époque, la radio diffusait en boucle le tube des Beatles, *Yellow Submarine*... Et puis, un nom lié à la mer, c'est logique pour une femme de poissonnier, non ? Mais celui qui évolue le plus, c'est Cétautomatix, le forgeron, préposé aux coups sur le crâne d'Assurancetourix pour le faire taire lorsqu'il se met à chanter. Cette évolution n'est pas vraiment voulue : comme je créais mes personnages directement pour la page, sans étude graphique préalable, et que nous n'avions guère le temps de travailler leur physique, j'allais très vite. Mais c'est toujours Astérix qui est le porte-voix du village. Cela dit, le véritable héros des aventures d'Astérix, c'est le village !

Et les Romains ? La plupart des légionnaires sont plutôt sympathiques, tandis que les gradés sont monstrueux ou stupides...

A.U. Nous avons toujours veillé à apporter aux personnages des Romains le même soin qu'aux autres, tant dans l'écriture que dans le dessin. Tout est lié. Astérix, seul, n'a aucune raison d'aller combattre les Romains : il faut que son combat soit motivé par la défense de l'unité du village. Je crois que c'est ce point qui a touché les lecteurs : l'esprit de résistance à la manière de David contre Goliath.

L'une des raisons qui contribuent à la popularité d'Astérix est aussi le côté visionnaire et parodique de vos gags : *Le Combat des chefs* et *Le Cadeau de César*, par exemple, sont des modèles de politique ; *Obélix et compagnie* est aujourd'hui étudié à HEC et dans les écoles de commerce ; *Le Domaine des dieux* anticipe les délires architecturaux de notre temps ; *La Rose et le Glaive* est une variation sur le féminisme ; la liste est longue... Était-ce décidé à l'avance ?

A.U. L'idée première était toujours celle de l'histoire. Nous voulions raconter une bonne histoire. Puis nous ne pouvions nous empêcher d'y ajouter une parodie (sans anachronismes) des travers qui nous irritaient le plus dans la société contemporaine. Mais il n'y a aucun message dans Astérix. Je sais que l'on écrit des thèses très sérieuses là-dessus, ce qui me fait bien rigoler. Il se trouve que René était à la fois un grand écrivain et un grand comique. Il se servait de tout ce qui passait à portée et avait une incroyable capacité à rebondir sur n'importe quelle anecdote racontée dans un livre d'histoire. Ainsi avait-il découvert dans un bouquin que les *insulae* romaines, les maisons populaires créées à Rome pour le petit peuple, s'écroulaient assez fréquemment. Cela fut l'idée de départ du *Domaine des dieux* : il m'a appelé un jour car, à l'époque, la radio venait de diffuser un reportage sur une HLM totalement insalubre et le rapprochement entre les deux lui semblait saisissant.

Les femmes et l'amour ne sont guère à l'honneur dans Astérix. Pourquoi ?

A.U. Mais René a tout de même créé

Falbala, dont Obélix tombe amoureux ! Et j'ai fait un album entier dont les femmes sont les héroïnes, *La Rose et le Glaive*, où une légion d'amazones vient encercler le village gaulois... Cela dit, c'est une question récurrente. Ah, les femmes ! Je dois avouer que j'ai été très étonné lorsque j'ai découvert que René avait créé Falbala. René était très pudique. Il s'est marié à l'âge de 40 ans et ne me parlait jamais des femmes qu'il fréquentait. Sauf lorsqu'il a rencontré Gilberte. Il me l'a présentée, de loin, lors d'une réunion : « *Qu'est-ce que tu en penses ? J'ai envie de me marier avec elle.* » C'était assez drôle, comme situation. La mère de René me disait toujours : « *Albert, essayez donc de lui trouver une jeune fille...* » Mais René ne songeait guère à courir les filles : il ne prenait jamais de vacances et, comme il s'ennuyait le dimanche, il travaillait. Ce qui explique que sa production soit aussi impressionnante, il ne s'arrêtait jamais : écrire était son plus grand plaisir. C'est sa femme qui a réussi à le calmer.

La Zizanie est-il un album autobiographique ? Pour le dire autrement, vous êtes vous souvent disputés, Goscinny et vous ?

A.U. Pour autant que je m'en souviene, non, jamais. Nous avons travaillé ensemble vingt-six ans (dont dix-huit sur Astérix) et nous n'avons jamais eu ne serait-ce que l'ombre d'un désaccord. Il m'est arrivé de m'emporter une ou deux fois, mais cela n'avait aucun rapport avec le travail. La

première fois, René nous avait invités à dîner avec des amis à Cannes où il possédait un appartement. Il faut savoir que René détestait la campagne alors que, moi, je l'adore et y ai fait construire une maison. Or René avait une peur bleue de mes chiens, des bergers allemands qui n'auraient pas fait de mal à une mouche mais contre lesquels il s'est énervé ce soir-là, ce qui m'a fait sauter en l'air... L'autre fois, c'était lorsque nous sommes partis en Corse pour les repérages de l'album *Astérix en Corse*. René a insisté pour conduire. Et il faut bien avouer qu'il conduisait épouvantablement mal ! J'ai eu la plus grande peur de ma vie. Vous connaissez les routes de Corse, étroites et en lacet ? Eh bien, René prenait tous ses virages... à gauche ! J'étais mort de trouille... Mais je n'osais pas le lui dire, connaissant sa susceptibilité. D'autant qu'il parlait et parlait sans se soucier de ses passagers... Cela dit, quand je conduisais, à Paris, c'est lui qui me faisait des remarques, trouvant que j'étais un véritable danger public ! À part cela, c'est tout. Nous ne nous sommes jamais fâchés. René avait à mon égard l'attitude d'un grand frère. Avec moi, il jouait à l'aîné. Nous n'avions que neuf mois d'écart, mais pour lui ça suffisait : il se considérait comme mon protecteur. Au point que, quand je faisais une bêtise, il me rétorquait toujours : « *Je t'avais pourtant dit de ne pas sortir sans moi !* » Un jour, seulement, René m'a vraiment engueulé. C'est un souvenir horrible, car cela s'est produit le 29 septembre 1977. Ce jour-là,



Model-sheet pour l'animation de Falbala.



« LES MÉDIAS ONT ENTERRÉ ASTÉRIX EN MÊME TEMPS QUE RENÉ, CE QUI M'A RENDU LE DEUIL ENCORE PLUS DIFFICILE. »

d'*Astérix chez les Belges*. À l'époque, nous avions déjà l'impression d'avoir fait le tour d'Astérix, d'avoir tout dit, épuisé ses aventures et les destinations où il pouvait se rendre. Lorsque j'ai surmonté l'épreuve de la mort de René, et que, piqué dans mon orgueil, j'ai décidé de continuer les aventures d'Astérix, je me suis retrouvé confronté à l'écriture des scénarios, ce qui me terrorisait.

Pourquoi donc ? C'est une expérience que vous aviez déjà faite, avant de rencontrer Goscinny...

A.U. Oui, mais soyons francs : ces scénarios n'étaient pas terribles ! J'étais jeune et l'époque n'était pas aussi florissante que la fin des années 1970. Au contact de René, qui était un véritable écrivain, j'ai beaucoup appris sur la façon de construire et de présenter un scénario. *Le Grand Fossé* a bien marché, mais j'ai mis ce succès sur la curiosité des lecteurs qui voulaient savoir comment Astérix pouvait vivre sans Goscinny. Et puis, le suivant a lui aussi rencontré le succès. Et ceux d'après également. Si les deux suivants n'avaient pas marché, je crois que je n'aurais pas eu la force de continuer. J'aurais laissé tomber.

Vous avez voulu poursuivre l'aventure seul, mais aussi vous éditer vous-même. Pourquoi ?

A.U. Nous avions des soucis avec Dargaud depuis de nombreuses années. René avait rencontré de graves problèmes au sujet de *Lucky Luke*, qu'il écrivait pour Morris. Son contrat était hallucinant et il se faisait complètement avoir. Il a refusé de signer le contrat mais, parce qu'il était d'une honnêteté totale, a livré à Morris et à Dargaud le scénario d'un *Lucky Luke*... qui a été publié sans sa signature. René était fou furieux, écoeuré par la trahison de son ami Morris et par les pratiques de Georges Dargaud, à juste titre. Il était tellement choqué qu'il m'avait interdit de continuer de dessiner *Astérix chez les*

j'ai bêtement invité René et sa femme, qui séjournaient à Cannes, à venir me voir tourner avec ma Ferrari sur le circuit du Castellet. Mais à me voir tourner en rond à toute vitesse, Gilberte a piqué une crise de nerfs. À la fin de ma course, René m'a fusillé d'un trait : « *Écoute Albert, si tu as envie de te suicider, prends un revolver, ce sera plus propre !* » Un mois et demi après, c'est lui qui mourait...

Comment avez-vous vécu la mort de René Goscinny ?

A.U. J'étais sous le choc... Sa mort fut d'une brutalité inouïe. Personne ne s'attendait à cela. René n'avait que 51 ans... Il était en pleine production. Puis les médias ont enterré Astérix en même temps que René, ce qui m'a rendu le deuil encore plus difficile. J'avais l'impression de n'avoir été pour rien dans l'histoire d'Astérix, tout le mérite en revenant à René. *Paris-Match* m'avait même demandé de dessiner une couverture avec un Astérix pleurant sur le cercueil de René, ce que j'ai refusé de faire car j'étais trop malheureux pour dessiner quoi que ce soit.

Ce sont les lecteurs qui m'ont aidé. J'ai commencé à recevoir un grand nombre de lettres qui me disaient qu'Astérix ne m'appartenait plus mais appartenait à mes lecteurs, que je me devais de continuer la série... C'était très gentil. Le contre-pied de ce qui se disait dans la presse, laquelle se déchaînait en titrant : « Astérix, c'est fini ». Je dois préciser, sans amertume mais avec regret et douleur, que presque tous mes confrères, à l'époque, prétendirent la même chose : celui qui reprendra Astérix se cassera la gueule...

C'est Greg, le créateur d'Achille Talon, qui a tenu ces propos dans *L'Express*, mais il les a regrettés par la suite...

A.U. Je ne sais pas s'il les a regrettés, mais il les a tenus, et ça m'a beaucoup blessé. Alors, par orgueil peut-être, j'ai décidé de poursuivre l'aventure. Seul.

Maintenant que vous êtes seul, comment travaillez-vous ?

A.U. Difficilement. Très difficilement. René est mort alors que j'achevais les planches

Belges. Nous en étions là lorsque la mort l'a fauché. Mais, en ce qui concerne Astérix, nous avons renouvelé notre contrat avec Dargaud en 1975, contre mon avis.

Mais pourquoi vouliez-vous changer d'éditeur ?

A.U. Parce que je sentais déjà que Dargaud – paix à son âme – profitait de nous et n'avait pas la moindre considération pour ses auteurs, tout simplement. En ce qui nous concerne, il avait peur de nous et il nous rabaissait systématiquement. Songez quand même que Chaban-Delmas lui a remis la Légion d'honneur au titre de « créateur d'Astérix » et que nous étions, René et moi, comme deux couillons à contempler ce type content de lui qui nous présentait comme ses « collaborateurs ». En 1975, j'ai donc proposé à René que nous montions notre propre société d'édition, mais René pensait qu'on ne pouvait pas lui faire cela. Un an plus tard, Dargaud faisait un procès à René ! Voilà pourquoi René m'avait demandé de ne pas terminer les planches des *Belges*. J'ai obéi à René.

Et Dargaud vous a collé un procès...

A.U. Eh oui ! Avec une astreinte colossale dont le montant représentait les bénéfices qu'il aurait pu tirer de la vente de cet album. De mémoire, je crois que cela correspondait à mille cinq cents euros par jour de retard ! Je devais passer devant un huissier pour faire tamponner mes planches... Un pur délire ! J'ai voulu m'éditer moi-même pour ne plus connaître ce genre de problèmes.

Quels sont vos rapports avec l'argent ?

A.U. Il est toujours difficile d'expliquer que nous avons créé Astérix par passion et non pour gagner de l'argent. On peut croire, effectivement, que nous étions à la recherche du fric. Mais il faut rappeler quelques vérités. D'abord, la bande dessinée, dans les années 1960, était très mal payée : le prix des planches était très peu élevé, et ce que nous touchions sur chaque album était relativement minime. Nous le savions. Nous ne nous sommes donc pas lancés dans l'aventure Astérix dans l'espoir de gagner des fortunes.

À partir de quel album avez-vous commencé à vivre d'Astérix ?

A.U. Lorsque nous avons passé la barre des 100 000 exemplaires vendus. À l'époque, un best-seller correspondait à 50 000 albums. Il s'est alors passé une chose étrange : nous avons dépassé 100 000 exemplaires sans le savoir. L'album venait juste de sortir en librairie et était déjà épuisé, si bien que les gens qui nous croisaient nous demandaient quand paraîtrait le prochain album... C'est à ce moment-là que nous avons compris que le succès d'Astérix n'était pas seulement dû au marketing, d'ailleurs inexistant, mais au bouche-à-oreille. Je suis donc allé trouver une nouvelle fois Georges Dargaud, qui m'a enfin reçu dans son immense bureau en marbre, je lui ai demandé s'il envisageait un tirage un peu plus fort, lui précisant que le tirage en cours était déjà épuisé. Il m'a alors répondu qu'il prendrait moins de risque en plaçant son argent à 10 % chez un notaire ! Je suis

tombé des nues et j'ai compris que nous ne pourrions jamais rien espérer d'un si mauvais éditeur. Comprenez-nous : pour René comme pour moi, l'idée même de placer de l'argent était totalement saugrenue. Nous avons donc proposé à Dargaud de le quitter pour un éditeur qui prendrait davantage de risques et se mouillerait un peu plus pour populariser cet Astérix que nous réclamaient les lecteurs de *Pilote* et, de plus en plus, les gens qui nous croisaient dans la rue. C'est à ce moment que Dargaud, voulant conserver Astérix, a accepté d'augmenter les tirages et que les albums ont décollé : de 100 000 exemplaires nous sommes passés directement à 300 000 ! En effet, si nous n'avions pas poussé Dargaud à augmenter les tirages, Astérix n'aurait jamais connu ce succès. Mais nous n'étions pas tant motivés par le gain, par l'argent, que par l'envie de voir jusqu'où ce personnage que nous avions créé dans les conditions que je vous ai racontées pouvait aller. Je ne crache pas sur l'argent, mais ce ne fut jamais le moteur de notre création. D'ailleurs, il suffit que l'on veuille créer une série « qui marche » comme on dit, pour se planter !

Revenons à l'écriture d'Astérix.

Aujourd'hui, comment vous viennent les idées ?

A.U. Ça, si je le savais !

Allez, donnez-nous la recette...

A.U. C'est comme la potion magique : ça ne se transmet que de bouche de druide à oreille de druide.

Propos recueillis par François Busnel



L'HOMMAGE DES ÉCRIVAINS ET DES DESSINATEURS

S'ils n'utilisent pas les mêmes crayons, ces artistes de la plume déclarent leur flamme à Uderzo et Astérix avec une création inédite. Petit florilège.



Moebius

Créateur de *Blueberry*, il a notamment collaboré à *L'Écho des Savanes* et *Métal Hurlant*. Il a dessiné les décors du film de Luc Besson, *Le Cinquième Élément*.



Régis Loisel

Créateur des séries *La Quête de l'oiseau du temps* et *Peter Pan*.



Frédéric Beigbeder

ASTÉRIQUE DE GOSCINNIX

L'histoire de la naissance d'Astérix m'a toujours fasciné. En 1959, René Goscinny, scénariste inconnu de retour des États-Unis, et Albert Uderzo, illustrateur obscur dans une agence parisienne (International Press), cherchent une idée de bande dessinée. Ils hésitent. Ils se grattent la tête, ce qui est toujours signe d'une intense réflexion chez l'être humain. Ils partent sur une aventure préhistorique (qu'ils auraient peut-être appelée « Jurassix Park » mais on ne le saura jamais). Et puis d'un coup, après quelques pastis, c'est l'illumination : et si on racontait ce qu'était la France sous les Romains ? Uderzo commence à dessiner le Gaulois le plus célèbre : Vercingétorix. Goscinny rebondit : déformant les mots usuels, il crée Astérix, Obélix, Panoramix, Assurancetourix, Abraracourcix, Cétautomatix, (quelques années plus tard, dans *Astérix en Corse*, il s'illustrera avec sa trouvaille la plus sublime : Ocatarinetabellatchitchix...). Pour les Romains, il suffira de trouver des noms se terminant en « -us », comme dans une version latine : Processus, Hotelterminus, Belinconnus, Prospectus (il n'a pas retenu Cunnilingus car il s'adresse à tous les publics !).

Sa grande trouvaille est évidemment la potion magique qui permet aux Gaulois de vaincre les Romains à mains nues. Grâce à cet ancêtre de l'EPO, les faibles peuvent gagner contre les forts, les Gaulois paresseux qui ne pensent qu'à bouffer des sangliers rôtis peuvent rosser des envahisseurs supérieurement organisés. L'analogie avec l'occupation nazie est évidente (quinze ans plus tôt, Goscinny a perdu une partie de sa famille dans les camps d'extermination) : il en profite notamment pour détruire à coups de poing l'architecture romaine si appréciée d'Adolf Hitler. Car le talent de Goscinny et d'Uderzo consiste précisément à créer une œuvre qui se lit à plusieurs niveaux : les enfants s'attardent sur les bagarres et les gags visuels, tandis

que les parents rigolent aux jeux de mots (mon préféré : « *Suivez mes Thraces !* » dans *Les Lauriers de César*), anachronismes, allusions à la géopolitique, caricatures de « guest-stars ».

Mais là n'est pas le plus beau dans cette aventure. Le 29 octobre 1959, le premier épisode du feuilleton *Astérix le Gaulois* sort dans *Pilote*. L'accueil est plus que mitigé. Les gens disent à Goscinny que tout le monde s'en fout des Gaulois, et à Uderzo qu'il dessine de trop gros nez. Lorsque le premier album sort, en 1961, il ne se vend qu'à 6 000 exemplaires. Le second, *La Serpe d'or*, ne fait pas beaucoup mieux : 15 000 exemplaires. De bons amis leur conseillent d'arrêter : « *ça ne marchera jamais* », disent-ils, « *c'est trop vieillot* » (effectivement puisque cette histoire a 2 000 ans). Mais les deux compères tiennent bon. Et aujourd'hui la saga des Astérix représente 320 millions d'albums vendus dans 110 langues. Le succès n'est jamais gage de qualité. Mais l'insuccès n'est pas non plus une preuve de génie. Astérix est la preuve que la sincérité, l'humour et la ténacité de deux artistes seront récompensés très grassement à une condition : ne jamais sous-estimer l'intelligence du public. Goscinny et Uderzo jouent en permanence avec leur lecteur. Ils le divertissent tout en lui glissant de multiples informations historiques, géographiques, culturelles, politiques. On apprend plus de choses en riant. Et puis... Astérix est un résistant français qui picole pour combattre l'occupant. Astérix est un célibataire romantique qui accomplit de multiples exploits pour séduire la plus jolie fille du village. Astérix est un homosexuel refoulé qui tient compagnie à un drogué obèse et frustré sexuellement. Ce que j'aime dans cette bande dessinée, c'est qu'elle prouve qu'une œuvre peut être massivement populaire et complètement trash.

Amélie Nothomb

QUESTIONNAIRE ASTÉRIXIEN

Quel est votre album préféré et pour quelles raisons ?

Astérix en Corse : c'est le plus drôle.

Quand et comment avez-vous découvert Astérix ?

En Chine, chez des amis français. J'avais 6 ans.

Où sont rangés vos albums ?

À Bruxelles, dans ma bibliothèque.

Quelle est votre réplique préférée ?

« Elle te plaît, ma sœur ? »

Quel est votre personnage préféré ?

Pépé Soupalongnon y Crouton.

Qu'est-ce qui dans votre vie, vous fait l'effet d'une potion magique ?

Le thé et le champagne.

Si vous aviez la force d'Obélix, à qui aimeriez-vous donner des baffes ?

À George W. Bush.

Aujourd'hui, qui sont les irréductibles ?

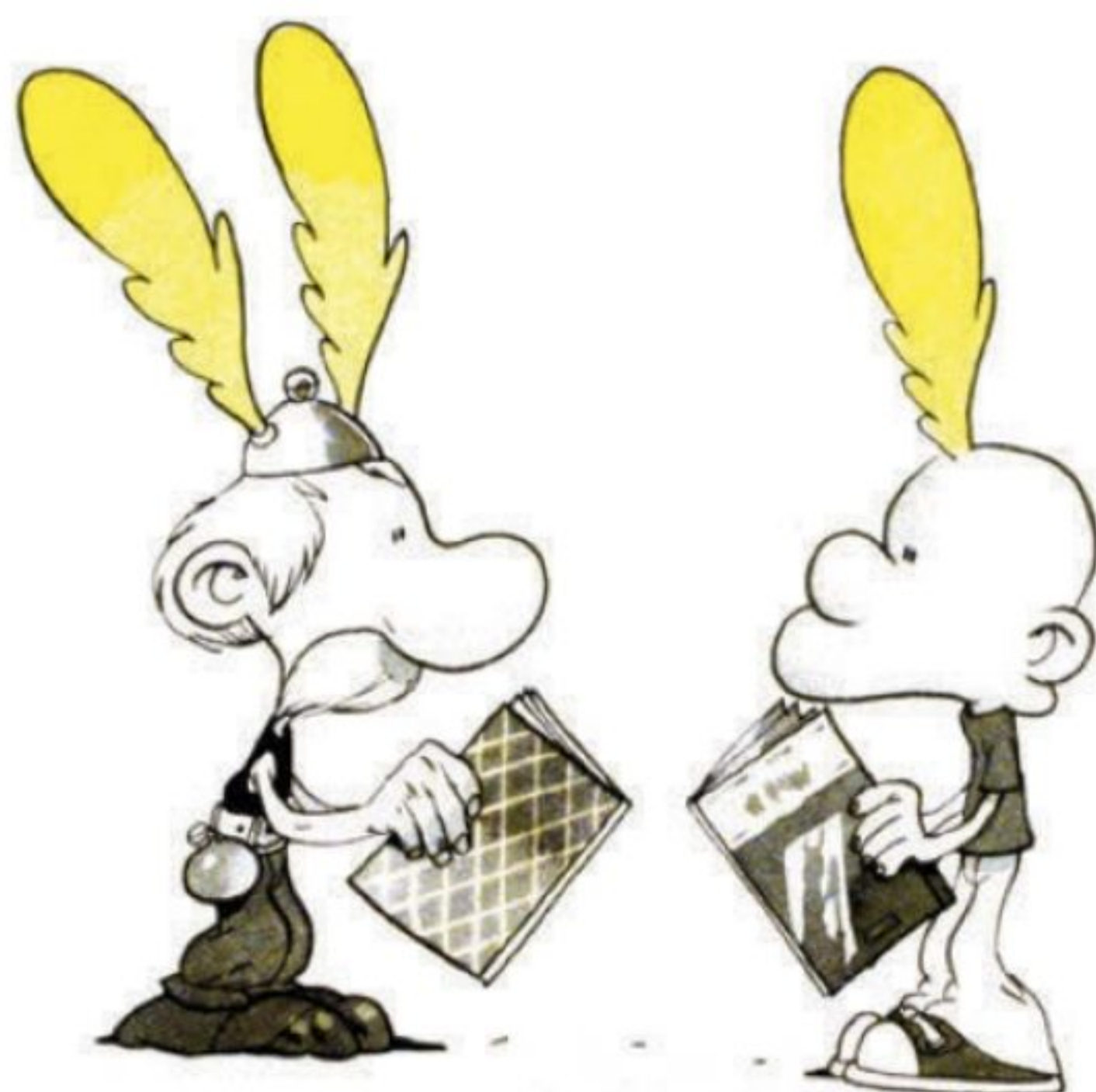
Moi.

À qui remettriez-vous le prix Falbala ?

Laetitia Casta.

À qui remettriez-vous le prix Détritus ?

À Tony Blair.



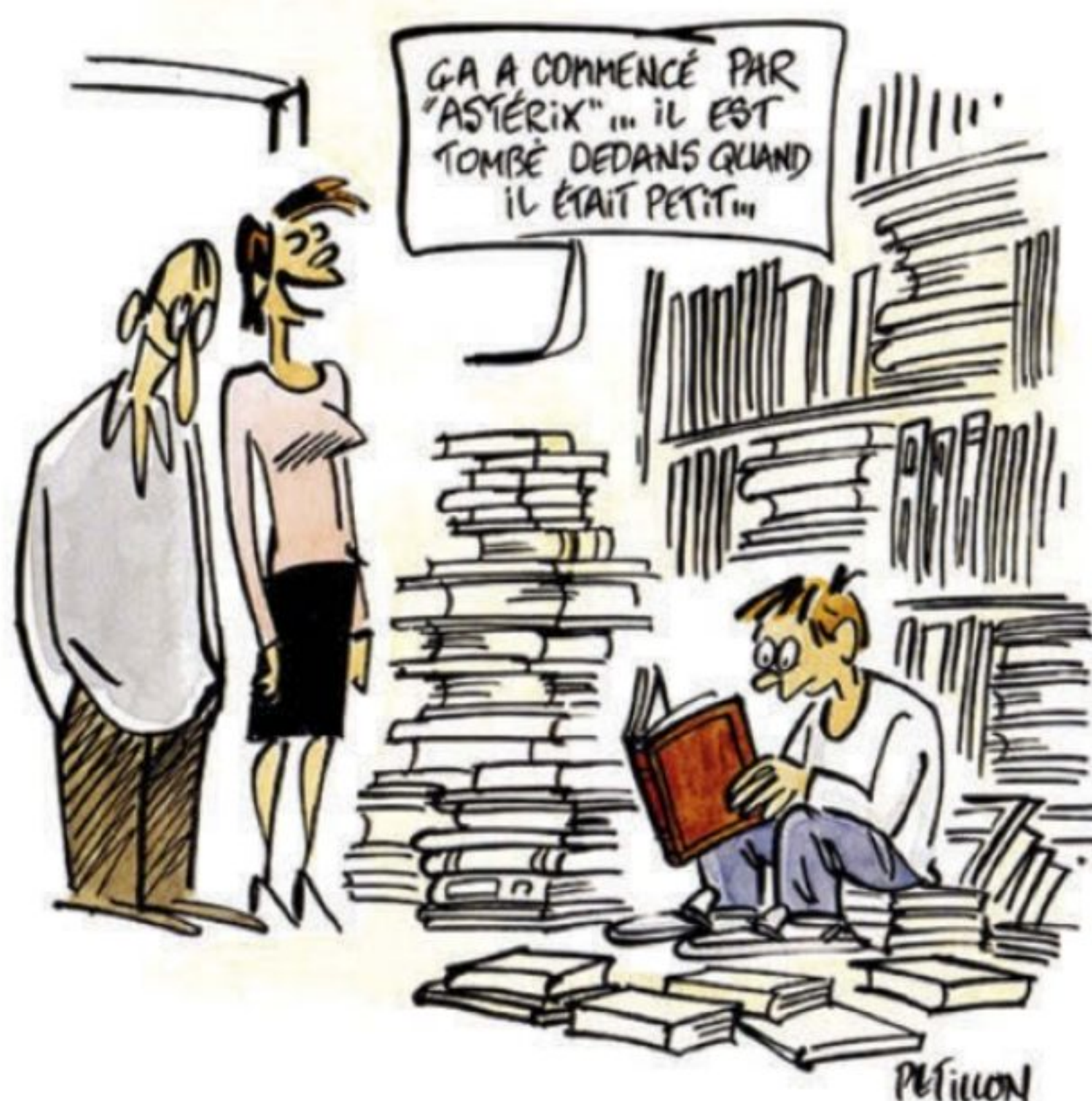
Zep

Créateur de *Titeuf*

Zep février 2007

Turk

Créateur de *Robin Dubois* et de *Léonard, le Génie*.



René Pétillon

Créateur de l'inspecteur Jack Palmer, il dessine notamment pour *Le Canard enchaîné*.

Umberto Eco

LA BANDE DESSINÉE EST UN ART

Je ne crois pas, bien sûr, qu'Astérix soit plus important, artistiquement parlant, que Proust ou Picasso. Mais la bande dessinée créée par Goscinny et Uderzo relève indéniablement d'une forme d'art tout à fait originale.

Commençons par poser clairement le problème. Il m'a toujours semblé très naïf de discourir sur la bande dessinée comme s'il s'agissait de quelque chose d'homogène. La bande dessinée est en tout point comparable à la peinture : il y a la bonne et la mauvaise peinture ; il y a Raphaël, qui a créé des chefs-d'œuvre, et il y a Hitler, qui a peint des croûtes minables. La bonne bande dessinée – la belle – est celle qui s'inspire de l'art. Or, il est surprenant de constater à quel point Astérix procède d'une inspiration artistique, ne serait-ce, en effet, qu'à travers les pastiches que fait assez souvent Uderzo de tableaux célèbres. Ces « détournements » sont prodigieux et très intéressants. Uderzo n'est pas le premier à procéder ainsi : *Little Nemo* s'inspire de l'Art nouveau, *Flash Gordon* de la peinture du xx^e siècle ainsi que de l'urbanisme des autres mondes imaginé par les architectes modernistes comme Sant'Elia, et *Dick Tracy* témoigne d'une lente adaptation à certaines réalisations de

la peinture d'avant-garde de début du xx^e siècle. De même, si vous suivez de près l'évolution de *Mickey et Minnie*, les personnages créés par Walt Disney, vous constaterez à quel point le dessin s'adapte au développement de la sensibilité esthétique dominante, celle des années 1950. Plus récemment, Hugo Pratt a créé *Corto Maltese* en s'inspirant directement des procédés narratifs de Joseph Conrad. Mais Uderzo va, me semble-t-il, plus loin parce qu'il se prend moins au sérieux.

Mais les aventures d'Astérix le Gaulois ne composent pas seulement une œuvre artistique. Du point de vue de l'analyse sociologique, ce personnage du petit Français débrouillard et résistant est tout à fait passionnant – au même titre que *Superman*, le superhéros américain auquel j'ai consacré un essai. En effet, songez que cette célébration de la Gaule est faite par... un Italien ! Car Uderzo est d'origine italienne. Il aurait, logiquement, dû se trouver du côté des Romains et faire l'apologie de Jules César. Pour moi qui suis italien et francophile, c'est une ironie qui suffit à me ravir chaque fois que j'ouvre un album signé Uderzo.



William Vance

Créateur de la série d'espionnage *XIII*, avec Jean Van Hamme. Il dessine également la série *Marshall Blueberry*, sur un texte de Moebius et *Bob Morane*, sur les textes d'Henri Vernes.



Dominique Lidwine

Collaborateur de Loisel pour
La Quête de l'oiseau du temps,
il a notamment publié la série
Le Dernier Loup d'Oz.

Philippe Delerm

LA DERNIÈRE IMAGE

C'est à la fois la même et toujours une autre. On s'y retrouve. Au centre, un grand feu clair jaillit vers le ciel. Il fait l'ombre plus profonde autour de lui. Une immense table l'encercle. Les Gaulois y font joyeuse ripaille. On voit des bras levés, une coupe à la main. On aperçoit la silhouette ronde et confortable des rôtis de sanglier passablement enveloppés. Quelques traits noirs tracés au-dessus des têtes symbolisent une animation sonore conséquente. Seul Panoramix, reconnaissable à un bout de barbe blanche, semble faire l'effort de poursuivre un raisonnement serein. Les autres sont là pour exulter, parfois pour danser sur la table. Au fil des albums, la présence des femmes va en augmentant, comme si un féminisme efficace avait gagné les mœurs gauloises au même rythme que les nôtres, et qu'il fût devenu indécent d'imaginer seulement les épouses aux fourneaux. À chaque fois, il y a des étoiles au cœur de la nuit d'été. Car il sait faire chaud dans les nuits d'Armorique, ou bien c'est la cervoise qui possède des vertus calorifiques.

Un gag récurrent, mais décliné toujours d'une manière nouvelle, constitue le premier plan : Assurancetourix bâillonné, entravé, parfois même recouvert d'un menhir (!), sa lyre à côté de lui, a été neutralisée avant la fête. Cette manière assez barbare de préserver la quiétude météorologique nous amuse d'abord – après tout, le statut des

souffre-douleur est de souffrir – mais bientôt nous afflige, car nous avons un bon petit cœur, et puis aussi parce que la dernière image des albums d'Astérix échappe un peu à l'univers comique.

Sur la dernière image, nous n'avons plus envie de rire, mais seulement d'être bien. Bien comme on doit être bien quand, après les libations, on n'a que quelques pas à faire dans un engourdissement céleste pour gagner une de ces chaumières ventrues qu'on voit se dessiner à l'arrière-plan, s'abattre sur une couette dodue, et plonger dans un sommeil sans rêves en ronflant comme un sonneur. Bien comme on fut bien parfois, dans quelque nuit d'enfance. Pour moi, c'était à la ferme de mes grands-parents paternels, dans le Quercy. Les soirs d'été, assez rarement pour que cela restât signe de grande fête, on sortait la longue table et les bancs dans la cour, au milieu des canards, des prunes écrasées par le passage des charrettes. Des voix rocailleuses montaient dans la nuit chaude. Dans les albums d'Astérix, il fallait beaucoup d'aventures, et dans la ferme de mon grand-père beaucoup de travaux et de sueur pour que la nuit d'été ressemble à du bonheur. Allez, monsieur Uderzo, juste une fois, laissez le barde s'approcher du feu de joie. Il a promis qu'il ne chanterait pas.

LOCUTIONS LATINES

PAR LUCIEN JERPHAGNON



Lucien Jerphagnon

Philosophe, professeur émérite des universités, spécialiste de la pensée grecque et romaine, il a notamment publié *Histoire de la pensée* (Tallandier, 2002), *Les Dieux ne sont jamais loin* (DDB, 2002) et a établi l'édition des *Œuvres complètes de saint Augustin* (Pléiade, 2001).

« Je me suis toujours inspiré des pages roses du Petit Larousse pour faire parler mes Romains en latin », disait René Goscinny. « Il m'est arrivé de recevoir des lettres de latinistes distingués me signalant une incorrection dans telle ou telle phrase, je les renvoyais alors à la page "tant" du Petit Larousse. Moi, je ne peux pas faire d'erreurs... je n'ai jamais fait de latin. » Lucien Jerphagnon, si. Il a même accepté de dresser l'inventaire des principales locutions latines utilisées par Goscinny et Uderzo. Une introduction au gai savoir !

Acta est fabula.

La pièce est jouée.

D'APRÈS SUÉTONE, AUGUSTE, XCIX, 1.

C'est ainsi qu'à Rome on congédiait les spectateurs, les invitant à applaudir s'ils étaient satisfaits. C'est cette formule que choisit Auguste comme dernières paroles (en grec, et dans une version moins concise). Voilà qui avait quand même plus d'allure que « *Les carottes sont cuites* » (Ionesco, *Le Roi se meurt*, Gallimard, p. 107)



Alea jacta est.

Les dés sont jetés.

D'APRÈS SUÉTONE, CÉSAR, XXXII, 3

Dans l'original « *Jacta alea est* » ou, comme l'on dit au casino : « Rien ne va plus ! ». Jules César, vainqueur des Gaules, décida de rentrer en force en Italie, histoire de remettre un peu d'ordre dans Rome en proie aux factions. Mais il lui fallait violer un tabou : franchir en armes le Rubicon, cette rivière séparant la Cisalpine du territoire romain. Au cours de la nuit du 11 au 12 janvier 49, il harangua ses hommes, fournissant aux générations à venir un beau texte de version latine : « *Jusque-là, on peut encore revenir en arrière. Mais une fois passé ce pont, c'est par les armes qu'il faudra tout régler. Alors, bon, "alea jacta est" !* » Se dit aujourd'hui de quelque décision mûrement réfléchie : se marier, divorcer, prendre le train de 8 h 47, etc.



Audaces fortuna juvat.

La fortune favorise les audacieux.

D'APRÈS VIRGILE, *ÉNÉIDE*, X, 284

Proverbe tiré d'un vers de Virgile, par lequel Turnus, roi des Rutules, brave Énée et ses Troyens : « *Audentes fortuna juvat.* » Autrement dit, les gens culottés. Oui et non. La conjoncture économique conseillerait plutôt de s'en tenir aujourd'hui à la formule qu'on prête à Guillaume d'Orange, dit le Taciturne (1533-1584) : « *Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer.* » On gardera toutefois en tête qu'un pessimiste n'a jamais que de bonnes surprises.



Ave, Caesar ! Morituri te saluant.

Salut, ô César !
Ceux qui vont mourir te saluent.

D'APRÈS SUÉTONE, *CLAUDE*, XXI, 6

Politesse rituelle que firent à l'empereur Claude, en l'an 52, les participants désignés à des jeux reproduisant en réel une naumachie, c'est-à-dire une bataille navale sur un lac artificiel. Là-dessus, Claude aurait marmonné : « *Aut non* » (« Allez savoir s'ils mourront... ») Interprétant cela comme une grâce, les malheureux s'éparpillèrent, se refusant à combattre. Claude, très attaché aux jeux, aurait eu toutes les peines du monde à les faire s'entretuer convenablement. Corrida mise à part, les spectacles étant aujourd'hui moins meurtriers, la formule ne s'emploie plus guère qu'au figuré, par exemple pour évoquer les risques qu'entraîne une démarche touchant l'avancement, les placements financiers, etc.



Cogito ergo sum.

Je pense, donc je suis.

DESCARTES, *DISCOURS DE LA MÉTHODE*, IV

Soucieux, comme tout chercheur authentique, de parvenir un jour à ce qu'on appelle la vérité, Descartes (1596-1560) avait fait table rase de ses connaissances, révoquant même en doute tout ce qu'il avait en tête. Jusqu'au moment où il buta contre une vérité irréfutable : si je pense, c'est que je suis. Bon Dieu ! Mais c'est bien sûr... Cette vérité-là, qui n'a l'air de rien, allait bouleverser la philosophie de son temps. À ne citer que si l'on est sûr d'être compris, pour voir la tête des gens.



Errare humanum est.

Se tromper, c'est humain.

CICÉRON, *PHILIPPIQUES*, XII, II, 5 ;
SAINT JÉRÔME, *LETTRES*, LVII, 2

Vérité première censée rendre indulgent. Inspirée de divers auteurs, notamment Cicéron (*Philippiques*, XII, II, 5) et saint Jérôme (*Lettres*, LVII, 2). Que les êtres humains commettent des erreurs, chacun est à même de s'en convaincre. Mais, dit Guillaume de Baskerville, « *il y a des êtres humains qui en commettent plus que d'autres, ceux qu'on appelle les sots* » (Umberto Eco, *Le Nom de la rose*, Grasset, p. 374). Les sots ou autrement, bien sûr.



Fluctuat nec mergitur.

Il est battu par les flots, mais ne sombre pas.

Se dit du navire qui depuis huit siècles figure sur les armoiries de la ville de Paris. Si l'on en croit la devise, le maire de Paris serait sur la passerelle par gros temps. Toutefois, sans pouvoir se dire maître à bord après Dieu, car entre Dieu et lui, la République a placé des intermédiaires. Se dit avec plaisir ou désappointement, selon les sentiments qu'on porte aux gens qu'on voit se tirer tant bien que mal d'un mauvais pas. Du moins pour l'instant.



O tempora ! O mores !

Ô temps ! Ô mœurs !

CICÉRON, *CATILINAIRES*, I, 1

Autrement dit : « Quelle époque ! » Mot de Cicéron dans le premier de ses réquisitoires contre Catilina, un politicien déplaçant un fort tonnage dans la société romaine en dépit de ses malversations. Convaincu de conspiration, déclaré ennemi public, il fut tué en 62. Le mot fera grand usage tout au long des siècles. On peut d'ailleurs se demander quelle serait la réaction de Cicéron en observant la vie et les mœurs d'aujourd'hui.



Panem et circenses.

Du pain et des jeux.

JUVÉNAL, *SATIRES*, X, 81

Tels étaient, selon le poète qui s'en scandalise, les deux seuls centres d'intérêt du peuple, à Rome. Transposé dans la langue et les mœurs de la société moderne, donnerait : « Des alloc' et le ciné gratos ! » — et à vie, en arguant d'un certain nombre de droits acquis. À Rome, le déferlement progressif des peuples barbares, à partir du siècle, mit un terme à ce régime d'assistance.



Tu quoque, fili mi.

Toi aussi, mon fils.

Mot douloureux qu'on prête à César tombant sous les coups des conjurés qui le laissèrent sur place, lardé de vingt-trois coups de stylet, quand il reconnut parmi eux Marcus Brutus, son fils présumé. Du parti de Pompée contre César, Brutus avait lâché Pompée une fois celui-ci vaincu à Pharsale, s'était rallié à César dont il avait obtenu le pardon, puis, retournant sa veste une seconde fois, avait pris la tête de la conjuration. Aujourd'hui, la formule se prononce avec un accent chagriné pour déplorer une trahison de la part d'un individu qu'on était bien malavisé d'avoir cru fidèle.



Vae victis.

Malheur aux vaincus.

TITE-LIVE, *HISTOIRE ROMAINE*, V, XLVIII, 9

Sous-entendu : parce qu'ils sont totalement sous la coupe du vainqueur. Ainsi s'exprima Brennus, autrement dit Brenn, le chef, en l'occurrence celui des envahisseurs gaulois qui, au IV^e siècle av. J.-C., avaient ravagé Rome. La légende veut qu'au moment où l'on pesait la rançon qu'il exigeait pour libérer la ville, il ait faussé la balance en jetant son épée dans le plateau qui l'arrangeait. Il aurait cloué le bec, par cette formule, aux négociateurs romains qui protestaient. Vaincu lui-même peu après par Camille, le Brennus en question serait à même de vérifier ses dires. Peut se mettre à toutes les sauces, chaque fois qu'une maladresse, une malchance ou un hasard met quelqu'un à la merci d'un plus malin, d'un plus fort, ou d'un plus chanceux que lui. Apparaît parfois dans la presse à l'occasion d'un match raté à la saison interminable des coupes de football, de rugby, etc., ou encore d'un quelconque changement de majorité à l'Assemblée nationale.

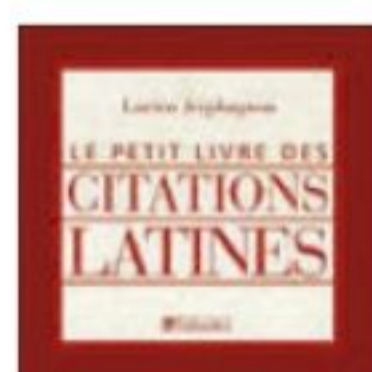


Veni, vidi, vici.

Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

SUÉTONE, *CÉSAR*, XXXVII, 4 ;
PLUTARQUE, *CÉSAR*, 50, 3

Formule choc qu'on prête – c'est le mot – à César vantant le succès de sa guerre éclair contre Pharnace II, roi du Pont, c'est-à-dire du Bosphore. Suétone la voit sur une pancarte qu'on porte devant lui lors du défilé de son triomphe, et Plutarque la dit figurer dans une lettre de César à Amantius, un ami romain. Se dit volontiers, en toute modestie, de quelque succès particulièrement rapide qu'on doit à sa propre ingéniosité, tant il est vrai qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même.



La plupart de ces textes sont issus du *Petit Livre des citations latines*, avec l'aimable autorisation des Éditions Tallandier.

LES PHRASES LÉGENDAIRES

Grand scénariste, René Goscinny était aussi un dialoguiste digne d'Henri Jeanson ou de Michel Audiard. Dans quel album apparaissent pour la première fois ces répliques mémorables :

I. Obélix : « Ils sont fous ces Romains ! »

- A. Astérix légionnaire
- B. Astérix gladiateur
- C. Les Lauriers de César

II. Obélix :
« Qui est gros ? »

- A. Le Tour de Gaule d'Astérix
- B. Le Combat des chefs
- C. Le Bouclier arverne

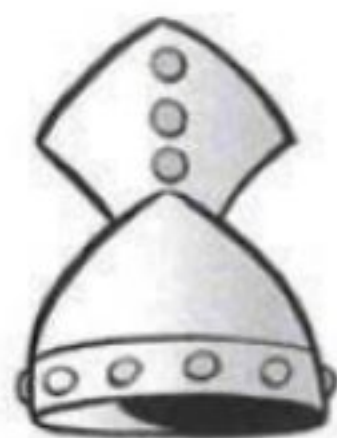
III. Panoramix : « Non, Obélix, non ! Et tu le sais bien ! Tu es tombé dans la marmite étant bébé. Les effets de la potion sont permanents chez toi ; en boire encore serait dangereux... »

- A. La Serpe d'or
- B. La Zizanie
- C. Astérix le Gaulois



IV. « Je dis : ça c'est un morceau de chance ! Je suis Jolitorax ! Secouons-nous les mains ! »

- A. Astérix et le chaudron
- B. Astérix chez les Bretons
- C. Le Domaine des dieux



MOTS CROISÉS

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1									
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									
9									
10									
11									

HORIZONTALEMENT

1. Il est pourtant élancé et pas du tout gaulois. 2. « N'avoue jamais » est leur chanson préférée. 3. Caquetage de din-dons. 4. En Gaule. Réfléchi. 5. Beaucoup plus rapide qu'Idéfix. 6. Éclaireuse de boîte. L'ibis de Cléopâtre. 7. Elle fait tourner la maison. 8. Chez Marine. Obélix n'en laisse jamais. 9. Elle a quatre roues et quatre lettres. Il décolle rapidement. 10. Hydrocarbure particulier. Petit bout de Jules. 11. Se dit de la contrée des Orange-Nassau.

VERTICALEMENT

1. Obélix l'aime rôti. 2. Fleur nocturne. 3. Chaque Romain en avait... deux. Un intrus solitaire. Boisson bretonne. 4. Faux comte et vrai poète. 5. Golf à l'envers. Conjonction. Article d'Hispanie. 6. Sièges inconfortables. 7. Statue de César et de beaucoup d'autres. Autant en emporte Clark Gable. 8. De beaux steaks pour Obélix. Protège (mal) Babaorum. 9. Capitale.

LES ANAGRAMMES

Mais quels personnages bien connus des amoureux d'Astérix, réels ou imaginaires, se cachent derrière les noms ci-dessous ? À vous de retrouver ces fameuses figures, entre Rome, l'Égypte et le plus célèbre village gaulois...

JESSE CRAUL
PATROCLEE
SAINT-SERRAUCOUX

RENDEZ À CÉSAR...

Rendez à chacun de ces illustres Gaulois son inestimable profession :

- I. Cétautomatix
- II. Panoramix
- III. Assurancetourix
- IV. Falbala
- V. Ordralfabétix
- VI. Obélix
- VII. Angine
- VIII. Prolix
- A. Barde
- B. Poissonnier
- C. Tenancière d'auberge
- D. Druide
- E. Devin
- F. Étudiante
- G. Forgeron
- H. Livreur de menhirs

Dans quel album apparaît chacun de ces étrangers plus ou moins sympathiques :

- I. Soupalognon y Crouton
- II. Mixomatos
- III. Petisuix
- IV. Neuillisursen
- V. Encorutilfaluquejesus
- VI. Téléféric
- VII. Amonbofis
- VIII. Olaf Grossebaf
- A. Astérix chez les Helvètes
- B. Le Tour de Gaule d'Astérix
- C. Astérix et les Goths
- D. Astérix aux Jeux olympiques
- E. Astérix et Cléopâtre
- F. Astérix en Hispanie
- G. Astérix et les Normands
- H. La Grande Traversée

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Première apparition d'Astérix dans <i>Pilote</i> : fac-similé, dont il n'existe à ce jour plus que 3 exemplaires	p.6
Crayonné d'Astérix par Uderzo.....	p.9
Crayonné de Falbala par Uderzo	p.13
Crayonné d'Astérix et Obélix par Uderzo.....	p.17
Crayonné d'Astérix par Uderzo.....	p.18
Planche entière tirée d' <i>Astérix le Gaulois</i>	p.23
Crayonné d'Uderzo à l'occasion de l'hommage qu'il rendait à son ami René pour les 25 ans de sa disparition	p.36
Dessin d'Uderzo en hommage à la mémoire du créateur de Picsou Carl Banks	p.38
Crayonné d'Astérix et Obélix par Uderzo. Inédit.....	p.51
Crayonné de René Goscinny et Astérix par Uderzo	p.52

SOLUTIONS DES JEUX

LES PHRASES LÉGENDAIRES
I B ; II A ; III C ; IV B

LES RENDEZ À CÉSAR...II
I F ; II D ; III A ; IV H ; V B ; VI C ; VII E ; VIII G

LES RENDEZ À CÉSAR...I
I G ; II D ; III A ; IV F ; V B ; VI H ; VII C ; VIII E

LES ANAGRAMMES
JULES CÉSAR
CLÉOPÂTRE
ASSURANCE TOURIX

11	E	T	A	T	L	I	B	R	E
10	D	I	E	N	E			U	L
9	A	U	T	O		S	T	O	L
8	R	N		M	I	E	T	T	E
7	G	E	R	A	N	T	E		I
6	I	D	E	E		T	H	O	T
5	L	E	V	R	I	E	R		N
4	U	L		T		L		S	E
3	G	L	O	U	G	L	O	U	S
2	N	E	G	A	T	E	U	R	S
1	O	B	E	L	I	S	Q	U	E
	1	2	3	4	5	6	7	8	9





-UDERZO-